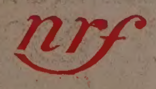
NNÉE Nº 200 1er MAI 1930

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

HOMMAGE A MISTRAL



INCE : 7.50 ÉTRANGER 9 FR.





BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paraître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. F. P. ALIBERT. En marge d'André Gide .. .. 12 fr.
2. ROGER ALLARD. Conseils à la femme nue. Ill. par YVONNE PRÉVÉRAUD. Prix .. .. 12 fr.
. CHARLES ANDLER. La dernière philosophie de Nietzsche .. .. 60 fr.
. CLAUDE ANET. Mayerling .. 15 fr.
. ALEXANDRE ARNOUX. Tristan Corbière .. .. 15 fr.
. RENÉ BENJAMIN. Taureaux et Méridionaux. Alfa .. .. .. 30 fr.
. V. BÉRARD. La résurrection d'Homère. Prix .. .. 15 fr.
. H. BIDOU. C'est tout et ce n'est rien. Prix .. .. 12 fr.
. P. BOUCHARDON. Le cocher de Monsieur Armand .. .. .. 12 fr.
. BRANTÔME. Trois vies illustres. 15 fr.
. JOSÉ BRUYR. L'écran des musiciens. Prix .. .. 20 fr.
. J. CASSOU. Mémoires de l'ogre. 9 fr.
. JACQUES CHARDONNE. Eva ou le journal interrompu .. .. .. 15 fr.
. PIERRE CHAUVEAU. Jean Chevalier. Prix .. .. 12 fr.
. GEORGES CLEMENCEAU. Grandeurs et misères d'une victoire.. .. 30 fr.
. G. K. CHESTERTON. Hérétiques. Alfa. Prix .. .. 25 fr.
. ROBERT DESNOS. Corps et biens. 13.50
. L. DESNOYERS. Histoire du peuple hébreu. 3 vol. .. .. .. 100 fr.
. ERNEST DIMNET. L'art de penser. 15 fr.
. GEORGES DUHAMEL. Scènes de la vie future .. .. 12 fr.
. NICOLAS EVREÏNOFF. Le théâtre dans la vie .. .. 12 fr.
. LUCIENNE FAVRE. Orientale 1930. 15 fr.
. J. GALTIER-BOISSIÈRE. La vie de garçon. .. .. 15 fr.

24. ANDRÉ GIDE. Les cahiers et les poésies d'André Walter. Alfa.. .. 30 fr.
25. LOUIS GILLET. Esquisses anglaises. Prix .. .. 15 fr.
26. A. GODOY. Le brasier mystique. 15 fr.
27. LOUIS GUILLOUX. Le dossier confidentiel.. .. .. 12 fr.
28. EMILE HENRIOT. Promenades italiennes. .. .. 15 fr.
29. ETSU INAGAKI SUGIMOTO. Etsu. 16.50
30. ERNST JOHANNSEN. Le cheval de guerre. Prix .. .. 12 fr.
31. MARCEL JOUHANDEAU. Le parricide imaginaire .. .. 30 fr.
32. KEYSERLING. Analyse spectrale de l'Europe. Alfa .. .. 45 fr.
33. KIERKEGARD. Le journal du séducteur. Prix .. .. 21 fr.
34. LANG et R. LEHMANN. Tarakanova. Prix .. .. 15 fr.
35. M. LARROUY. Eaux brûlantes.. 15 fr.
36. P. LOEVENBRUCK et P. HELLIN. Les cahiers du sergent Walter .. 12 fr.
37. EMIL LUDWIG. Gœthe. T. III. 27 fr.
38. DMITRY MEREJKOVSKY. Vie de Napoléon. T. I .. .. 12 fr.
39. PAUL MONET. Les jauniers .. 15 fr.
40. FR. PAULHAN. Psychologie de l'invention. .. .. 10 fr.
41. JOSEPH PEYRÉ. Xenia .. .. 12 fr.
42. A. PRAVIEL. La vie tragique de l'impératrice Charlotte .. .. 12 fr.
43. A. PRAVIEL. Angélique et Sylvie. 15 fr.
44. S. REINACH. Amalthée. T. I . 65 fr.
45. CAMERON ROGERS. La vie de Walt Withman 13.50
46. LOUIS ROULE. La vie des rivières. 12 fr.
47. Mis DE ROUX. La Restauration. 13.50
48. A. E. SOREL. Charlotte de Corday. Prix .. .. 25 fr.

Les conditions d'abonnement à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 156 et 157 du cahier d'annonces

49. H. D. THOREAU. Un philosophe dans les bois . .. . 18 fr.

50. WALT WITHMAN. Œuvres choisie Prix .. .. 15 f

51. Le fantôme de Wolf Roch .. 12 f

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

52. GEORGES DOVIME. Le fisc contre la patrie .. .. 15 f

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

53. Oraisons funèbres de BOSSUET. Introduction de H. MASSIS .. .. 60 fr.

54. ANDRÉ GIDE. La porte étroite. Montgolfier.. .. .. 40 fr.

55. LESAGE. Gil Blas de Santillane. T. III. Prix .. .. 60 fr.

56. P. LOTI. Journal intime, 1882-1885. T. II .. .. 35 fr.

57. CHEVALIER DE MÉRÉ. Œuvres pos thumes. T. III 25.5

58. LOUIS PERCEAU. Bibliographie du rc man érotique au XIXe siècle. 400 f

59. LA PÉROUSE. Voyage autour du mond Trois voyages au Canada .. 60 f

60. J. J. ROUSSEAU. Les confessions, pub par F. MAURIAC.. .. .. 60 f

EDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

61. CH. BAUDELAIRE. Mon cœur mis à nu. Prix .. .. 30 fr.

62. CH. BAUDELAIRE. La vie et l'œuvre d'Eugéne Delacroix, avec ill. 200 fr.

63. NAPOLÉON BONAPARTE. Souper de Beaucaire présenté par JACQUES BAINVILLE. Arches .. .. .. 35 fr.

64. JEAN COCTEAU. Opium. Alfa 40 fr.

65. RAYMOND ESCHOLIER. Daumier, avec 101 planches. .. .. .. 150 fr.

66. JEAN GIRAUDOUX. Racine. Alfa. 30 fr.

67. FRANCIS JAMMES. Cloches pour deux mariages. Ill. par HÉLÈNE PERDRIAT. Prix .. .. 800 fr.

68. JACQUES DE LACRETELLE. Le rêve parisien. Vélin .. .. .. 20 f

69. LA FONTAINE. Contes et nouvelles. I par CHARLES MARTIN. .. 275

70. A. MAJURI. Pompeï 135

71. MARGUERITE YERTA MELERA. Rimbaud. Ill. de nombreux dessins RIMBAUD 150

72. CONRARDO RICCI. Corrège.. 260

73. R. SCHWAB. Otez la pierre .. 60

74. Les poèmes de T'AO TS'IEN, préfa de PAUL VALÉRY. 180

75. ALFRED DE VIGNY. Les destiné Prix 300

76. PEINTRES NOUVEAUX. Séverini. 7.

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMEN BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

NOM .... Signature

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cel suffit d'avoir un compte courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (5)

Bulletin

à remplir et à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, Bd RASPAIL, PARIS (7e)

(Rayer les indications inutiles)

Veuillez trouver ci-inclus la somme de fr. ....
à titre de provision pour l'ouverture d'un compte-courant dans votr
maison.

Veuillez me faire le service régulier et gratuit de :
a — votre Bulletin Bibliographique Mensuel,
b — votre Circulaire de livres de luxe en souscription,
c — votre Catalogue de livres anciens et modernes d'occasion.

Je désire recevoir par retour les ouvrages suivants : ....
....
....
....

Notez de m'envoyer automatiquement dès leur publication
ouvrages nouveaux des auteurs suivants : ....
....
....
....
....

Je désire recevoir ces ouvrages en éditions courantes — de luxe
sur papier alfa — velin — Hollande — Japon — Chine.

Mes illustrateurs préférés sont : ....
....

Envoyez-moi automatiquement les ouvrages nouveaux rentrant d
les catégories suivantes : Droit — Philosophie — Sociologie — Te
nologie — Histoire — Géographie — Beaux-Arts — Musique
Médecine — Sports — Sciences — etc...

Je désire recevoir en moyenne .... volumes par mois p
une dépense d'environ .... par mois. Envoyez-mo
relevé de mon compte mensuellement — trimestriellement.

Nom .... SIGNATURE
Adresse ....
....

nrf VIENT DE PARAITRE

PIERRE BOST

ANAÏS

N VOLUME IN-8° COURONNE.. .. .. **13.50**

Il y a sans doute, parmi ces huit récits, des nouvelles et des contes, quelle ıe soit la différence qu'on veut faire entre ces deux genres. Si l'on s'en tient à ı classement qui s'établirait d'après la longueur du texte, on verra ici quatre ouvelles et quatre contes.

Ce n'est peut-être pas par une simple coïncidence que ces contes plus courts nt écrits sur un ton plus léger, et ne visent guère qu'à amuser, alors que les ouvelles, plus épaisses, ont un peu plus de prétention. On pourrait voir encore i une différence entre le conte et la nouvelle.

Ce n'est peut-être pas non plus par un simple hasard, que ces récits, écrits à s époques différentes et dans des intentions diverses, ne montrent guère que des rsonnages ratés, et ne racontent guère que des échecs. Ces demi-personnages ces demi-aventures sont peut-être condamnés à n'être jamais présentés que ns des récits assez courts, à leur taille. Aussi bien, dans un roman, des héros mme ceux de ce livre — dont plusieurs restent anonymes — ne seraient-ils que sonnages d'épisodes. S'ils ont droit ici à la vedette, c'est justement parce 'une nouvelle n'est pas du tout un court roman.

Je pense bien que, dans une hiérarchie des genres, le roman viendrait le mier. Mais il est permis, avant d'écrire un roman, ou pendant qu'on l'écrit, de e aussi des nouvelles, et d'en publier quelques-unes.

P. B.

ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " ÉDITION SUR PAPIER VELIN PUR FIL A 550 EXEMPLAIRES ET 100 EXEM-ES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES IOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE". TOUS CES EXEMPLAIRES ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

Notice bio-bibliographique :

é 5 septembre 1901 à Lasalle (Gard).

BLIÉ : **Homicide par Imprudence** (*roman*). **Hercule et Mademoi-** *nouvelles*). **Prétextat** (*roman*). **Crise de Croissance** (*roman*). **Faillite**).

TRE : **L'Imbécile** (*Vieux-Colombier, 1923*). **Deux Paires d'Amis** (*Comé-Champs-Elysées, 1925*). Sous presse : **Notes sur le Cirque et le Music-**

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

EN SOUSCRIPTION

JEAN AJALBERT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

RAFFIN SU-SU

Cet ouvrage, qui dans l'œuvre de J. Ajalbert possède déjà sa légende, va reparaître dans une édition in-octavo tellière, imprimée sur alfax et ornée de compositions laotiennes particulièrement décoratives.

Ce livre, établi d'après des documents exceptionnels à un tirage limité, restera, nous l'espérons, indépendamment de la valeur de son texte, une curiosité pour les bibliophiles.

Les divers motifs laotiens employés, proviennent de la bibliothèque Vajinara de Bangkok.

Il sera tiré dans le format in-8° tellière :

o exemplaires sur alfax..	**25** fr.
o exemplaires sur annam	**50** fr.
o exemplaires sur chine.	**75** fr.
o exemplaires sur japon.	**125** fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

uillez m'envoyer .... exemplaire.... de **RAFFIN SU-SU***
fax — annam — chine — japon.
oint la somme de .... } *montant de ma souscription.*
ez faire recouvrer à mon domicile la somme de .... }

.... A .... le .... 1930.
e .... (SIGNATURE)
....

er les indications inutiles.

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **POUR PARAITRE EN MAI**

GUY DE POURTALÈS

FLORENTINES

Trois petits essais : *Florentines*, *Le Triptique de Pérugin*, *Les Chantiers de Michel-Ange*. Ce ne sont pas ici des secrets de grands hommes. Plutôt la musique d'une ville. Ou peut-être simplement, flottant sur les marbres et par les rues de la cité héroïque, l'idée qu'on s'est faite du bonheur.

Un volume in-8° tellière, sous couverture spéciale ornée d'u bois de GALANIS, composée en Garamont italique en deux couleu et illustré de quatre héliogravures d'après Michel-Ange et le Pérugi tiré à :

2000 exemplaires sur Arches, à **18**
50 exemplaires sur hollande, à **35**
35 exemplaires sur japon, à **60**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer .... *exemplaire* -- *de* **FLORENTINES** * *sur arches* — *hollande — sur japon.*

Ci-joint la somme de..
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de............ } *montant de ma souscrip*

Nom.............................. A .... le..............................
Adresse.............................. (SIGNATURE)
....

* Rayer les indications inutiles.

nrf *SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRA*

nrf VIENT DE PARAITRE

ROBERT DESNOS

CORPS ET BIENS

POÉSIE

UN VOLUME IN-8° COURONNE.. .. .. 13.5

Libérée de toutes les règles, de toutes les contraintes, la poésie de Robe Desnos est à l'image de sa vie, autant que la vie et la poésie puissent être libre

En révolte contre la moralité, dans sa vie, l'auteur, dans sa poésie, est en révol contre la forme. (Le titre initial de ce volume n'était-il pas *Désordre Formel* Aussi plie-t-il à son désir et à ses sens la métrique, la logique, la grammaire l'imagerie... N'est-ce point une preuve de liberté, en 1930, que de pouvo quand cela lui chante, écrire en alexandrins ?... Etant entendu que l'alexandı gagne a être malmené et que, le vers étant libre, l'alexandrin n'est plus qu' des cas particuliers du vers libre.

L'art poétique de Robert Desnos qui se manifeste sous tous les aspects (de prose à l'alexandrin faux, chevillé et creux) (sic) tient en deux mots :

« *Toutes licences* ».

Et cela ne sera sans doute pas pour plaire à ceux qui, prisonniers d'une libe de pacotille, préconisent dans la vie un jésuitisme dissimulé tendant à maquil la casuistique en dialectique.

C'est ainsi que Robert Desnos a écrit un poème (ou si l'on préfère des poèm qui est un journal en marge de sa vie, mais un journal singulièrement sincè exact et adapté aux moindres révolutions de sa sensibilité.

Du même coup *Corps et Biens* est l'histoire par l'exemple de toutes les innc tions poétiques des dernières années, le chef-d'œuvre, au sens propre, de poésie surréaliste aussi bien qu'un bilan et, en tous les cas, un document d'ı indiscutable importance.

Enfin la caractéristique la moins étonnante d'une telle œuvre n'est certes pas accent populaire indéniable, marque de la poésie authentique et qui tenda disparaître.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGIN UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 600 EXEMPLAIRES ET 100 E PLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POU " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. " TOUS SOUSCRIT

Notice bio-bibliographique :

Né le 4 juillet 1900 à Paris d'une famille normande et parisienne. Etudes désor jusqu'à 18 ans. A exercé une dizaine de métiers médiocres. A publié en 1924 **Deuil Deuil** (Kra) ; *en 1925* **C'est les bottes de 7 lieues cette phrase : « J vois »** (Galerie Simon) ; *en 1927,* **La Liberté ou l'amour** (Kra) ; *en 1929* **night of loveless nights** (Anvers) ; *en 1930,* **Le 3e manifest surréalisme** (Courrier littéraire).

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI

ROMANS, NOUVELLES

ARCEL AYMÉ (Prix Th. Renaudot). **BRÛLEBOIS**		13.50
ERRE BOST. **ANAÏS**		15 fr.
CQUES BOULENGER. **EN ESCADRILLE**		15 fr.
IDRÉ DHÔTEL. **CAMPEMENTS**		13.50
IEU LA ROCHELLE. **UNE FEMME A SA FENÊTRE**		13.50
IDRÉ GIDE. **ROBERT** (supplément à l'**Ecole des Femmes**)	*(épuisé)*	12 fr.
CQUES MARCIREAU. **L'AUBERGE**		13.50
AN PAULHAN. **LE GUERRIER APPLIQUÉ**		12 fr.
AN PRÉVOST. **LES FRÈRES BOUQUINQUANT**		15 fr.

POÉSIE

BERT DESNOS. **CORPS ET BIENS**	13.50
BERT HONNERT. **LES DÉSIRS**	15 fr.
ES SUPERVIELLE. **LE FORÇAT INNOCENT**	13.50

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE

CEL ARLAND. (Prix Goncourt) **OÙ LE CŒUR SE PARTAGE** ..	13.50
DELAIRE. **MORCEAUX CHOISIS**	15 fr.
ANUEL BERL. **MORT DE LA MORALE BOURGEOISE**	15 fr.
GANCE. **PRISME**	18 fr.
RÉ GIDE. **LE VOYAGE D'URIEN**	13.50
RÉ GIDE. **LE ROI CANDAULE**	13.50
ARD GRASSET. **PSYCHOLOGIE DE L'IMMORTALITÉ**	6 fr.
VALÉRY, de l'Académie française. **VARIÉTÉ, II**	13.50
RS. **HOMMAGE A ALAIN-FOURNIER**	13.50

THÉATRE

EL ACHARD. **JEAN DE LA LUNE**, suivi d'**Une balle perdue**	15 fr.
NE BIBESCO. **QUATUOR — LAQUELLE ?**	13.50
ID SALACROU. **PATCHOULI**	13.50

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



Publications 1er Janvier-30 Avril 1930

VIES DES HOMMES ILLUSTRES

MARIE DELCOURT. **LA VIE D'EURIPIDE.** Introduction de Jean Schlumberger. .. .. **15 fr**
1500 exempl. sur alfa.. .. .. .. **18 fr**

JEAN DORSENNE. **LA VIE DE BOUGAINVILLE** **13.5**
500 exempl. sur alfa.. .. .. .. **18 fr**

HÉLÈNE ISWOLSKY. **LA VIE DE BAKOUNINE** **13.5**
500 exempl. sur alfa.. .. .. .. **18 f**

PIERRE RICHARD. **LA VIE DE VAUVENARGUES** **13.5**
500 exempl. sur alfa.. .. .. .. **18 f**

CAMERON ROGERS. **LA VIE DE WALT WHITMAN,** *traduit par Mademoiselle Henriette Pierrot* **13.5**
500 exempl. sur alfa.. .. .. .. **18 f**

LA LÉGENDE D'ISRAËL

EDMOND FLEG. **SALOMON** **13.5**

LES VIES PARALLÈLES

ALFRED SEMERAN et P. G. ZEIDLER. **LES AMANTES ILLUSTRES,** *traduit de l'allemand par Maurice Rémon* .. .. **15 f**
500 ex. sur alfa . .. . **18 f**

TRADUCTIONS

WALDO FRANK. **JOUR DE FÊTE,** *traduit de l'anglais par P. Sayn et A. Cuisenier* **13.5**

FR. HŒLDERLIN. **LA MORT D'EMPÉDOCLE,** *traduit de l'allemand par André Babelon* **13.5**

LUIGI PIRANDELLO. **THÉATRE COMPLET (MASQUES NUS) III. COMME CI (OU COMME ÇA) — TOUT POUR LE MIEUX,** *version française de Benjamin Crémieux* **13.5**

WALT WHITMAN. **ŒUVRES CHOISIES.** Précédées d'une étude par Valery Larbaud. *Poèmes et proses traduits par Jules Laforgue, Louis Fabulet, André Gide, Valery Larbaud, Jean Schlumberger, Francis Vielé-Griffin* **15**

COLLECTION POLONAISE

BOLESLAW PRUS. **L'AVANT-POSTE,** *traduction par Marie Rakowska.* **13.**

SZYMANSKI. **HANNUSIA,** *traduction par Franck L. Schœll* .. .. .. **13.**

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI[RE]*

MARCEL AYMÉ

BRÛLEBOIS

ROMAN

Un volume in-8° couronne. **13.50**

EXTRAITS DE PRESSE

M. Marcel Aymé est un artiste qui peut écrire tout ce qu'il veut. Il a une imagination tout à fait plaisante, tempérée par un réalisme de bon aloi. L'auteur de *La Table-aux-Crevés* est toujours agréable à lire. Existe-t-il beaucoup de romanciers dont on puisse en dire autant de nos jours?

Ch. L., *Vient de Paraître*, mars 30.

Manifestement M. Marcel Aymé se plait avec son héros ; son ivrognerie même, il trouve pour en parler des mots de la plus délicate indulgence... Nous nous souviendrons de *Brûlebois* pour notre plaisir et pour le plaisir de M. Marcel Aymé.

Franc-Nohain, *L'Echo de Paris*, 6-5-30.

... *Brûlebois* qui fut, où à peu près, le livre de début de M. Marcel Aymé et auquel celui-ci dut l'excellence de son départ dans les lettres.

Semaine à Paris, 7-3-30.

Une fantaisie très amusante, vive, sensible et souvent émouvante...

Les Treize, *L'Intransigeant*, 6-3-30.

Ici, l'humour, la goguenarderie, la verve caricaturale, la fantaisie l'emportent sur le réalisme. Un livre, en tout cas, d'un beau talent et qui doit vous plaire et vous divertir.

Louis Périé, *Courrier du Centre*, 13-3-30.

Nous retrouvons dans ce nouveau livre de M. Marcel Aymé toutes les qualités qui caractérisaient *La Table-aux-Crevés* et lui valurent d'être distingué par les journalistes pour le Prix Théophraste Renaudot.

Francis Ambrière, *L'Esprit français*, 21-3-30

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

F.

'LLE

NÇAISE

CRITIQUE — 16e ANNÉE
ES RIVIERE
n chef : JEAN PAULHAN
MOIS

chains numéros :

ANT PAUVRE

VALLÈS

Le rédacteur en chef reçoit le vendredi de 3 heures à 7 heures

---

out abonné de *LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE*
i lui amènera deux abonnés nouveaux, recevra un volume de
12 fr à choisir dans le catalogue de nos éditions.

oute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15.
'le doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50

BULLETIN D'ABONNEMENT

euillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe*
de *La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er 19 .

Ci-joint *mandat — chèque* de	France	Union postale	Autres pays	*
vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de				*Édition de luxe :*
euillez faire recouvrer à mon domicile la somme de	95 fr.	110 fr.	120 fr.	. . . UN AN
				Édition ordinaire :
(… de 2 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile).	73 fr.	58 fr.	65 fr.	. . . UN AN
	23 fr.	31 fr.	33 fr.	. . . SIX MOIS

, le 193 ..

Nom (SIGNATURE)

Adresse *Rayer les indications inutiles.*

…cher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la …VELLE REVUE FRANÇAISE, 3, Rue de Grenelle, Paris-VIe. Compte …que postal : 169.33. Teleph. : Littré 12-29. — Adr. teleg. : Enrevefrane Paris. — R. C. Seine 35-807

Œuvres

de

Marcel Jouhandeau

Jouhandeau m'a frappé par une très grande originalité et le plus grand désintéressement.

J. H. ROSNY Aîné
(de l'Académie Goncourt).

. JEUNESSE DE THÉOPHILE .. .. .. **12** fr.

S PINCENGRAIN .. .. **12** fr.

S TÉRÉBINTE (Collection "UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT", avec un portrait d'A. MASSON).. .. .. *épuisé*

NSIEUR GODEAU INTIME .. .. **15** fr.

UDENCE HAUTECHAUME .. .. **12** fr.

ALES. .. .. **12** fr.

TAROTH .. .. **12** fr.

MATEUR D'IMPRUDENCE .. .. *en préparation*

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Les Livres du Pays

aux

Editions de la Nouvelle Revue Française

Provence

Barbentane

Henri Bosco .. **Le Quartier de Sagesse** 12

Comtat Venaissin

Armand Lunel.. **L'Imagerie du Cordier** 12
— .. **Occasions** 12
— .. **Nicolo-Peccavi** 12
— .. **Esther de Carpentras** (Une Œuvre, un Portr
épuisé

Grasse

Pierre Hamp .. **Le Cantique des Cantiques.** 2 vol... .. 24

Marseille

J. Conrad .. .. **La Flèche d'or** 12
P. Humbourg .. **Escale.** 12
— .. **Tous Feux éteints** 12

Les Maures

J. Conrad .. .. **Le Frère de la Côte** 12

Montpellier

V. Larbaud. .. **Amants, heureux amants** 13.5

Toulon

Jean Marquet .. **Nestor, patron pêcheur** 12

Les Alpilles

Jean Variot .. **L'Homme qui avait un remords** 12

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

Publications 1er Janvier-30 Avril 1930

LES DOCUMENTS BLEUS

'IERRE ABRAHAM. **FIGURES**... .. .. 18 fr.
. M BOURGET. **SI NAPOLÉON EN 1914**... .. .. 13.50
IGMUND FREUD. **LE MOT D'ESPRIT ET SES RAPPORTS AVEC L'INCONSCIENT,** *traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et le Docteur Nathan* .. .. 15 fr.
IAURICE GARÇON. **TROIS HISTOIRES DIABOLIQUES** 13.50
RÉDÉRIC LEFÈVRE. **UNE HEURE AVEC...** (5e série) 13.50
AUL MONET. **LES JAUNIERS.** *Histoire vraie*... .. .. 15 fr.
AETANO SALVEMINI. **LA TERREUR FASCISTE**.. .. .. .. 13.50
ENSHAW WARD. **EXPLORATION DE L'UNIVERS,** *traduit de l'angiais par Maurice Bec* 13.50

MÉMOIRES RÉVÉLATEURS

ES CONFESSIONS DE JEAN-JACQUES BOUCHARD .. .. 12 fr.
OURNAUX INTIMES DE BYRON 13.50

LES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

ARC CHASSAIGNE. **LES PROCÈS DU COMTE DE MORANGIÈS** 9 fr.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

ÉPHANE CORBIÈRE. **LA PLAIE EN TRIANGLE** .. .. 12 fr.
USTIN FREEMANN. **LE FANTÔME DE WOLF ROCK**.. .. .. 12 fr.

LES LIVRES DU JOUR

ETER BOLT **LA TERRE SANS FEMMES,** *traduit de l'allemand par Mme J. Lhombre* 13.50
NDRÉ LANG et RENÉ LEHMANN. **TARAKANOVA**.. .. .. .. 15 fr.

LES PEINTRES NOUVEAUX

JGUSTE SANDOZ. **R. TH. BOSSHARD** 7.50
ENÉ CREVEL. **PAUL KLEE** 7.50
ALDEMAR GEORGE. **FERNAND LÉGER**.. .. .. 7.50
RIBEMONT-DESSAIGNES. **MAN RAY** 7.50
CQUES MARITAIN. **SEVERINI** 7.50

LES SCULPTEURS NOUVEAUX

SCAL PIA. **MANOLO** 7.50
ERRE HUMBOURG. **ZADKINE** 7.50

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



Publications 1er Janvier - 30 Avril 1930

IN-OCTAVO

MARCEL ARLAND. **L'ORDRE** .. .. (2 vol.) **70** f
J. KESSEL. **NUITS DE PRINCES** .. .. **35** f
GUY DE POURTALÈS. **LA VIE DE FRANZ LISZT**.. .. .. .. **35** f
THOMAS RAUCAT. **L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE**. **35** f
JEAN SCHLUMBERGER. **UN HOMME HEUREUX** .. .. **35** f

GALERIE PITTORESQUE

GUY DE POURTALÈS. **CHOPIN OU LE POÈTE.**
Un volume in-8o jésus (25×16), numéroté, imprimé sur alfa satiné par Aulard et Jung, enrichi de nombreuses illustrations tirées à part en hors texte sur beau papier couché.
Sous couverture illustrée, décorée en noir et rouge par R. PARRY.. .. .. **70** fr.
50 ex. sur Hollande numérotés de I à L.. .. .. .. **150** fr.

ALBERT THIBAUDET. **L'ACROPOLE.**
Un volume in-8o petit-jésus (25×16), numéroté, imprimé sur alfa satiné par Aulard et Jung, enrichi de nombreuses illustrations tirées à part en hors texte sur beau papier couché et reproduisant d'admirables photographies de Boissonnas.
Sous couverture illustrée, décorée en noir et rouge par R. PARRY.. .. .. **70** fr.
50 ex. sur Hollande numérotés de I à L .. .. **150** fr.

ÉDITIONS DE LUXE

PAUL VALÉRY, *de l'Académie Française.* **CHARMES,** édition commentée par ALAIN.
1010 ex. sur Arches.. .. .. **95** fr. (*épuisé*)
50 ex. sur Montval. .. .. .. **175** fr. (*épuisé*)
25 ex. sur Hollande .. .. **200** fr. (*épuisé*)
15 ex. sur Chine .. .. **300** fr. (*épuisé*)

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

ANDRÉ GIDE. **LES CAVES DU VATICAN** (tome IV), (illustré par J.-E. LABOUREUR de huit eaux-fortes originales dont une en couleurs).
300 ex. sur Hollande .. .. .. **150** fr. (*épuisé*)
25 ex. sur vieux Hollande .. .. **250** fr. (*épuisé*)
15 ex. sur Japon .. .. .. **350** fr. (*épuisé*)
7 ex. sur Chine .. .. **600** fr. (*épuisé*)
1 ex. sur vieux Japon .. .. .. **2000** fr. (*souscrit*)

LÉON-PAUL FARGUE. **BANALITÉ.**
(Edition de luxe ornée de quinze grandes compositions photographiques originales, réogrammes et recherches d'objets de Lorris et Parry).
300 ex. sur Hollande.. .. .. **300** fr.
30 ex. sur Japon .. .. .. **1000** fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



POUR PARAITRE EN MAI

MARCEL COULON

DANS L'UNIVERS DE MISTRAL

TABLE DES MATIÈRES

nrf ***Retenez ce livre chez votre Libraire***

nrf *A propos de la mort de Cosima Wagner*

"Les Documents Bleus"

Les Arts **numéro 11**

MARCEL HERWEGH

AU PRINTEMPS DES DIEUX

Correspondance inédite de la Comtesse d'Agoult et du poète Georges Herwegh

UN VOLUME IN-8° COURONNE **13 50**

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce volume, ce sont les lettres de Cosima de Bülow, la future Madame Wagner, avec Madame Herwegh. Quelle intelligence foudroyante, quelle fermeté dans l'esprit chez cette fille de Liszt et de Madame d'Agoult. Pour beaucoup, ce sera une révélation.

LES TREIZE, *L'Intransigeant*, 30-10-30.

... Non moins intéressantes sont les lettres de Cosima de Bülow, où se manifestent déjà, sous une forme d'une frappante originalité, les hautes qualités intellectuelles qui ont fait de leur auteur une des plus intéressantes figures féminines contemporaines.

L'Intermédiaire, 5-1-29.

... Elle était encore à cette époque la femme de Hans de Bülow mais, dans ces billets adressés à Emma Herwegh, elle parle déjà de Wagner, son futur second époux, avec un enthousiasme admiratif, qui est lui aussi un éloquent document psychologique.

ANDRÉ CŒUROY, *La Quinzaine Critique*, janv. 30.

Cette correspondance inédite présente cet intérêt particulier que l'on y trouve, en plus des lettres de Madame d'Agoult les réponses de Georges Herwegh également inédites. La correspondance publiée par M. Marcel Herwegh servira singulièrement la mémoire de Madame d'Agoult, car elle la montre attachée, avec une rare pénétration, aux plus hautes spéculations de l'esprit.

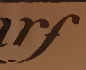
EMILE MAGNE, *Mercure de France*, 15-1-30.

Les lettres de Cosima de Bülow suivent les lettres de sa mère. Bien intéressante aussi pour l'étude du mouvement mondial l'étude d'une âme de femme qu'un génie devait aimer. La lecture de pareilles correspondances est enivrante par le son humain qui monte de chacune des lettres qui les composent.

ANDRÉ DELACOUR, *L'Européen*, 14-2-30.



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



EN SOUSCRIPTION

PIERRE JEAN JOUVE

LA SYMPHONIE A DIEU

ÉDITION ORIGINALE

Un volume in-4° tellière, imprimé en deux couleurs à chaque page par Darantière de Dijon, selon une mise en page très particulière (titres de poèmes en marge, etc...) et orné d'un frontispice gravé à l'eau-forte en couleurs par Sima.

Tiré à :

370 exemplaires sur hollande .. .. **40** fr.
20 exemplaires sur chine .. .. **75** fr.
10 exemplaires sur japon surnacré . .. . **120** fr.

Les OEuvres Poétiques de Pierre Jean Jouve paraîtront aux Editions de la *N. R. F.* à partir de 1931.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer .... exemplaire.... de **LA SYMPHONIE A DIEU** * *sur*
lande — sur chine — sur japon.

Ci-joint la somme de..... } *montant de ma souscription.*
uillez faire recouvrer à mon domicile la somme de }

om .... A .... le .... 1930.
dresse .... *(Signature)*

....

Rayer les indications inutiles.

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

LA REVUE DU CINEMA

Rédacteur en Chef	Directeur	Secrétaire Général
J. G. AURIOL	ROBERT ARON	J. BOUISSOUNOUSE

Numéro du 1er Mai 1930

1 grand reportage :

LUBITSCH AU TRAVAIL : LES COULISSES D'UN GRAND FILM, par ALI HUBERT

1 Enquête :

ACCÉLÉRÉ ET RALENTI, par PAUL SABON

Etudes, Article historique, Courriers d'Hollywood et de Vienne
Revue des Revues — Revue des Films

et

SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR

Scénario inédit tiré par PIRANDELLO de sa pièce célèbre

Le Numéro : **7 fr. 50**

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à *LA REVUE DU CINÉMA*, à partir du 1er .... 19.......

	France	Union postale	Autres pays	*
* Ci-joint *mandat* — *chèque* de Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de *(majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile).*	* 72 fr. 40 fr.	84 fr. 50 fr.	98 fr. 56 fr.	... UN AN ... SIX MOIS

A .... , le .... 193 ...

Nom .... (SIGNATURE)

Adresse ......

* *Rayer les indications inutiles.*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA REVUE DU CINÉMA, 43, rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Teleph. : Littré 12-23. — Adr. teleg. : Encrefono Paris. — R. C. Seine 35-807

FRÉDÉRIC MISTRAL

Etant tout enfant j'ai connu Mistral chez mes parents. Par les propos que l'on nous adressait ou que nous surprenions, on nous avait préparés à la ferveur, à l'étonnement que cause le génie. Dans un charmant châlet de Savoie, recouvert de fleurs comme le chapeau de paille des bergères, nous vîmes entrer à midi, un jour d'été, le plus beau des hommes. L'azur de l'espace, celui du lac semblaient attachés à lui, marquaient les contours de son grand feutre romanesque, de ses larges épaules, de sa noble et jeune allure. Il restait debout, son bâton d'olivier au poing, dans le lumineux encadrement de la véranda ouverte. Le riant regard assuré, la bouche épanouie, les mains cordiales du visiteur semblaient faire accueil à ses hôtes déférents, car là où Mistral posait son pied de pâtre auguste il était chez lui ; chacun devenait son convive. — Heure inoubliable, où je vis resplendir la supériorité !

A la table familiale, Mistral, près de ma mère, rayonnait, prodiguait ses fiers mouvements de tête, sa voix chantante, ses récits beaux autant que ses poèmes. Les enfants observent avec précision, ressentent avec justesse. Nous savions qu'un immense honneur venait de nous échoir, dans la maison rustique. Une sorte de bénédiction émanait du visage superbe, des gestes heureux, et nous recevions sur tout notre être l'exaltant climat créé par la présence d'un homme.

De face, de profil, lyrique ou familier, Mistral évoquait un héros de l'Hellade. Son rire, sa parole, sa gaieté

procédaient des dieux. A la fin du repas nous vîmes apparaître une sorte de hanap d'or, dont mon père, depuis plusieurs jours, parlait mystérieusement et qu'il avait gardé caché. Le cœur battant, nous attachions nos regards sur le vase précieux. Il demeura d'abord entre les mains de mon père ; un vin couleur de miel sombre y fut abondamment versé, et Mistral reçut l'offrande présentée en grand respect. Alors se levant, grave soudain et comme officiant, il entonna le chant sacré des Provençaux : « *Coupo Santo* ... ». Il est dans l'enfance même, si privée de bonheur, des instants qui attachent l'âme à la vie, ou, plus exactement, qui la maintiennent entre la terre et les astres.

A quinze ans, je revis Mistral. Sa beauté, qui ne devait pas connaître de crépuscule, avait l'éclat lisse et pur des pierres d'Arles et d'Avignon, ce je ne sais quoi d'azuré, de marin, de salin. Il voulut bien combler de présents la jeune fille que son génie enivrait. Portraits ravissants d'Apollon chevrier, donneur de sérénades, poèmes manuscrits, dont il m'avait, en les chantant lui-même, indiqué la musique, exemplaires de *Mireille* et des *Iles d'or* enrichis de dédicaces bonnes à troubler la modestie et l'orgueil, voilà le trésor que j'amassais !

Mistral ! lyre vivante, passager parfait sur le vaisseau du monde, que vous m'avez fait rêver !

*
* *

On fête en Provence les quatre-vingts ans de Mistral. Je vais là-bas, je retrouve le dieu toujours matutinal de mon enfance. Je me mêle aux bousculades, aux acclamations, aux agapes. A l'écart des tambourinaires et des flambeaux, il me récite, plutôt il module, ses vers divins :

Je vois la Sainte-Baume
La Madeleine embaume...

Le bâtiment vient de Majorque...

Sont morts les bâtisseurs,
Mais le temple est bâti !

*
* *

Un jeune Alsacien, qui descend du train en hâte pour le saluer dans sa maison de Maillane, ne peut plus, au moment de l'adieu, quitter la main du Maître, il s'y cramponne, lutte contre l'émotion, l'effort, enfin se courbe sur elle et l'embrasse.

*
* *

Un soir, en été, la nouvelle circule dans Paris, elle m'est annoncée à voix basse : Mistral est mort ! Je ne dis rien ; ma fenêtre est ouverte sur la nuit d'un bleu obscur, sur l'immense espace. Une étoile palpite. Je songe fixement : « Mistral, c'est désormais cette étoile. » Le lendemain, Barrès me décrit le signe exigé par le poète sur sa tombe, et murmure : « Que c'est beau, sur son corps enseveli, cette étoile du Mage ! »

COMTESSE DE NOAILLES

12 avril 1930.

1888-1926

Il y a trente ou quarante ans, tous les intellectuels de France et de Navarre ont eu sur leurs tables de travail une image de Gœthe en contemplation devant la campagne romaine ; vous vous rappelez le grand corps répandu, le profil attentif et pur, d'un accent général d'intelligence unie à la force et (détail qui semble être venu fixer, rassembler et, pour ainsi dire, timbrer un chœur d'analogies diffuses) le vaste feutre clair de l'espèce qui est dite, aujourd'hui, mistralienne, mais qui devait être portée, fin du XVIIIe siècle, début du XIXe, par les bourgeois campagnards de tous les pays : un portrait de mon bisaïeul, petit percepteur de village, arbore ce chapeau de Gœthe et de Mistral.

A la fontaine de Vaucluse, un beau jour d'août 1888, le grand poète rhodanien est assis ou couché, à peu près de même manière que l'illustre Rhénan visiteur de Rome, mais tourné de façon à laisser derrière lui, le ciel, la Sorgue en fuite par la vallée, vers la plaine, et c'est au figuier légendaire que vont ses regards, quand ils ont cessé de flotter sur le petit peuple de poètes et de pélerins qui l'environnent de leur cour : ceux-ci, parmi lesquels cinq ou six Parisiennes aux fraîches ombrelles, sont venus assister aux spectacles d'Orange, restaurés depuis peu ; ceux-là sont seulement accourus pour voir ou pour revoir celui qu'ils appellent le chef, le maître, le père... Je n'étais, pour ma part, ni des uns ni des autres, arrivant de Paris, mais enfant du pays ; je connaissais à fond *Mireille* et *Nerte*, *Calendal* et *les Iles d'or*, mais ne savais trop que penser encore de Mistral et du

félibrige, n'y ayant guère réfléchi qu'avec ma cervelle de vingt ans : pour être exact et juste, vingt ans et quatre mois.

Au printemps écoulé, le félibrige de Paris avait bien voulu couronner mon Étude sur Théodore Aubanel envoyée à son concours, et Paul Arène, habituellement plus morose, m'avait promis de me présenter lui-même à Mistral. Mais, au moment critique, lorsque je le cherchai des yeux, mon bizarre parrain avait disparu comme une simple chèvre d'or, et ce fut un autre félibre, Maurice Faure, député de la Drôme, qui se chargea de moi. Il me donna pour un jeune homme de beaucoup de talent, ce qui ne tira point Mistral de son rêve, mais de naissance provençale, ce qui me valut aussitôt un regard plein d'intérêt, avec la question :

— *Mais de quel endroit de Provence ?*

Je le dis. L'intérêt s'accrut. Le grand poète me parla tout de suite de mon Martigue, îles et ponts, canaux et lagunes, du langage de nos pêcheurs, caboteurs, même long courriers... — *Savez-vous*, me dit-il, *qu'au bout du monde, en Chine, votre Martigues est en train de devenir synonyme de la Provence ? Un jour que je visitais un paquebot des Messageries à Marseille, un portefaix chinois, m'entendant parler provençal, me dit à bout portant : — ALORS, SABÈS LOU MARTEGAU ?*

Un long usage de l'intimité de Mistral me révéla plus tard pas mal de traits curieux de sa prédilection pour ma petite ville, dont la fâcheuse réputation est cependant bien établie chez les Provençaux... Il n'y était jamais venu ! Trois ans plus tard, quand j'eus la grande joie d'y organiser une réception à sa gloire, la salle verte du banquet qu'il présida fut ornée de cartouche qui portaient des fragments de ses poèmes tous plus beaux les uns que les autres, où le nom de Martigues et de ses habitants est mentionné avec la considération et l'honneur dont ils restent dignes :

Es un Martegau qu'à la vesperado
A fa la canson en calant si tis
. . . .
Un de mi grand (devans Diéu siègue)
Era esta conse doù Martègue...

Il y en a douze ou quinze comme cela.

Plus tard, après les élections de 1893, dans une épigramme qui déplora la victoire de Camille Pelletan, il disait :

. . . *Seloun demora soun pategue*
MAI AN VÓUNTA COUNTRE ÈU LIS OME DÓU MARTÈGUE.

Et, dans cette brillante après-midi de Vaucluse, non content de me parler « bourdigue » et « poutargue », il s'informait avec beaucoup de soin de la santé de ceux de mes pays et payses qu'il connaissait. Mes nouvelles n'étaient pas fraîches. Je n'en venais pas, j'y allais... En répondant tant bien que mal à ses questions, je sentais j'éprouvais jusqu'au fond du cœur le charme et le bienfait de cette bonhomie, de cette simplicité de beau Prince :

Barrès devait me dire quelques années plus tard, comme nous quittions le toit royal et papal de Maillane :

— *Il a bien le génie de l'hospitalité !*

Il avait d'abord celui de l'accueil. L'articulation de sa voix, très nette, n'exigeait, même, de ma surdité, qu'un effort d'attention insignifiant.

La discrétion m'avait fait faire un geste rapide pour le saluer, le quitter. Il me retint, en s'appliquant à me mettre à l'aise. J'y fus si vite et si bien que toute fantaisie qui me chanta en tête me vint naturellement à la bouche.

Je prie le lecteur de juger qu'il ne s'agit bientôt plus d'exprimer mon admiration pour la sublime liberté d'une poésie ou pour le naturel d'une noble pensée. Un garçon de vingt ans court à l'essentiel, qui est de contredire.

Toutes les objections qui, depuis quatre ou cinq ans d'études, me venaient à l'esprit contre le *multa renascentur* fondamental de l'art mistralien, toutes les difficultés qu'opposait ma pensée critique au « paradoxe » de son action, tous les « faits » dont je me figurais avoir tiré comme une limite d'airain pour sa volonté de héros, je n'eus aucune crainte de les évoquer devant lui, qui ne sourcillait pas, et de les présenter comme autant de « fatalités » qu'il lui serait impossible de dompter : évoquais la rapidité, la fréquence des communications établies par les moyens nouveaux, dits modernes, dits scientifiques ; je notais le contact et le mélange des races ; je disais la mort sensible de tous les caractères et insignes locaux... Il n'était pas très endurant. J'ai vu, depuis, l'impatience que lui donnaient de telles sornettes, et je ne puis m'empêcher d'admirer qu'il eût pu, dans cet ancien jour, m'écouter avec un sourire paisible, sans hauteur, même sans résignation apparente. Comme j'en ai honte ! Que je me sens humilié par la mémoire de son attention extrême accordée à de tristes banalités !.. Mais le sujet brûlant finit bien par être touché quand je dis que le provençal était moins menacé de disparaître que de se corrompre, en se francisant.

— *Ainsi*, fis-je...

A ce point, sa bouche dessina quelque chose comme la flèche d'une riposte. Je m'arrêtai. Lui, arrêté plus fermement, répéta mon mot :

— *Ainsi ...?*

Je me taisais par respect, il insista, je repris :

— *Eh ! bien, dans mon enfance, il n'y a pas très longtemps, j'entendais dire* paire *et* maire, *et j'ai entendu* pèro *et* mèro, *à mon dernier retour de Paris...*

— *Mais*, dit Mistral, *les deux ont couru de tout temps en Provence.* « Pèro » *n'est pas un gallicisme.*

— *Soit*, repartis-je avec audace, *mais prenons* cadièro. *Tout le monde disait* cadièro, *et l'on commence à dire* chaizo, *qui n'est que la* chaise *française avec un accent du midi.*

— *Ceci*, dit Mistral, *est un peu plus grave.*

— *Alors ? Si le radical indigène tombe, s'il est remplacé par le radical étranger, et que la terminaison seule reste, est-ce que cette chute, si elle est générale, ne condamne pas à mort notre langue ? C'est ce qui arrive de plus en plus. N'est-ce pas ce qui est rationnel et fatal ?*

Au fur et à mesure que sourdaient ces bêtises, dignes de la philosophie évolutionniste du temps, le beau front de l'Altissime se déridait, les yeux clairs répandaient une flamme plus fine, et il finit par éclater, mais sans élever la voix :

— *Nos radicaux ?* dit-il. *Mais que faisons-nous du matin au soir, nous les Félibres, si ce n'est pas de chasser les radicaux étrangers, dignes, tout au plus, d'un patois, afin de rétablir les autres, les vieux et les bons ? Le félibrige n'a été fondé que pour cela. En cela consiste notre épuration notre restauration de la langue ! La renaissance provençale n'est pas autre chose...*

Ainsi s'affirmait et se dressait devant moi la belle et noble image du retour offensif de l'esprit de l'homme et de sa volonté réfléchie, concentrée et disciplinée, quand il lui plaît de se mettre en travers d'un flux d'événements inférieurs à l'humanité. Ainsi avait-il plu à Ronsard. Ainsi avait-il plu à Dante. L'idée n'en eût certes pas germé toute seule dans un esprit aussi embrumé que l'était alors le mien de philosophisme historique et de déterminisme brutal. La vie des mots, disait-on : leur vie fatale ! Oui, mais sans le goût et sans la raison, sans la conscience et la volonté : sans l'Homme. Tous les facteurs de l'univers étaient recensés hormis le facteur humain !

Même en supposant le principe juste, connaissions-nous toutes les causes en travail, saisissions-nous tout ce qui était ou tendait à être quand nous nous amusions à décerner des brevets de fatalité ?

J'avais complètement oublié, pour ma part, dans le phénomène des langues cette action de l'esprit des hommes, et surtout des grands hommes, lorsqu'ils com-

battent des destinées dont ils sont aussi les ministres. Or, L'UN D'EUX était devant moi !

Si bien que sa présence me faisait ressentir, comme un blasphème et sacrilège, l'avantage donné tout de go à la populace de l'Être, la vertu refusée au bon et au meilleur. Quel sophisme que ce défaitisme préalable : parler du combat en suspens comme d'une bataille déjà perdue !

Sans s'empêtrer de généralités et d'abstractions fort arbitraires, celui que Madame Mistral dans son discours de Cannes a si justement qualifié « philosophe » s'était mis à rêver silencieusement, et son silence semblait dire au raisonneur en herbe :

— *Ma foi, petit bonhomme, vous n'aviez oublié que moi !*

Mais la semence était jetée ! Il n'insista point. L'entretien creusé de légers silences continua de se dérouler paisiblement, devant le jour qui éteignait ses premières chaleurs dans la profonde cuve glauque dont le fantôme de Pétrarque aspirait avec nous les fraîcheurs enchantées. D'autres idées traversèrent Mistral. Il déplora que le Théâtre Romain ne portât point le nom que lui donnaient les gens du pays, *lou Ciéri :* ce qui dispenserait de nommer Orange, comme l'Alhambra dispense de nommer Grenade. Puis il revint à mon grand sujet de Martigues, mais, je l'avoue, sans pouvoir me tirer de l'océan de réflexions où venait de me perdre la solution rapide de mes Nuées. Belle heure de ce jour, si beau, du matin de ma vie d'esprit ! Je ne pus jamais me défendre de m'y reporter, vingt et vingt-cinq ans plus tard, toutes les fois qu'il m'arriva de recevoir de Millane la carte ou la petite lettre que terminait souvent la souriante et magnifique salutation rituelle : « *et cum spiritu tuo* ».

— *Hé !* me disais-je alors, *que fût bien devenu ce malheureux esprit, sans le Sien ?*

Tel, en l'été 1888, me fut révélé, un Mistral qui me révéla à moi-même. Tel je l'ai retrouvé, pour la dernière

fois, semblablement significateur et signifié, au début de l'avril 1926. Que le lecteur ne rêve point de quelque faute d'impression. J'ai bien revu Mistral douze ans et un mois après sa sortie de ce monde et, sans doute possible, plein de vie et de feu. C'était à Naples, que je traversais, avec mes amis Maurice Pujo et Jacques Bainville, pour aller à Palerme rendre de suprêmes devoirs au noble Prince qui venait d'y mourir du même mal que son aïeul saint Louis sous Tunis. Le bateau de Sicile ne partant que le soir, nous traînions le principal de notre temps libre dans le riche Musée.

Nous avions parcouru, avec l'intérêt qu'on devine, la portion des galeries de sculpture latine, au rez-de-chaussée, suite de têtes de consuls, d'empereurs et d'impératrices. Mais, à un coude du chemin, tout fut changé. Une certaine couleur du marbre, aimée comme une amie, chanta dans l'ombre fraîche : une belle substance lisse et dorée mit en branle tous les essaims de mon souvenir athénien, et voilà que je déchiffrai sur le premier ou le second des piédestaux vus à ma droite le nom de l'exilé Sophocle, mais un Sophocle tel que j'en fus trois et quatre fois sidéré.

En effet, si les plans de son front cédaient et convergeaient suivant la structure et le mouvement quasi pyramidal du front d'un autre héros de la poésie, Jean Moréas, la bouche, ah ! la bouche du vieillard immortel, sinueuse comme la mer, entr'ouverte aux deux commissures et, là, fleurie d'une véritable mousse de miel, la bouche était pareille, exactement pareille, à celle que j'avais vue rire et même grasseyer, dans le visage de Mistral dès qu'il se mettait à dire ou à chanter quelqu'un de ses vers ! De sorte que « *le plus homérique* » des Tragiques d'Athènes s'élevait et brillait de sa demi-ombre de Naples pour nous certifier, plus forte qu'une parenté, une ressemblance inouïe, non de visage, mais d'expression, avec celui qui, devant nous, et au milieu de nous, s'était aussi nommé « *l'humble écolier du grand Homère* », et, en digne homéride, avait mis notre terre, notre

mer, notre ciel en poèmes, hymnes et chansons ! Par défiance de moi-même, craignant, comme toujours, d'être un peu ma dupe, j'ai passé et j'ai repassé, je suis allé, venu même revenu plusieurs fois devant l'image mystérieuse, non sans m'ingénier à mon tour aux chicanes et aux persiflages. Cependant, le premier coup d'œil avait été le bon. Rien ne put infirmer l'impression mistralienne de ce Sophocle, et rien n'était plus naturel que de loger dans l'arc de ces lèvres de marbre, comme autant d'abeilles vibrantes, soit les versiculets de la belle idylle moqueuse :

En Arle au tèms di fado
Flourissié,

soit la foudre lyrique balancée dans l'Invocation :

Amo de moun païs...

Le ton et l'accent pouvaient varier avec le déplacement de mes yeux, mais le rapport était constant, et ces variations que je ne cessais de saisir sans que la ressemblance diminuât, crurent en nombre, en précision et même en splendeur au fur et à mesure que je m'éloignai du Sophocle, de son Musée, et bientôt de Naples elle-même, sous le poids de ce souvenir extraordinaire, où rien d'ailleurs ne m'étonna : car l'apparition du maître de Provence perçant un masque athénien, à ce détour inopiné d'une promenade fortuite, ne pouvait que me préciser en quelle exacte compagnie de quels *princes du chant sublime* le Maillanais s'était lui-même défini sa part, sa juste part du jour éternel.

CHARLES MAURRAS

AFFIRMATIONS SUR MISTRAL

T'apararen à boulet rouge...
F. MISTRAL.

Pour ramener la grandeur de Mistral à une valeur simple, il suffit de poser qu'il a transformé, par son œuvre, le sens du mot civilisation et, avec lui, dans notre esprit, quelque chose de la réalité du monde.

La civilisation n'était que l'architecture de la vie sociale, le plan de la Cité, le décor dans lequel il nous fallait vivre : dans l'œuvre de Mistral, elle devient notre force la plus secrète, ce qui est le plus profondément lié à notre être, une puissance inaliénable et imprescriptible, contre laquelle ne peuvent rien ni les événements ni les forces de la terre.

Une glose subtile de son œuvre, une explication de ses poèmes, une transposition symbolique ou significative de la personne de ses héros et de ses héroïnes, rendraient difficilement sensible cette nouvelle valeur de la civilisation. La mesure solennelle du temps qui, avec son Centenaire, nous ramène vers sa gloire et vers son berceau, est plus propice que toute étude à cette compréhension. Maintenant peuvent s'unir, matériellement, en un seul faisceau, sa gloire, son œuvre et toutes les puissances qui se lièrent en lui, du berceau à la tombe, — part des hommes, part de l'homme, part du monde ou de Dieu — et se découvrir ainsi clairement les raisons d'une grandeur qui, comprise, nous apparait comme une somme de l'expérience humaine.

Dès ses premiers pas, autour de Maillane, Mistral trouva devant lui les vestiges de toutes les grandes civilisations qui ne vivent plus que dans l'histoire.

La voie gauloise qui avait conduit les premières grandes migrations des peuples, n'était plus qu'une piste intermittente sur la crête des collines. Parfois, elle se confondait avec la route des légions de Rome qui marquait plus puissamment sa trace à travers le désert, avec ses bornes, ses longues dalles aux ornières creusées par la roue des chars. D'un point de l'horizon à l'autre, elles s'infléchissaient vers les villes, vers Saint-Rémy, vers Arles, vers Nîmes, où les temples, les amphithéâtres, les portiques maintenaient le souvenir de Rome, et l'image d'une civilisation qui su vivre par elle-même, avec son ordre, son architecture et sa puissance. En Avignon, à Saint-Gilles, aux Saintes-Marie, des églises et des châteaux révélaient un autre monde : monde chrétien du moyen âge qui vécut aussi dans sa puissance close et qui se recomposait aussi devant les yeux de l'enfant. Dans toutes les villes de la Provence, au long des rues, dans les vieux quartiers d'Aix ou de Nîmes, devant les demeures de la Renaissance, à petites cours, à fenêtres basses, à loggias étroits, cerclées d'acanthes, une autre civilisation se révélait à lui et une autre encore devant les Palais autoritaires ou les châteaux rustiques et pompeux du Siècle classique.

Toutes ces civilisations conservées dans leur architecture et dans leur décor monumental étaient mortes. Leur présence même témoignait de leur vanité. Cirques, temples, palais, demeures aristocratiques étaient vides, ou ne répondaient plus à la nécessité qui les avait faits construire par les hommes.

Devant ce spectacle, une certitude aurait pu naître, soutenue par le génie de l'époque, par les certitudes qu'avaient alors les plus grands des hommes et qu'ils avaient affirmées à travers tout l'ancien monde, devant des spectables semblables : rien en restait des civilisations suc-

cessives, tout s'effaçait avec elles et l'effort de l'homme s'épuisait en vain à les reconstruire.

Rien de plus désespérant en apparence que ce coin de terre où subsistaient tant de vestiges de la grandeur humaine. Rien de plus romantique, rien de plus terriblement propice à la naissance du désespoir.

C'est ici pourtant que l'expérience des hommes va trouver enfin son équilibre, conquérir sa pleine puissance et, pour la manifester, l'œuvre de Mistral va naître, devant ce spectacle, d'une expérience profonde qui lui est contradictoire et qui pourtant ne saurait exister sans lui.

Le peuple de la Provence, les paysans et les citadins, les domestiques de la ferme paternelle, le père de Mistral lui-même manifestaient en effet autre chose que cette leçon désespérée qui se lisait sur tant de ruines. Vivants, allègres, maîtres des nécessités de leur vie, ils n'apparaissaient pas comme perdus sans espoir au milieu de cet écroulement des civilisations successives. Un certain génie avait survécu en eux à la disparition de la puissance et de la force. Il se retrouvait une puissance dans sa faiblesse elle-même et, presque ascétique, imposait la certitude que rien ne pouvait l'entamer. C'est dans l'homme que se retrouvait, intacte, la somme de tant d'efforts et, jusqu'au plus humble, chacun le manifestait et le manifeste maintenant dans l'œuvre du poète. Chaque vers, chaque poème nous en est une preuve, mais, comme pour nous donner cette preuve en dehors de son œuvre, Mistral nous a dit que, le soir, dans la salle du Mas du Juge, son père lisait l'Illiade, la Bible, ou Don Quichotte à ses domestiques rentrés des champs. Une force de l'esprit, une allégresse, un goût de la grandeur équilibraient ainsi l'enseignement des ruines.

Toute l'œuvre de Mistral repose sur cette expérience. Nourrie de l'histoire, elle échappe à ses servitudes et n'accepte aucune de ses limites. Nourrie par une terre, elle domine le destin qui la dirige et n'accepte pas plus les

servitudes de l'espace que celles de la durée. La vision que Mistral a du monde se situe ainsi par delà l'histoire, par delà l'événement, par delà la nation elle-même, qui est le grand événement du point de la durée où nous sommes.

L'œuvre de Mistral constitue, en effet, à elle seule, une littérature nationale, mais pour exister cette littérature n'a pas eu besoin du support matériel, de la réalité armée, close, confirmée, d'une nation.

C'est dire que la pensée de Mistral crée un monde, malgré l'histoire, au delà des événements, avec ce qui se découvre à nous, petit à petit, comme la réalité durable, éternelle peut-être, de l'homme et de son effort. Il la conçoit si bien et dans une si grande lumière, que toutes les différences qui ne sont que les apparences momentanées de la vie, s'écroulent pour lui : le pâtre devient l'égal de l'impératrice et les époques où tout semble se défaire lui découvrent un génie égal à celles qu'ordonne la puissance maîtresse de l'homme. Notre hiérarchie sociale disparaît chez lui en même temps que l'idée de décadence, qui est la hiérarchie des civilisations.

Je n'ai voulu tenter d'exprimer ici la puissance de l'œuvre de Mistral que par des affirmations simples, brutales presque. On n'ajoute rien à l'œuvre d'un poète, que la force qui nous vient d'elle. De Mistral à nous, cette force est la résistance de la vie et de l'esprit à tout ce qui les menace. Dans le monde qui nous est donné, au milieu des évènements qui nous pressent et contre eux, elle peut maintenir, véridique, l'alliance de l'homme et de la terre.

ANDRÉ CHAMSON

LAMARTINE ET MISTRAL

Mistral est entré dans la gloire par la porte d'or d'une belle phrase, empruntée par Lamartine à Adolphe Dumas : la flottante Delos qui est venue, une nuit, s'annexer silencieusement au rivage de la Provence. Voilà une image qu'il ne faudrait ni prendre à la lettre, ni appliquer à l'ensemble de la littérature d'oc. Cette littérature, et Mistral, ce n'est pas un supplément, une poussée adventice et aventurière venue du dehors, comme Euxène à Marseille. Elle fait corps avec la littérature française, elle participe à son rythme, et l'intelligence de celle-ci ne va pas sans une mise en place de celle-là.

La littérature provençale est, entre les littératures dialectales, la seule qui soit arrivée, qui ait été consacrée par des chefs-d'œuvre, fixée dans son orthographe, consolidée en une vraie langue, enregistrée dans de grands vocabulaires. La première génération félibréenne ayant fait la trouée, le provençal l'a emporté littérairement sur les autres littératures dialectales d'oc, la marseillaise, la gasconne, la béarnaise. Il l'a emporté à plus forte raison sur les littératures dialectales de langue d'oïl, plus précaires, plus inflexiblement absorbées par le rayonnement de la grande langue. Mais il est *primus inter pares*. Il s'élève plus haut que les autres arbrisseaux au pied du grand chêne ; mais il y figure bien comme le délégué du taillis. Le cas et la langue de la Provence intéressent toutes les provinces. Comme on a pu appeler Lyon, au temps du Cartel, la capitale politique de la province, Maillane, ou Aix, ou

Arles, ou Avignon, ou Fontségugue (on a le choix) pourrait s'en appeler capitale dialectale, puisqu'ils marquent le point où un dialecte a produit une grande littérature. Une histoire de la littérature provençale ne sera complète, bien en lumière, que le jour où elle formera la tête, ou le corps, d'une Histoire des littératures dialectales françaises : manière de travailler dans l'esprit de la *Comtesse !*

Entre ces littératures dialectales, on ne serait pas embarrassé d'en montrer une qui, sur un plan modeste, esquisse déjà en pleine littérature classique, à la fin du XVIIe siècle, la destinée de la littérature des Félibres. C'est celle des Bourguignons, et plus précisément de Dijon et de sa campagne. Ouvrez les célèbres *Noei Borguignon* de Gui-Barôzai, *alias* Bernard de La Monnoye, le chef-d'œuvre de cette littérature ; vous êtes chez un Roumanille du XVIIe siècle, et il vous semble que vous lisiez une vieille version de l'*Armana Prouvençau*. Traduits en provençal, ils garderaient presque toutes leurs rimes, et ne perdraient rien de leur sel, — ce qui n'est point le cas de leur traduction française. A la manière déjà de Mistral, La Monnoye joint à son œuvre un *Pichot Tresor*, c'est l'inestimable *Glossaire alphabétique pour l'intelligence des mots bourguignons*, qui ne donne pas seulement des explications de lexique, mais fournit de fil en aiguille, au hasard des mots à expliquer, tout un tableau de la vie du vignoble bourguignon à la fin du règne de Louis XIV ; tel, en Provence, le *Trésor du Félibrige*. — Comme l'*Armana*, comme les Noëls de Saboly, les *Noei Borguignon* furent solidement ancrés dans la vie populaire. Leur éditeur de 1842, François Fertiault, mort centenaire et doyen de la Société des Gens de Lettres (on ne s'en étonnera pas quand on aura lu les deux premières pages, en vis-à-vis, de son édition, l'une en bourguignon, l'autre en français. Dans la page française il y a le nom et l'adresse de l'éditeur : *Paris, Lavigne, libraire éditeur, 1, rue du Paon Saint-André.* Dans la page bourguignonne, l'indication est donnée ainsi : *Ai Pairi. Cheu stu don j'aimon bé*

le ju) — donc le Bourguignon centenaire et salé Fertiault écrit dans sa préface : « Il n'y a presque pas de famille bourguignonne qui n'ait son exemplaire, pris indistinctement dans l'une des quinze ou seize éditions qu'on en a faites. Chez ceux qui n'en ont pu avoir, pour une raison quelconque, l'exemplaire imprimé, on est sûr d'en trouver au moins une copie manuscrite. Ce recueil s'est peut-être copié autant de fois que les seize éditions ensemble en ont fourni d'exemplaires au commerce. Nous en avons sous les yeux un exemplaire, qu'on ne peut comparer qu'à une seule chose : au paroissien d'une vieille bigote qui a marmoté ses prières dessus pendant plus de soixante ans. On y voit l'usure et l'empreinte crasseuse des doigts marqués d'une façon si vigoureuse, qu'il faut que plusieurs générations se soient délectées au chant journalier de ces malins cantiques. »

La Monnoye écrivait des vers en latin, en italien, et surtout en français : ces derniers faisaient de lui un habitué des prix de l'Académie, et même il fut des Quarante. Mais ses vers français et ses vers bourguignons, c'est l'eau et le vin. La platitude de son eau académique comparée au nerf poétique et à la substantielle gaillardise des *Noei borguignon* eût fait la joie de Mistral : « J'aurais été aussi mauvais, eût-il dit sans doute, si j'avais écrit *Mireille* en vers français. »

Si La Monnoye et Aimé Piron sont les Roumanille de la petite renaissance bourguignonne, elle n'eut malheureusement pas d'autre Mistral qu'un ami de La Monnoye, Dumay, qui prétendit traduire l'*Enéide* en vers bourguignons, et ne fit guère que la rescarroniser. Paris était trop près, — et puis le bourguignon ne vaut pas en soi le provençal ! Mais en ce temps-là, pour Paris, le vrai Midi c'était la Bourgogne. La Provence, trop loin, c'était l'étranger : Racine à Uzès nous rappelle Fromentin en Algérie, et Mme de Sévigné allait voir sa fille à Grignan comme vous allez retrouver la vôtre, mariée au gouverneur du Congo à Brazzaville. Les poètes bourguignons avaient

leur Alphonse Daudet et leur Paul Arène, je veux dire l'écrivain du cru, monté dans le coche pour Paris, et qui y greffe sur le français le sel ou le suc de sa plante originelle. Ce Daudet, c'est le fils d'Aimé, Alexis Piron, qui ne perdit jamais le contact avec le pays, se fit toujours envoyer son vin de Chenove et de Nuits, correspondit assidûment avec l'Académie de Dijon, se tint au courant de toutes les histoires dijonnaises (il est bien fâcheux qu'on n'ait pas encore réuni le trésor dispersé de ses lettres), écrivit dans le *Voyage à Beaune* son *Tartarin* ou ses *Lettres de mon Moulin*.

Toujours en petit, naturellement. Il s'agit non d'un parallélisme, mais d'une analogie d'élan. Il y a une nature commune, un schéma général selon lesquels les littératures dialectales tentent leur chemin vers la lumière. Elles naissent directement des genres populaires, la chanson, la poésie d'église, l'almanach. Ce qui est curieux, c'est qu'elles ne tiennent presque rien de la littérature française proprement dite. Elles ne l'imitent pas. Les vers bourguignons de La Monnoye ne ressemblent en rien à ses vers français. On ne retrouve même pas dans ces derniers le burgondisme savoureux qu'il y a parfois dans les vers français d'Alexis Piron (à commencer, bien entendu par la fameuse *Ode à Priape*). Il y a une cloison étanche, entre les deux langues et les deux poésies, chez le même homme. Pareillement les félibres n'ont, à l'origine, à peu près rien emprunté aux grands poètes de langue d'oïl. Il n'y a pas plus de romantisme provençal au XIXe siècle qu'il n'y a de classicisme bourguignon, je veux dire d'imitation du classique français, au XVIIe et au XVIIIe. Un réalisme autochtone, une poésie fidèle à sa souche terrienne, jouent leur jeu à part des mouvements franchimands, même quand ils coexistent avec eux chez le même auteur, comme c'est le cas de La Monnoye. Le vers de Mistral

Car canta que per vautre, o pastre et gens di mas!

s'applique à une réalité. Plus tard, dans les poèmes des *Isclo d'or*, Mistral, désireux d'enrichir et d'assouplir la poésie provençale, fera des emprunts au lyrisme français, à sa technique, particulièrement avec la strophe lyrique d'octosyllabes, aussi malherbienne que lamartinienne, qui par lui s'est admirablement acclimatée dans la poésie provençale, comme le Pinot de Bourgogne à Châteauneuf-du-Pape. D'autres transplantations furent des erreurs : ainsi la transposition en provençal de la tragédie française en alexandrins, dans la *Reine Jeanne*, ou encore le sonnet à la française. L'alexandrin pur, sans mélange de petits vers, est d'ailleurs tellement lié au génie de la langue littéraire d'oïl qu'il paraît à vue d'œil, ou plutôt d'oreille, interdit à la littérature dialectale. On ne voit pas du tout *Mireille* en alexandrins suivis.

*
* *

J'imagine un La Monnoye provençal, qui fait dans la langue de son pays de petits vers succulents, bien venus, populaires, qui transporte son tutu-panpan à Paris, y écrit, en français, des volumes de vers honnêtes, des tragédies en cinq actes, laisse pied ou aile dans la bataille de là-haut, ou plutôt pied, car il y manque d'aile, finit mélancoliquement, et, comme La Monnoye par le *Noël* de la Blaizotte, ne survit plus que par quelques vers provençaux. Mais ce La Monnoye provençal, qu'est-il besoin de l'imaginer ? Il existe. C'est Adolphe Dumas, à la mémoire de qui M. Frédéric Mistral neveu a continué de payer les intérêts de la dette de reconnaissance mistralienne, en 1927, par un précieux volume, abondant en documents inédits sur la vie littéraire franco-provençale. [1] Les *Noei Borguignon* de Dumas, c'est cette *Liame de Rasin* où ses amis ont recueilli ses poèmes de l'*Armana Prouvençau*, et dont un quatrain, mis en épigraphe à *Calendal*, est demeuré proverbe :

1. *Un poète bilingue*, Adolphe Dumas (Belles-Lettres).

Li vagoun, dins di canestello,
Carrejon tout, e lèu, lèu, lèu...
Mai carrejon pas lou souleu,
Carrejon pas nostis estello.

Même destinée. Seulement, La Monnoye c'est un cul-de-sac, Adolphe Dumas c'est un couloir. Les *Noei* figurent dans la poésie bourguignonne une dernière bouteille qu'on boit, avec des châtaignes, au moment où le vin se liquide en pelure d'ognon, et que l'automne suivant ne remplacera pas, parce que les vignes sont arrachées, et que les vieux ceps sont justement là, dans la cheminée, qui vous chauffent. Au contraire la *Liame de Rasin* c'est la grappe de jeune vigne qui a mûri pour les bouteilles de demain et d'après-demain, — et dont le lendemain s'appelle Mistral. Adolphe Dumas garde pour nous la figure qu'il se voulait quand il écrivit en août 1858, cinq mois avant l'apparition de *Mireille :* « Je veux être le premier à Paris qui aura découvert celui qu'on peut appeler dès aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et de Scipion. » Car les Méridionaux sont plus débrouillards qu'ils ne le disent parfois ! *Mireille* n'est pas entrée dans la gloire sans y penser, comme la fillette d'Arles :

Davalavo, en barrant lis iue,
Lis escalié de Sant Trefume.

Sous ses yeux baissés elle remarquait tout et savait profiter de ce qu'elle remarquait, et les diables charmés portaient pierre pour elle (cela fait même un joli vers). En attendant, Dumas s'employa à charmer le grand ange exilé et abandonné, le Cédar de Passy, M. de Lamartine. C'est cinq mois avant la publication de *Mireille* que Mistral, qui allait à Paris pour la première fois, fut présenté à Lamartine, et Dumas se multiplia pour que l'œuvre parût dans une atmosphère de succès. Comme Mistral l'a dit, en une image qui sent le Cours (le *Coursse)* du dimanche mailla-

nais, et qu'il faut lire avec l'accent, « Dumas avait lancé le but au caniveau, et la critique de Paris y apportait les boules de son jeu, toutes, l'une après l'autre. » La boule royale fut l'article de Lamartine (plutôt les deux articles) d'avril 1859, le célèbre *Quarantième Entretien.*

Les *Quarantième* et *Quarante et unième Entretien*, dont la gloire demeure indivise entre Lamartine et Mistral, font une date plus importante et un phénomène plus extraordinaire qu'on ne croirait dans l'histoire littéraire. On songe à la cérémonie où, à Trèves, le César devenu vieux, Constance Chlore, associa son fils à l'Empire. Outre le mérite de Constantin, il y fallait encore le sentiment paternel et le péril de l'Etat. Pourtant, même en politique, cela reste un fait exceptionnel. Que dirons-nous alors de la littérature ! L'ordinaire du grand homme devant son successeur désigné, c'est Corneille dans sa loge à la première représentation de *Britannicus*, l'attitude *malevoli veteris poetæ*, comme dira Racine dans sa préface ; c'est M. de Buffon, qui avait une manière à lui de peindre la nature, et qui, dans le salon où Bernardin lisait *Paul et Virginie*, à la dixième page demanda à haute voix sa voiture ; c'est M. de Chateaubriand qui, silencieux pendant que Lamartine, chez Mme Récamier, jouit devant lui du triomphe de *Jocelyn*, c'est-à-dire du *Génie du Christianisme* arrivé, s'écrie, sitôt que le poète a le dos tourné : « Le grand dadais ! » Un vaudevilliste oublié, du nom de Gandillot, exprimait ce sentiment dans le langage du vieux boulevard en déclarant : « Moi, je ne renvoie pas l'ascenseur ! »

Mais dans le *Quarantième Entretien*, un ascenseur de lumière redescend des étoiles. Il ne s'agit pas seulement ici de la générosité de Lamartine, de la pente d'une imagination idéalisatrice qui dorait tout, de cette bienveillance envers l'avenir que toute la France partagea en 1848. L'association à l'Empire, ou mieux cette transmission des pouvoirs, qui s'opère dans le style et sous l'astre prédestiné de la grandeur, elle prend un autre sens, qui n'intéresse

pas seulement l'homme, les hommes, mais l'Empire dont les destins sont en question, à savoir le domaine et la durée de la poésie française.

Lamartine reconnaît en Mistral le jeune visage de l'une de ses destinées. Mireille amène au jour l'un des poèmes qui, selon le plan de la grande épopée lamartinienne, devaient naître après la *Chute d'un Ange*, et que la besogne politique ou d'autres raisons empêchèrent Lamartine de produire : les *Pêcheurs*, les *Ouvriers*. Douze ans avant l'apparition de *Mireille*, il écrivait : « De simples histoires vraies, et pourtant intéressantes, prises dans les foyers, dans les mœurs, dans les habitudes, dans les professions, dans les familles, dans les misères, dans les bonheurs, et presque dans la langue du peuple lui-même dans toute sa naïveté et dans toute sa candeur, mais qui, au lieu de réfléchir ses grossièretés et ses vices, réfléchiraient de préférence ses bons sentiments, ses travaux, ses dévouements et ses vertus, pour lui donner davantage l'estime de soi-même et l'aspiration à son perfectionnement moral et littéraire. » Evidemment ce manifeste populiste se sent de l'atmosphère de quarante-huit (notons d'ailleurs que Mistral, en 1848, âgé de dix-huit ans, était très à gauche, républicain lamartinien, et qu'il en fut repris par son père). Mais en négligeant ce côté, d'ailleurs très respectable, de l'éducation ouvrière par l'ouvrier-poète et législateur, nous n'avons pas de peine à dégager le caniveau où Lamartine a lancé le but, et où Mistral apporte la boule de son jeu. Tout sort de *Jocelyn*, avec son hymne central des *Laboureurs*. Et en ce qui concerne l'influence de Lamartine sur le mouvement poétique et populaire auquel se rattachent les diverses écoles provençales avant Mistral, je renvoie au chapitre très nourri et très juste de M. Emile Ripert dans son ouvrage sur la *Renaissance provençale avant 1857*. Ces Provençaux, Lamartine aurait pu les appeler, comme Chateaubriand appelait les romantiques, ses enfants. Mais le personnel Vicomte eût traité volontiers

ses enfants à la manière de Saturne. Il ne pardonna jamais aux romantiques d'avoir fait jouer *Hernani* l'année où paraissait son *Moïse*. Lamartine au contraire sait saluer une *Mireille* qui éclate à l'heure où l'Apollon des *Méditations*, passé en servage, est devenu le Cyclope de la copie : le Cyclope dans son antre est encore bon à forger l'armure d'Achille.

Il est très curieux de voir Lamartine, dans le *Quarantième Entretien*, s'envelopper, devant Mistral, du patois bourguignon, comme un chef d'Etat porte le grand cordon des ordres du souverain qu'il reçoit. Il dépeint ainsi sa première lecture de *Mireille :* « Mon habitude des patois latins, parlés uniquement par moi jusqu'à l'âge de douze ans dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible. » Il va sans dire que c'est une galéjade. On ne parlait pas le patois mâconnais chez Mme de Lamartine, et personne ne croira que les quelques mots qu'en a pu grapiller son fils lui aient servi de clef, soixante ans après, pour ouvrir avec cette facilité de gentilhomme la langue complexe de Saint-Remy-de-Provence et de Mistral. Mais Lamartine déforme rarement la réalité : il la transforme et la transpose et l'idéalise. La Bourgogne du Midi, celle de Lamartine, n'est pas seulement la Bourgogne du Midi : c'est une Bourgogne et c'est un Midi. On y est sur la limite des patois latins, affiliés à la langue d'oc, au moment où ils cèdent insensiblement la place aux patois français d'oïl. Le Lamartine du *Quarantième Entretien* en même temps que le Lamartine de *Jocelyn*, voyons-y le Lamartine à la grande imagination géographique du discours sur les chemins de fer, celui qui appelait sa Saône natale un Bosphore d'Occident, qui, dans la *Marseillaise de la Paix*, amenait de son fonds le plus lointain la poésie même du fleuve conciliateur :

Roule libre, et bénis ces deux sangs dans ta course.

Et le rôle du Bosphore de l'Occident, entre Châlons et Arles, c'est encore, pour Lamartine, de bénir deux sangs, d'unir deux langues, d'associer deux poètes, de créer une fédération. Cette société qu'il imagine entre son prétendu patois mâconnais et la langue de *Mireille* (linguistiquement d'ailleurs elle serait vraie) il n'y faut voir que le symbole d'une nature indivise lamartino-mistralienne, et, dans le tableau de la poésie française, l'équivalent de cette coupure droite, de cette vallée-route qui ne fait de la Saône et du Rhône, comme du Nil, qu'un méridien visible. Le long de ce méridien visible on voit bien, d'un geste ample, dans le *Quarantième Entretien*, le long bras de M. de Lamartine, par ce couloir d'eau, de cités, de vignes et de croissante lumière qui descend vers Arles, renvoyer l'ascenseur.

Patois latins, dit-il, c'est-à-dire, sur cette nature lamartino-mistralienne, la vigne de la latinité. Peut-être faut-il aller plus loin. Jules Lemaître, dans sa grande étude sur Lamartine, l'appelle, d'un mot qui devrait rester, le grand poète aryen. En laissant au mot aryen le sens peut-être un peu conventionnel de peuple et de nature à la fois pastorale, poétique et civique, en le développant dans un plein air peuplé de belles formes, en l'idéalisant à la manière de cet autre compatriote de Lamartine qui est Puvis de Chavannes, pourquoi ne pas s'en servir en effet au moins comme d'un symbole où devient intelligible la communauté profonde, l'amitié lumineuse, le rayonnement social des deux poètes citoyens ?

ALBERT THIBAUDET

UN COIN DE MYSTÈRE

Pour Madeleine R.

Très tôt je l'ai senti. Tout enfant, je voyais de ma fenêtre le pays de Maillane, sa plaine et ses cyprès campés, toujours prêts à de graves pèlerinages.

Notre patrie n'a pour remparts
Que les grandes haies de cyprès
Que Dieu fit tout exprès pour elle,
et quand se lève le mistral
il ne fait que branler notre berceau[1].

Cette haute mélancolie, elle s'impose à la gare de Graveson, dès que, tournant à droite, pour mieux voir cette plaine, on prend le sentier qui mène à Saint-Michel-de-Frigoulet, dans la montagnette. Maillane n'a de beauté, à la voir ainsi d'un peu loin, que dans la façon dont elle a rassemblé ses maisons, dans son groupement intérieur, aujourd'hui autour d'une tombe. Point sacré de parfaite convenance. Recueillement. Tout y a été attiré : les morts, les légendes, les hommes, les dieux, très religieusement, sans hâte, par celui qui dort sous l'étoile des Baux. Il est vrai qu'en sa modestie, dans cette façon de sortir à peine de l'argile, le village s'est mis à vivre devant un horizon parfait, qui contient tout.

« D'aussi loin qu'il me souvienne, je vois devant mes yeux, au Midi, là-bas, une barre de montagnes, dont les

1. F. Mistral. *Mémoires*. I.

mamelons, les rampes, les falaises et les vallons bleuissaient du matin au soir, plus ou moins clairs ou foncés, en hautes ondes. C'est la chaîne des Alpilles, ceinturée d'oliviers comme un massif de roches grecques, un véritable belvédère de gloires et de légendes.

Le sauveur de Rome, Caïus Marius, encore populaire dans toute la contrée, c'est au pied de ce rempart qu'il attendit les Barbares, derrière les murs de son camp ; et ses trophées triomphaux, à Saint-Rémy, sont, depuis deux mille ans, dorés par le soleil. C'est au penchant de cette côte qu'on rencontre les tronçons du grand aqueduc romain qui menait les eaux de Vaucluse dans les Arènes d'Arles, conduit que les gens du pays nomment *Ouide di Sarrasin* (pierrée des Sarrasins), parce que c'est par là que les Maures d'Espagne s'introduisirent dans Arles. C'est sur les rocs escarpés de ces collines que les princes des Baux avaient leur château-fort. C'est dans ces vals aromatiques, aux Baux, à Romanin et à Roque-Martine, que tenaient Cour d'amour les belles châtelaines... C'est à Mont-Majour que dorment, sous les dalles du cloître, nos vieux rois arlésiens. C'est dans les grottes du vallon d'Enfer, de Cordes, qu'errent encore nos fées. C'est sous ces ruines, romaines ou féodales, que gît la Chèvre d'Or [1]. »

Tel est le contenu du paysage : des morts, des peuples, des invasions, des triomphes, des grâces, même des fées, tout cela pris, enclos dans une brillante matière. Et ce contenu si ferme, il est, sous la pleine lumière, riche cependant de retraites. Il repose sur des secrets. En profondeur, on les sent. Son être est d'une densité si lourde qu'il se produit des suintements à travers cette écorce de clarté dont il s'est revêtu par une sorte de pudeur. De là ces vapeurs, ces songes, car si contenir c'est sagesse, libérer, c'est poésie.

1. F. Mistral. *Mémoires*. I.

Rappelez-vous Mistral enfant qui s'en va avec la marmaille du village au-devant des Rois, des Rois Mages, de ces Rois qui venaient à Maillane, disait-on, avec leurs pages, leurs chameaux, et toute leur suite, pour adorer l'Enfant-Jésus.

— Où allez-vous, petits ?

— Nous allons au-devant des Rois.

— Ah ! oui, les Rois, c'est vrai... Ils sont là derrière qui viennent ; vous allez bientôt les voir...

C'était l'hiver, au crépuscule. Il faisait froid. « On ne voyait personne aux champs, à part quelque pauvre veuve qui rechargeait sur la tête son tablier plein de bois sec, ou quelque vieux dépenaillé qui cherchait des escargots au pied d'une haie morte [1] ».

Tout à coup le couchant s'embrase. Avalanches d'ors et de pourpres.

— Les voilà !... Les Rois ! les Rois ! voyez leurs couronnes ! voyez leurs manteaux ! voyez leurs drapeaux ! et leurs cavaliers ! et les chameaux qui viennent !

Et puis, la nuit.

— Où sont passés les Rois ?

— Derrière la montagne.

La chevêche miaulait. La peur saisissait les enfants.

« Qui me rendra, s'écrie Mistral, le délice, le bonheur idéal de mon âme ignorante, quand, telle qu'une fleur, elle s'ouvrait, toute neuve, aux charmes, aux sornettes, aux complaintes, aux fabliaux, que ma mère, en filant, cependant que j'étais blotti sur ses genoux, me disait, me chantait, en douce langue de Provence : *le Pater des Calendes*, *Marie-Madeleine la Pauvre Pécheresse, le Mousse de Marseille, la Porcheronne, le Mauvais Riche*, et tant d'autres récits, légendes et croyances de notre race provençale, qui berçaient mon jeune âge d'un balancement de rêve et de poésie émue ».

1. *Id.* III.

Atmosphère chargée et pénétrante. Tout ce qu'on touche y baigne, ce qui est innocent, familier, dans une sorte d'âme. Tout y est poreux, tout s'y imprègne, tout y circule aussi et tout y communique. Si tout y reste net, ou plutôt pur, rien n'y est séparé. Une même fluidité y propage les émotions, qu'elles soient antérieures, héréditaires, ou qu'elles naissent devant nous, de nous-mêmes. N'est-ce pas déjà là un grand mystère ? Et il est d'autant plus rare, et par conséquent délicieux, qu'au milieu de ses figures secrètes, apparaît, sans messéance, assez souvent un brin de malice. Pas d'ironie tranchante, non, mais ce sourire de bon goût, à mi-lèvre, qui, venu là par courtoisie, semble vous dire : « Vous savez, ici il y a des miracles, mais vous n'êtes pas forcé d'y croire ; les miracles, c'est une affaire personnelle entre les Provençaux et le Bon Dieu. »

Et à ce propos, un souvenir.

C'était chez Mistral. Il y avait là un petit homme rond : jambes boudinées, ventre en œuf, bec de perroquet. Il ne pouvait pas prononcer un É sans l'élargir en A, et sans y fourrer dessus un accent circonflexe.

— Mâtre par-ci, Mâtre par-là, le grand Mâtre, le bon Mâtre, l'extraordinaire Mâtre ! Et que fait le Mâtre ? Et quelles sont les œuvres sublimes du Mâtre que le Mâtre compose en ce moment ?

Mistral souriait gentiment.

— Hé ! quelques contes pour le vin Mariani. Il est bien brave, Mariani. Il met ça dans son almanach et il m'envoie une caisse de bouteilles. Son vin est bon. Je m'en vais vous en faire goûter un petit verre.

Et cependant qu'on le goûtait, ce petit verre, Mistral commença par nous donner à lire un vieux télégramme de Pie X. Il était très content de ce télégramme. C'était du reste un beau et bon télégramme, une bénédiction tendre. Mistral aimait Pie X. Il en parla et, de fil en aiguille, (on était encore alors sous le coup des lois de Séparation), il raconta, devant son perroquet de passage,

une histoire fantastique, dans laquelle il était question d'un gros lutrin, saisi chez les Capucins de la Rochelle par un méchant liquidateur et qui, étant tombé je ne sais comment à la mer, avait tout bonnement descendu le golfe de Gascogne, contourné le Portugal et l'Espagne, franchi le détroit de Gibraltar, traversé le golfe du Lion, découvert l'embouchure du Rhône, remonté le fleuve, tout cela pour venir s'échouer, en face de Tarascon, sous le château du Roi René, juste à la hauteur de la cathédrale de Sainte-Marthe, où on l'avait aussitôt recueilli et honoré comme il convient.

Le perroquet ouvrit des yeux...

— Ah ! Mâtre !...

Mistral, lui, souriait toujours, mi-figue, mi-raisin, sans qu'on pût deviner si la figue l'emportait d'un millionième d'once sur le raisin ou le raisin sur la figue. Puis, au moment où il sentit que l'autre, qui s'était d'abord cru mystifié, devenait tout à coup d'une politesse maladroite, il prit un air très innocent, avec un bon regard, un regard d'indulgence, et il dit :

— Ça n'est pas croyable !...

Tout simplement. Sauf l'oiseau, tout le monde était aux anges.

Hé bien ! le plus fort, c'est que je suis parti, moi qui vous parle (et je suis d'Avignon), sans savoir s'il y croyait ou non, à son miracle. Au fond, il devait y croire mais pas comme vous, pas comme moi. Il devait y croire sans illusions, en esprit, plus loin que nous, sur la place des âmes. Et par là, (il le savait bien), il mystifiait son auditeur. Le sel même de sa malice tenait dans la familiarité du ton et des objets posés tranquillement dans un récit qui éclatait d'invraisemblance. Mais tandis qu'il parlait, je regardais ses yeux, mi-clos sous des paupières déjà lourdes, et parfois, les voyant refléter autre chose que son récit, s'orienter, à travers lui, ailleurs (mais où ?), je surprenais des réticences. Il ne disait pas tout. Il sauvegardait quelque

chose. Même dans cette histoire, où son visiteur ridicule ne voyait qu'une formidable galéjade, ou qu'une preuve d'innocence, il y avait une arrière-pensée, peut-être la possession d'une extraordinaire Sagesse.

Or Sagesse ne se livre pas. Elle implique des réticences. Souvenez-vous du Secret, du fameux Secret :

Les beaux diseurs sont morts,
mais les voix ont sonné,
les bâtisseurs sont morts,
mais le temple est bâti.
Aujourd'hui peut souffler
la bourrasque du Nord,
au front de la Tour Magne
le Saint Signal est fait.

Vous autres, jeunes gens
qui savez le secret,
faites que point ne croule
le monument mystique... [1]

Ce secret, l'a-t-il confié ? Je ne sais. Aude peut-être pourrait nous le dire. Mais Aude aime le secret, et il n'est pas toujours très communicatif. Il nous avait pourtant promis quelques clartés...

Vers où faut-il chercher ? Est-ce du côté de *l'Archétype :*

... Sur la mer de l'histoire,
Tu fus, pour moi, Provence, un pur symbole. [2]

---

1. *Les Olivades*, p. 98.

« Soun mort li béu disèire,
Mai li voues an clanti,
Soun mort li bastisseire,
Mai lou temple es basti.
Vuei pou boufa
L'aurouso malamagno :
Au front de la Tour Magno,
Lou sant signau es fa.

Vaus-àutri, li gènt jouine
Que sabès lou secrèt,
Fasès que noun s'arrouïne
Lou mounumen escrèt...

2. *Olivades*, p. 10 : *... pèr icu, sur la mar de l'istòri,*
Fuguères tu, Prouvènço, un pur simbèu.

Mystère.

Je pense d'ailleurs que, même énoncé clairement, ce secret sera difficile.

Mais l'important, c'est qu'il ait existé et qu'il survive. Car on le sent partout encore, quand on relit Mistral. On le sent dans ce soin de cacher quelque chose, dans cette religion du non-dire, dans cette façon de présenter les Muses comme les Initiées du Silence.

Pour intriguer les gens, penseront les âmes vulgaires. Il s'agit bien de cela ! Ici serpente un souci de prudence. On rappelle qu'en toute chose il peut y avoir autre chose.

« *I'a mai que mai* », disent les trois porchers qui, dans la Crau, entendent s'élever des plaintes, derrière un bouquet de genêts [1]. Admirable façon de parler de l'étrange. Peut-on ne pas songer à la caverne platonicienne ? La voilà bien la douceur de l'ombre portée, de cette ombre qui ne se glisse pas forcément sur le flanc d'une image, mais qui apparaît, évoquée. C'est le ton qui la fait surgir. Car il y a des clefs diverses et des armatures musicales à ces poëmes. Les uns, ils seront écrits en si bémol, d'autres en ré dièse, sur le mode mineur, sur le mode majeur, suivant les cas. Le poëte les a situés pour toujours sur l'échelle des vibrations. Ce n'est pas vous qui les chantez. Dès que vous y touchez, ils se chantent eux-mêmes.

Lou bastimen vèn de Maiorco
Emé d'arange un cargamen :
An courouna de vèrdi torco
L'aubre-mèstre dóu bastimen ;
Urousamen
Vèn de Maiorco
Lou bastimen... [2]

1. *Mireille*. VI.

2. *Les Iles d'or*, p. 11.
Le bâtiment vient de Majorque
avec un chargement d'oranges,
on a couronné de guirlandes vertes
l'arbre-maître du bâtiment,
Heureusement
vient de Majorque
le bâtiment...

Là, pour tout le poëme, dès le début, et à jamais, sont données la hauteur, les durées, le timbre. Impressions de bonheur, de réussite.

Lisons maintenant la *Mante religieuse*[1] :

E verdau dins lis estoubloun,
Contro uno espigo d'ordi blound
Qu'èro granado a listo doublo,
Véguère ièu
un prègo-dièu
d'estoublo...

Ici, c'est autre chose, c'est le ton soumis du mystère.

Mais ne confondons pas sa présence invisible avec le souci qu'a eu quelquefois le poëte de peindre, en des scènes voulues, des spectacles surnaturels. La danse des Trêves sur le Rhône, le Val d'Enfer, la Sorcière Taven, les Esprits, les Fées, l'apparition des Saints, dans *Mireille*, et, dans les *Mémoires*, les récits de la vieille Renaude, ce sont des épisodes qui s'apparentent certes avec les choses du mystère. Mais c'en est pour ainsi dire le côté tangible, le merveilleux décoratif. La noyade d'Ourrias dans le Rhône, le pilote-fantôme, l'évocation des morts restent des scènes étonnantes. Mais le mystère y a été voulu. Le poëte l'a cherché, ordonné, et du reste réussi. Toutefois, il se présente trop franchement, il fait trop face, pour nous dire tout de lui-même, justement parce qu'il nous dit tout. Les vers restent admirables. Leurs sens toujours multiples sont cependant moins nombreux. Ils s'étalent plus en surface. Ils s'expliquent. Ainsi un peu de leur mystère s'évapore. Tandis qu'ailleurs il peut, ce mystère, surpris alors qu'il se coule furtivement contre un poëme de lumière,

1. *Id.*, p. 290.

Et verdâtre dans les chaumes
contre un épi d'orge blond
grené à double rang
moi, je vis
une mante religieuse
des charmes...

nous confier, malgré lui, sous le coup de l'émotion, un mot qui l'exprime vraiment, un mot à peine chuchoté.

Des Baux, droit vers Palmyre,
Nous avions pris pour repère
L'Etoile des Trois Rois. [1]

L'entendez-vous ? Là, il y est. Car il surgit toujours, chez Mistral, dès que l'on parle de l'Étoile.

Et on y arrive, à l'Etoile, par des chemins si familiers parfois !

Ecoute mes paroles
disait mon oncle Guigues.
Mieux vaut un bon conseil,
petit, qu'un bon soufflet...

Bon d'être charitable,
mais pas tant de vertu !
Mieux vaut tuer le diable
qu'être tué par lui...

Simple sagesse paysanne. Mais tout d'un coup :

Puis pour toi, si la vie
te paraît trop chétive,
Eblouis-toi les yeux
aux astres de la nuit...

Le ciel est le grenier
de toutes choses belles,
et tout ce que tu rêves
là tu peux le trouver [2].

---

1. *Les Olivades*, p. 96 : *Di Baus, drè vers Palmiro,*
Avian pres pèr amiro
L'Estellodi Tres Rèi !

2. *Les Olivades*, p. 112 et suiv.

Escouto que te digue,
Fasié moun ouncle Guigue,
Vau mai un bon counsèu,
Mignot, qu'un bon bacèu...

Bon d'èstre caritable,
Mai vau mai tia lou Diable,
Que, pèr trop de vertu,
S'èu te tuavo tu...

L'Etoile, cela fait partie du Secret. Aussi Mistral l'a-t-il voulue sur son tombeau :

Sous mes yeux je vois l'enclos
et la blanche coupole
où comme les escargots
je me tapirai à l'ombrette...

Quand les gens demanderont
A Jean des Figues ou Jean des Guêtres :
« Qu'est-ce que ce dôme ? » Ils répondront :
« Ça, c'est le tombeau du poëte... »

Et puis un jour on dira : « C'est celui
que l'on avait élu roi de Provence...
Mais de son nom les grillons bruns
chantent tout seuls la survivance...

Enfin, à bout d'explications,
on dira : « C'est le tombeau d'un Mage,
car d'une étoile à sept rayons
le monument porte l'image[1].

Avec ces vers, des précautions... Il faut les prendre un peu de biais, les déplacer, de façon à faire jouer leurs ombres, de façon à donner à leurs surfaces brillantes des

---

Per tu se pièi la vido
Parèis trop anouïdo,
Esbrihaudo tis iue
Is astre de la niue.

Dins lis astre i'a l'àrri
De tòuti li belàri ;
E tout ço qu'as rava
Aqui lou pos trouva.

1. *Les Olivades*, p. 220 et suiv.

Souto mis iue vese l'enclaus
E la capoucho blanquinello
Ounte, coume li cacalaus,
M'aclatarai à l'oumbrinello.

E quand li gènt demandaran
A Jan di Figo o Jan di Gueto :
« Qu'es aquèu domo ? » Respoundran :
« Aco's la toumbo dòu Pouèto. »

E pièi un jour diran : « Èro un
Que l'avien fa rèi de Prouvènço...,
Mai de soun noum li grihet brun
Canton soulet la survivènço !

Enfin, a bout d'esplicacioun,
Diran : « Es lou toumbéu d'un Mage,
Car d'uno estello a sèt raioun
Lou monumen porto l'image. »

perspectives, mieux encore, des profondeurs, et à leur rendre ainsi leur volume, leur plénitude, et tout cela à petits pas, autour de cette claire tombe, jusqu'au moment où paraîtront ses premières assises, et, sous elles bientôt, l'affleurement d'autres soutiens, la roche originelle, et plus loin, car ici on va toujours plus loin, des contacts encore cachés, mais certains, avec le cœur même de l'être. Il y a tout au fond de cette bonhomie, au milieu de ces mots rustiques qui ont pris, en poussant, tous, à l'envi, quelque chose du sol, l'odeur et la couleur de l'argile, du tuf, du calcaire, et le parfum des plantes, de l'olivier, du buis, du thym, il y a un écho, une allusion, posée par quelque dieu, qui n'a pas dit son nom, sur la bouche éphémère.

Par-dessus, deux choses sensibles : le mouvement des apparences, plus ou moins vif, mais généralement rythmé par des coupes sereines, et au-delà, mais en contact avec ces apparences et baignant dans le même éther, une immobilité, un point de connaissance intime qui, détaché de toutes ses vicissitudes, hors du temps, en mesure mieux les durées.

De là cette mélancolie dans la plus divine lumière.

Par un après-midi de cet été,
Je ne veillais ni ne dormais,
Je faisais ma sieste, que j'aime,
la tête
contre le sol,
à l'aise...

Le poëte voit une Mante religieuse. Il l'interroge.

Le mal est laid, il me sourit
La chair est belle et se pourrit,
L'onde est amère et je veux boire,
Plein de langueur,
Je veux mourir
et vivre...

Je meurs de fatigue et de faim.
O mante, fais luire à mes yeux
une espérance un peu certaine
de quelque chose.
Enseigne-moi
la route.

Et tout aussitôt je vis, moi.
que de la mante vers le ciel
le maigre bras se déployait.
Mystérieuse,
Muette, grave,
elle priait [1].

Ici les choses qui sont dites n'ont d'efficacité que par leur pouvoir de coïncidences. Elle se déroulent, visibles, vis-à-vis d'un pur invisible, qui les dépasserait s'il pouvait être vu. Il ne l'est pas, mais il aspire à l'être et, de ce fait, leur fait subir une poussée qui les gonfle, qui les distend. Il les charge d'un sens excessif. Le rythme prend de la lenteur, il a des arrêts, il cède à de longs silences. Il arrive souvent, chez les très grands poëtes, que l'âme dépasse la forme. Dans ce cas, celle-ci vaut moins par elle-même que par la façon dont, en se disposant, elle laisse voir, à travers ses pauses, qui sont en quelque sorte des fissures, des regards, — l'au-delà de sa vérité.

Là, c'est Aude qui m'a donné le mot.

---

1. *Les Iles d'or*, p. 290 et suiv.

Ero un tantost d'aquest estièu
Que ni vihavo ni dourmièu ;
Fasièu miejour, tan que me plaise,
Lou cabassoù
Toucant lou sòu,
A l'aise...
Lou mau es orre, e me sourris ;
La car es bello, e se pourris ;
L'oundo es amaro, e vale bèure ;
Alangouri
Vole mourri
E vièure.

Sièu descamba, sièu deglesi.
O prego-dièu, fai-me lusi
Uno esperanço un pau veraio
De quicoumet :
Ensigno-me.
La draio.
E tout d'un temps veguère ièu
Que, vers lou cèu, dóu prego-dièu
Lou maigre bras se desplegavo.
Misterious,
Mut, serious,
Pregavo.

Aude, j'en parle encore, parce qu'il connaît les signes de cette poësie secrète.

Je le revois, un soir, dans la grande maison de Lourmarin. Il tenait les yeux baissés sur sa moustache sarrasine. Dans l'ombre, il inquiétait un peu. Il préméditait quelque chose.

Près de la cheminée, Copeau. A côté, Laurent-Vibert. Laurent-Vibert est mort.

A peine une lampe.

— Hé ! il faut savoir, il faut connaître, disait Aude, tout doucement... Voyez-vous, on parle toujours de profondeur, de mystère... On dit : « Le mystère, c'est le Nord, et le Nord seul qui l'a compris... » Peut-être... Ecoutez, cependant... On trouve ça, dans les *Iles d'or*... C'est la *Chantepleure du logis...* »

Et le voilà qui parle.

Car il les a parlés, ces vers. Il les a détachés de sa mémoire, sans se presser, comme une chose naturelle, le monstre !...

Assis sur le soufflet,
le chat miaule : « Quand dîne-t-on ?
La mère-grand dort sur sa chaufferette,
les fillettes là-bas folâtrent
en babillant sur le seuil.
Allons, vite ! ouvrez le buffet...

Chat !
la vieille crie
Chat !
je te ferai déguerpir [1]...

1. *Les Iles d'or*, p. 336.

Asseta sus li boufet,
Lou Cat miaulo : « Quouro dinon ?
La grand dor sus soun caufet,
Li chatouno eila badinon

En charrant sus lou lindau :
Anen, dau !
Que se duerbe un pau l'armari !...
Cat !
La viéio crido,
Cat !
Te farai courre bourrido.

Puis toutes les strophes, celle de la Marmite, celle de l'Huile, celle du Feu.

Enfin, celle de l'Eau :

L'eau pleure dans l'évier
en disant : « Il faut que tout passe,
Que tout passe par l'égout !
Un requiescant in pace
Pour ceux qui sont morts.
Le souvenir,
C'est tout ce que réclame
La pauvre âme
d'un défunt
qui crie
et qui brûle
sans flamme et sans fumée.
C'est l'âme de ton père,
de ta mère,
ou de ton ami, peut-être,
qui, pendant que tu sommeilles,
vient te faire une visite,
et, pauvrette ! dans sa plainte,
te demande doucement, bien doucement,
L'oraison dont elle a besoin.

Chat !
La vieille crie,
Chat !
Un pater *pour Marguerite*[1].

---

1. *Idem.*

L'Aigo plouro dins l'eiguié.
En disènt : « Tout fau que passe,
Fau que tout passe au reguié !
Un requiescant in pace
Pèr aquéli que soun mort !
Lou record,
Acò's tout ço que rèclamo
La pauro amo
D'un defunt
Que barrulo
E que brulo
Sènso flamo e sènso fum.
Acò's l'amo de toun paire,
De ta maire
O belèu de toun ami,
Que, qnand siès entre-dourmi,
Vèn te faire sa vesito
E, pecaire ! dins soun plang,
Te demande plan, ben plan.
L'ouresoun que i'es necito. »
Cat !
La vièio crido,
Cat !
Un pater *pèr Margarido. »*

A mesure qu'ils se créaient, ces vers (car ces vers se recréent à chaque lecture) devaient produire en nous, ou peut-être même en dehors, comme des phénomènes électriques, des polarisations d'âmes errantes, des inductions, qui condensaient tout un mystère. Çà et là se formaient des nébuleuses, et près d'elles sortaient des astres et tout un système stellaire montait, entrant en mouvement dans un ciel inventé pour lui. Une pulsation tranquille, celle du cœur vivant, chargé de sang, du cœur du poëte, j'en suis sûr, encore là, animait ce monde.

C'était d'une beauté sans impatience.

Les objets évoqués étaient trop familiers, trop lourds, pour se prêter à des transmutations rapides. Point de vapeurs fusantes, derrière quoi on change les décors, mais, dans chaque chose amenée — et sensible par sa lenteur à apparaître — le regret de ce que l'on quitte, tout ce qui retient en deçà, l'étreinte encore chaude de la mère...

J'ai conservé ce souvenir. A tout moment, pensais-je, cet Orphée arrache, pour la regarder malgré tout, une Eurydice des ténèbres.

HENRI BOSCO

Naples, 31 mars 1930.

ESSAIS ET POSSIBILITÉS POUR UNE TRADUCTION DE MIREILLE

Traduire, il me semble, n'est pas autre chose que la machine de Chicago : on met un cochon à un bout, il en sort incontinent saucissons et boudins à merveille. Non pas des copies, mais des formes nouvelles. Il s'agit de *restituer* l'intégralité du *de cujus,* sous une autre espèce. De jouer le même air avec des notes différentes. L'atmosphère, l'allure, le son, la grâce, l'originalité. Jean Cassou, ces temps-ci, à propos de Barrès et de son goût pour l'Arioste, parlait excellemment de « la jovialité virginale, estivale, édénique du texte ». De tous les grands textes. Rendre ça : l'ingrate et l'enviable entreprise ! Admirable Gide de s'y atteler ! Temps a, je m'amusai à noter à la queue le leu quelques façons de traduire *Mireille.* Entre mille. Traduire *chato* par *chatte :* quelle tentation ! *Les mûriers sont pleins de filles* rend mal le beau vers : *lis amourié soun plen de fiho ;* j'aimerais : les *amouriers,* tout le jeu étant sur amour. Et cette jolie canaillerie : *Auperavans vosto fourcolo jitara flour,* de ne pouvoir la traduire par : *quand les papillons porteront des bretelles,* « à peu que le cœur ne me fend ». En d'autres circonstances, le plus strict mot à mot, bien entendu. Ailleurs, il faut donner sa langue au chat. Dans *La Comtesse* « Aqueli qu'an la memori », comment dire : *Aqueli* ; dans *Aqueli,* il y a couteaux. Inouïe diversité de Mistral ! Sa bonhomie, cette application de grand laboureur ! Ce gouvernement de la langue et de la pensée ! Toujours, cette authenticité terraquée par quoi il dépasse de cent coudées un Racine ! Qu'on ne voie donc ici, bien sûr, qu'une série d'essais et de possibilités, un recueil de *peut-être* et de *si...*

LE MAS

Je chante une chatte de Provence, du côté de la mer, dans les blés... Pour les pâtres et gens de mas...

Le long du Rhône, parmi les peupliers et les salicornes, demeurait avec son drôle un pauvre vannier. Ils s'en

allaient, de mas en mas, une gerbe d'osier sur l'épaule, rapiéçant paniers et corbeilles.

Un jour qu'ils étaient par champs :

— Voici le Mas des Micocoules, dit maître Ambroise. Six attelages. Olivettes, vignes, amandiers. Ah ! c'est un tènement des plus forts de la Crau !

Le soleil maintenant trépassait, teignant la nue des plus belles couleurs. Les laboureurs, juchés sur l'encolure de leurs bêtes, s'en venaient plan-plan à la soupe, pointant en l'air leurs aiguillons.

— Bonsoir, la compagnie ! fit le vannier.

— Bonsoir, maître Ambroise ! dit Mireille. D'où venez-vous ? De Valabrègue ?

— Justement ! Et le Mas des Micocoules se trouvant sur notre chemin, il se fait tard, avons-nous dit, nous coucherons à la paillade.

Et s'asseyant sur une herse, ils se remirent sans plus de façons à tresser quelque corbeille commencée.

Vincent avait seize ans, pas encore ; mais tant de poitrine que de carnation, certes c'était un beau drôle, et des mieux estampillés. Les joues noiraudes peut-être... Mais terre noirâtre lève bon blé ; et c'est du raisin noir que sort le vin dansant.

Déjà, sur la table de pierre, Mireille, la gente masière, avait servi la salade ; dehors, au frais de l'air. Et déjà dans le gigantesque plat, les valets tous ensemble puisaient fèves, à pleines cuillères de buis...

Dans ses quinze ans était Mireille. Le gai soleil l'avait éclose. Toute noire de cheveux bouclés. Sa poitrine rondelette était un brugnon double, encore peu mûr. Ah ! dans un verre d'eau vous l'auriez toute bue !...

LE NID

... Chantez, chantez, magnanarelles ! Les amouriers sont pleins de filles... Ce matin-là, Mireille était à la feuille, deux cerises à l'oreille. Passe Vincent.

— Hé ! Vincent, tu passes bien vite !...

Et Vincent, se retournant, te débusque la petite, toute quillée sur un mûrier.

— Veux-tu que je t'aide ?

Et d'escalader l'arbre comme un loir.

Or, comme ils mettaient la feuille dans le même sac, soit exprès, soit par fortune, leurs doigts mêlés se devinèrent. Leurs joues fleurirent d'amour.

— Qu'as-tu ? Quelle guêpe te pique ?

Ils se remirent à cueillir, s'épiant en-dessous, avec de coquins d'yeux...

... Chantez, chantez, magnanarelles !...

— Un nid ! crie tout à coup Mireille.

— Attends !...

Et comme un passereau de tuile en tuile, Vincent, de branche en branche, vole vers le nid. C'était au fond d'un trou, dans l'écorce ; par l'huis, on voyait les oisillons plumeux et remuants. Nouant ses fortes jambes à une branche torte, tout suspendu d'une main, de l'autre Vincent fouille le tronc creux. Et Mireille, les joues en feu :

— Qu'és aco ?

— Des pimparrins !

— Quoi ?

— De belles mésanges bleues !...

Mireille éclate de rire.

— Eh ! eh ! dit-elle, connais-tu le proverbe ? Quand fille et garçon ensemble trouvent un nid sur un mûrier, ou tout arbre qui lui ressemble, l'an ne se passe pas sans que l'Eglise ne les marie. Un proverbe, dit mon père, est parole d'Evangile.

— Oui, fait-il, mais on ajoute : à moins qu'avant d'être en cage, les oisillons ne fichent le camp...

— Jésus, mon Dieu ! cachons-les bien vite, s'écrie la fillette.

— Ma foi, répond le jouvenceau, le mieux, ce serait dans ton corsage...

— Bravo !...

Le drôle, aussitôt la main au trou, d'où il tire quatre petits.

— Mon Dieu ! dit Mireille, tant que ça !... Oh ! la galante nichée ! Tiens, tiens, pécaïre ! une bisette !

Et, folle de plaisir, elle les dévore de mille bécots, elle les pomponne... Puis, les coule dans son corsage, avec amour.

— Encore ! crie Vincent.

— Oh ! les jolis ! Leurs têtes bleues ont des yeux fins comme des aiguilles.

Et voilà trois pimparrins de plus dans leur blanche et lisse prison.

— Eh ! quoi ! encore ? Sainte Vierge, tu as donc la main fée ?

— Nigaude ! réplique Vincent, les pimparrins, quand vient la Saint-Georges, font dix, douze œufs, et même quatorze... Ah ! voici le chie-nid !... Adieu, adieu, beau trou !

Elle range délicatement les oiseaux dans son fichu fleuri. Mais soudain :

— Aïe ! aïe ! aïe ! fait-elle d'une voix défaillante, en s'étreignant à deux mains la poitrine. Aïe ! aïe ! aïe ! je me meurs ! Au secours, Vincenot, ils m'égratignent, ils me piquent...

C'est que, depuis un moment, l'avouerai-je, les chie-nid avaient mis la pagaïe dans la bande ailée. A grand branle-bas de griffes et d'ailes, tout ce folâtre monde se faisait place, culbutant par monts et par vaux, cabriolant à l'envi par les seins vallonnés...

— Aïe ! aïe ! soupirait l'enfant des Micocoules, en bondissant et se tordant comme la feuille au vent, comme une génisse piquée par les taons.

Vincent accourt et, lui tendant son bonnet de marin :

— Ce que tu les crains, les chatouilles ! S'il te fallait, comme moi, rôder nu-pieds par les orties !...

Mireille, en hâte, se plonge la main au sein, en tire une à une les mésanges, qu'elle installe dans le bonnet. Et déjà, clignant de l'œil, pécaïre ! et avec un air de biais, le sourire se mêle à ses pleurs ; telle la rosée qui, le matin, emperle le mol liseron, s'évapore au premier rayon du soleil...

LE TROUPEAU

... Vienne le temps où la mer respire plan-plan de toutes ses mamelles...

Il fallait voir descendre des hautes combes dauphinoises, pour brouter l'herbe d'hiver dans l'immense plaine de Crau, le riche troupeau d'Alari... Au front des troupes, cabriole gaiement la première agnelée... La bourricaille, ânons et ânesses, suit en désordre, toute tintinnabulante ; à califourchon sur son barda, un ânier les commande ; ce sont eux qui portent à bât, dans des couffins de sparterie, le breuvage, la boustifaille et tout le fourniment, la peau sanglante du bétail frais-dépouillé, et jusqu'à l'agnelet las. Capitaines de la brigade, voici venir, clarines au vent, avec leurs cornes tortes et le regard de travers, cinq fiers boucs cabochards ; que suivent leurs femelles, les folles chevrettes, les blancs chevreaux. Paraissent alors dans la carrière les mâles des brebis, les grands béliers, avec leur mufle en l'air et leurs vastes cornes à triple tour ; les flancs et l'échine pomponnés, car ils sont les sires du troupeau. Ici chemine le Maître-pâtre, les deux épaules dans sa houppelande. Et, dans un nuage de poussière, voici le gros de l'armée... brebis-mères dont le bêlement répond longuement au bêlement de leurs petits, agneaux enrubannés, moutons laineux et solennels. Les pastoureaux, d'intervalle en intervalle, crient aux chiens : Té ! Té ! A l'arrière-garde viennent les brehaignes, les édentées, les boiteuses, escadron mal en point, et les vieux béliers impuissants, plus de cornes et plus d'honneur... Enfin Alari, portant comme un sceptre un bâton d'érable...

LE TOUCHEUR DE BŒUFS

— Bonjour, la belle ! dit Ourrias, que ne venez-vous à Sylvaréal, soit par mariage ou pèlerinage ; vous vous la couleriez douce ; vache noire paît libre et farouche, jamais on ne la trait ; ah ! les femmes y ont beau temps !

— Au pays des bœufs, Monsieur, les filles meurent d'ennui.

— A deux, la belle, on chasse l'ennui...

— Là-bas, dit-on, l'eau est amère, et le soleil vous crève la peau.

— Belle, vous vous tiendrez à l'ombre sous les pins.

— On dit qu'il grimpe aux pins des tourbillons de serpents verts.

— Belle, nous avons des flamants, des hérons qui les pourchassent, le long du Rhône, en manteaux roses...

— Bref, Monsieur, ils sont trop loin, vos pins, de mes micocouliers.

— Prêtre ni fille n'ont de patrie ; savent-ils où ils iront manger leur pain, un jour ?

— Que je le mange avec qui j'aime, tel est mon seul souci.

— A votre aise, belle enfant, donnez-moi votre cœur !

— Vous l'aurez, répondit Mireille, quand les nymphéas feront des raisins, quand votre fourche fleurira des roses, quand les rochers seront en cire vierge, quand on ira par mer au sommet du Mont Blanc...

LE LABOUR

Six bêtes grasses et nerveuses tiraient la charrue dans le sol arable. La terre silencieuse, sous le soc, s'ouvrait lentement au soleil. Oh ! le merveilleux spectacle ! Les six mules belles et saines allaient et venaient le long du sillon, attentives, le cou en arc, et baissant le nez vers le sol comme

pour y lire la loi du labour. Et le fin laboureur, l'œil au sillon et la chanson aux lèvres, allait à pas tranquilles en travers de son tènement, magnifique comme un roi dans son gouvernement.

LA CRAU

Mireille fend l'air. Et les lézards gris, au revers de leurs trous, murmurent entre eux : « Il faut être folle pour courir la prétentaine, par un soleil qui fait danser les genévriers sur les collines et les cailloux dans la Crau ! » Et les mantes religieuses, à l'ombre pâle des ajoncs, lui soufflent : « O pèlerine, retourne, retourne donc ! Le bon Dieu, pour protéger ta roseur, a mis de l'eau clairette aux sources et de l'ombrette au front des arbres, et toi, la hache de l'été te fait voler la chair en éclats ! »

LES TRAVAILLEURS DES CHAMPS

Les grands micocouliers étaient en larmes. Les abeilles, affligées, s'enfermèrent dans leurs ruches, au diable le pacage et la sarriette ! « Avez-vous point vu Mireille ? » demandaient les nymphéas aux gentils alcyons bleus qui hantent les viviers.

Le vieux Ramon et sa femme, assis côte à côte dans leur mas, mûrissaient dans leur sein leur douleur, plus dure qu'un coing. « Certes, il faut avoir l'âme fêlée ! soupiraient-ils en branlant leurs fronts orageux. La malheureuse ! L'insensée ! O folle jeunesse ! Quoi, avec le dernier des galapiats, avec un bohémien, notre belle Mireille s'être enlevée ! Qui sait en quel lieu, en quelle caverne inconnue le larron l'aura entraînée ? »

Survint l'échanson, selon l'usage, avec l'ânesse et les couffins, et debout sur le seuil :

— Bonjour, maître, dit-il, je venais chercher les œufs et le *grand-boire* !

— Va-t'en ! Va-t'en au diable ! cria le vieillard. Il me semble que sans ma fille, je suis comme un chêne-liège à qui on vient d'arracher l'écorce...

Puis :

— Retourne de ce pas d'où tu viens, échanson ! A travers champs vole comme l'éclair ! Que les faucheurs quittent leurs faux et les laboureurs leurs charrues ; que les moissonneurs jettent leurs faucilles ; que les bergers plantent là leur bétail ; va, dis-leur qu'ils accourent ici ! »

Aussitôt le brave valet file comme un zèbre. Par la pierraille, par les beaux sainfoins rouges, par monts et par vaux, il vole. Bientôt, voici dans l'air le parfum du foin frais. On entend le grincement de la faux dans les hautes luzernes touffues, toutes fleuries de bleu. Les puissants faucheurs, ployés sur l'andain, avancent à pas égaux. Et devant l'acier bouffeur-de-verdure, la fane croule en magnifiques alignements. Des enfants, de riantes filles râtelaient l'herbe verte ; d'autres mettaient le foin en tas ; ils chantaient, et les grillons noirs, chassés de leurs trous par la faux, écoutaient... Plus loin, sur un large chartil de frêne attelé d'une paire de bœufs blonds, un habile charretier charge le fourrage ; debout dans l'herbe à mi-corps, à grandes brassées il amoncelle son chargement, de plus en plus haut, pardessus ridelles, roues et timon... Quand tout ce charroi s'avançait avec son foin traînaillant, vous auriez dit quelque bâtiment de haute-mer... Soudain, voici que le chargeur se dresse de toute sa taille, en criant : « Faucheurs, halte-là ! Il y a quelque chose de plus ou de moins ». Alors les aides-charretiers, posant la fourche, se torchèrent leurs fronts dégouttants de sueur ; et l'outil à la ceinture, les faucheurs considéraient l'étendue soleilleuse, en aiguisant leurs faux.

— Hommes, oyez l'ordre du maître ! fit le rustique messager. « Echanson, m'a-t-il dit, va comme l'éclair ! Que les faucheurs quittent leurs faux et les laboureurs leurs charrues ; que les moissonneurs jettent leurs faucilles ;

que les bergers plantent là leur bétail; va, dis-leur qu'ils accourent ici ! »

Aussitôt le brave valet file comme un zèbre. Il enjambe les plates-bandes de garance — la belle herbe à Althen. De toute part la Maturité dore la terre aux feux de sa torche. Dans les guérets étoilés de centaurée, de vigoureux laboureurs, courbés sur la charrue, vont cheminant derrière leurs mules ; la terre à leur passage se soulève de son sommeil hivernal, en mottes difformes, et dans l'énorme sillon, on voit les hochequeues suivre l'araire, aux anges.

— Hommes, oyez l'ordre du maître ! fait le rustique messager. « Echanson, m'a-t-il dit, va comme l'éclair ! Que les faucheurs quittent leurs faux et les laboureurs leurs charrues; que les moissonneurs jettent leurs faucilles; que les bergers plantent là leur bétail ; va, dis-leur qu'ils accourent ici ! »

Aussitôt le brave valet file comme un zèbre. Il saute les fossés fleuris d'herbes prairiales, il traverse par les avoines blanches ; il s'enfonce au loin par les vastes terres à blé, toutes rousses d'épis. Quarante moissonneurs, quarante, allaient comme des loups par la moisson qu'ils moissonnaient ; ils allaient, dépouillant le sol de sa toison odorante et touffue, dépucelant l'or de la terre et la fleur de l'été. Derrière les hommes, la javelle tombait en longues lignes égales ; les ardentes lieuses, poignée à poignée, la ramassaient dans leurs bras, et, la scellant d'un coup de genou, jetaient la gerbe derrière elles. Les faucilles étincelaient comme un essaim, étincelaient comme les vagues ensoleillées où joue le carrelet. Et l'on voyait, mêlant leurs barbes, les gerbiers pointus s'élever peu à peu, par centaines. On eût dit par les champs les pavillons d'un camp de guerre, tel que celui de Beaucaire, autrefois, quand la Croisade franchimande, avec Simon et le Légat et leurs bandes de rastaquouères, vinrent prendre à la gorge la Provence et le comte Raymond… Çà et là, une poignée d'épis aux doigts, vont les petites glaneuses folichonnes ; et plus

d'une, blessée par l'œil d'un garçon, se laisse aller languissamment derrière quelque cannaie, à l'ombre chaude d'un gerbier : car l'Amour lui aussi est un grand moissonneur...

— Hommes, oyez l'ordre du maître, fit le rustique messager. « Echanson, m'a-t-il dit, va comme l'éclair ! Que les faucheurs quittent leurs faux et les laboureurs leurs charrues ; que les moissonneurs jettent leurs faucilles ; que les bergers plantent là leur bétail : va, dis-leur qu'ils accourent ici ! »

Aussitôt le brave valet file comme un zèbre. Il cherche les raccourcis, par les oliveraies grises, par les vignes pamprées ; il arrive dans les solitaires *chante-perdrix*. Là reposent les troupeaux, sous les chênes-verts broussailleux, par la vaste Crau ; les petits pâtres font la méridienne sur le marrube ; les brebis ruminent en paix, des bergeronnettes plein le dos.

— Hommes, oyez l'ordre du maître, fit le rustique messager. « Echanson, m'a-t-il dit, va comme l'éclair ! Que les faucheurs quittent leurs faux et les laboureurs leurs charrues ; que les moissonneurs jettent leurs faucilles ; que les bergers plantent là leur bétail ; va, dis-leur qu'ils accourent ici ! »

Alors les faux, les charrues firent halte. Charretiers, moissonneurs, bergers accoururent au mas. Et chacun, en arrivant, articulait : « Vous m'avez mandé, maître, me voici ! »

Et maître Ramon : « Mes bons amis, je vous en supplie, dites-moi vite ; que savez-vous, qu'avez-vous vu ? »

Aussitôt s'avance Laurent de Goult, le teint brûlé comme un pan d'église :

— S'il est vrai, dit-il, qu'une aube rougeâtre annonce la pluie ou la neige, ce que j'ai vu, maître, présage larmes. C'était ce matin... Trempés d'aiguail, nous allions, à notre habitude, faire la trouée... Du premier coup, maître, je me blesse...

Jean Bouquet, l'un des faucheurs, Tarasconnais tarasconnant, à son tour prend la parole :

— Maître, pendant que nous fauchions à grande envergure, voilà-t-il pas que sous une touffe d'ivraie je découvre un nid de francolins ! Je me penchais joyeux sur les petits... Nom d'un sort ! Pauvres bestioles ! Tout un fourniment de fourmis, de grosses fourmis rouges, venait de s'emparer du nid. Trois étaient déjà morts ; les autres, infestés de cette vermine, agitaient leurs ailettes. Les fourmis, plus venimeuses que des orties, furieuses, carnassières, avides, les piquaient. Et tandis qu'appuyé sur ma faux je devenais pensif, j'entendis dans la garrigue la pauvre mère qui pleurait et piolait...

Vint le Marran. Son nom était retentissant dans les *bastides* ; et les soirs d'hiver, tandis que les mulets happent la luzerne aux mangeoires, les garçons d'écurie, à conter ses exploits, épuisaient l'huile de leurs lanternes... Le Marran donc vint dire son mot au parlement :

— Tantôt, en labourant, dit-il tout blême, je sifflais ; la terre était rude, et je me proposais d'allonger un peu la journée afin d'achever le champ. Tout à coup, je vois mes bêtes hérissser leur robe poilue, s'arrêter net, dresser l'oreille d'effroi ; moi-même, je voyais double, il me semblait que les herbes du chaume s'inclinaient vers le sol en se décolorant. Je pique les bœufs ; la *Bayarde* me regarde d'un air triste, mais ne bouge pas ; le *Falet* flairait le sillon. Un coup de fouet par les jarrets, et les bêtes partent, effarées ; mais le timon, un timon d'orme, éclate ; elles décampent emportant flèche et joug...

A grandes enjambées, arrive maintenant maître Anselme, pâtre et trayeur de lait :

— Que rôdait-elle donc de si grand matin par la genévrière ? Nous autres, nous étions derrière nos claies, en train de traire les brebis. Là-haut, au-dessus de la vaste garrigue, les étoiles de Dieu clouaient le ciel... Une âme, une ombre frôle soudain la bergerie. Les chiens étaient

muets de stupeur. Le troupeau se pelotonnait... C'était Mireille !...

LE RHÔNE

Le Rhône, à travers la Camargue, roulait ses eaux lasses, abandonnant à regret Avignon, son Palais, ses chansons et ses farandoles. Maintenant, comme un vieillard à l'agonie, il avait l'air tout mélancolique de s'en aller perdre dans la mer son onde et jusqu'à son nom.

MORT DE MIREILLE

Elle galopait par la Camargue...

Et zou ! par les dunes de sable brûlant, et zou ! par la vaste salinière lustrée qui craque au soleil, et zou ! par l'épaisse flore palustre, par les roseaux pleins de moustiques !... Mais tout à coup, un coup de soleil la terrasse. Pécaïre ! Elle s'affaisse sur le sable, frappée à mort...

Elle gisait dans l'église des Saintes-Maries. Déjà, elle se décolorait comme la marguerite blanche. On alluma les chandelettes... Le vannier brun se lamentait : « Toi, la perle de la Provence, toi, le soleil de mon printemps, se peut-il que je te voie ainsi toute glacée de sueur ! » Mais elle : « Non, non, je ne meurs pas !... Je m'embarque pour la haute mer... La mer est l'avenue du Paradis... »

Elle est morte...

O Crau, tu as tombé fleur ! Adolescents, pleurez-la, hélas !

*

Dans ce dernier vers, le traducteur à la fois rend les armes et jette le dé. Il rend les armes pour l'expression *toumba flour*, qui lui paraît le type même de l'intraduisible. Cela évoque pour lui les amandiers de mars, lorsque le vent les dépouille de leurs fleurs. Deuil, dépucelage, que sais-je ? *Tomber sa fleur* serait abominable. *Tomber fleur*, voilà. Quant à traduire : *plouras-la* par : *hélas !* c'est presque une gageure. Et pourtant ! *Plouras-la* ne forme-t-il pas, et à cette place, un merveilleux contre-son de : hélas ! — as-la, hé-as. Le traducteur se plaît à traduire tantôt mot à mot, tantôt expression à expression, tantôt son à son.

JOSEPH DELTEIL

CUM APPARUERIT...

Ailleurs ! C'est le premier cri de tout être jeune. Il engage sa vie sur la seule force du désir... Croit-il donc que ses vœux seront comblés ailleurs ? Qu'il est un lieu pour être heureux et pour aimer ? Mais il se moque de ceux qui posent la question. La jeunesse a pour privilège d'être à elle-même sa propre justification. Elle croit parce qu'elle existe et n'a nul besoin de démontrer ce qu'elle croit.

« Si je vous la montre, réplique Don Quichotte aux marchands désireux de voir Dulcinée avant de la déclarer la plus belle des femmes, si je vous la montre à quoi vous servira-t-il de confesser une vérité si notoire ? L'important, c'est que, sans la voir, vous ayez à croire en elle, à la confesser, à l'affirmer, à la jurer et à la défendre.... »

Ainsi de l'élan sans objet des adolescents. Faute de cette évasion, la vie s'arrête. Et quel bonheur lorsqu'on la sait possible ! Je n'ai moi-même commencé de vivre qu'au moment où j'ai appris qu'il existait autre chose, autre chose que tout ce qui m'entourait — ou plutôt m'étouffait. Jeune, on ne peut nourrir sa solitude avec des images familières à moins d'être gorgé de vie. Seuls les rêves...

La révélation de l'antiquité à un enfant élevé dans un pays brumeux et froid, lui est une première délivrance. Quoi ! un monde qui fut fait pour l'homme, par l'homme et à sa taille, et non pas pour un dieu, ni pour un maître, ni pour une machine, ni pour une idée. Et malgré tout (ce qui manque à notre monde moderne) la présence universelle du divin. Plus tard, à travers les imaginations des

poètes, j'entrevoyais ce qui de l'homme était plus grand que l'homme : son ombre. Pourrai-je oublier jamais les crépuscules de Lamartine ? Un jour en présence du « Pélerinage de Childe Harold » de Turner, je me vis un instant à la place de ce jeune voyageur, contemplant à l'ombre des pins parasols une vallée heureuse, abondante en beaux fruits, en beaux hommes, en beaux fleuves, en beaux arbres, dans une lumière qui rendait transparent le monde... Se peut-il qu'un instant nous remette en possession de notre bien perdu ?

Il existe je ne sais quel composé de ciel, de terre et d'eau, variable avec chacun, qui fait notre climat. En approchant de lui, le pas devient moins lourd, le cœur s'épanouit. Il semble que la Nature silencieuse se mette tout d'un coup à chanter. Nous reconnaissons les choses. On parle du coup de foudre des amants, il est des paysages qui donnent des battements de cœur, des angoisses délicieuses, de longues voluptés. Il est des amitiés avec les pierres des quais, le clapotis de l'eau, la tiédeur des labours, les nuages du couchant. Pour moi, ces paysages furent ceux de la Méditerranée.

De Marseille à Constantinople, dans les ports de la Méditerranée, tout un peuple — le même — vit pieds nus sur les quais, le visage brûlé par le soleil et par l'anis, le dos courbé sous les caisses d'oranges, la main prête aux gestes de la violence ou de la passion. Le jour, il mène une vie en apparence fiévreuse et en réalité sans objet, la nuit les ruelles étroites gorgées de maisons louches, d'églises anciennes et pavoisées de linge sale, prennent un air de fête infiniment attirant pour celui qui se sent avec tous ces êtres qui vivent libres — libres à cause de leur misère — une parenté dont il n'est pas sûr que ceux-ci voudraient. Prêts à s'embarquer tous les matins, à risquer tous les soirs leur argent sur le comptoir d'un bar, changeant de situation tous les trois mois, ce n'est pas leur côté aventureux (qui prêterait si bien

au feuilleton) qui m'intéresse, c'est le secret de leur bonheur.

On les prendrait pour des passionnés et c'est vrai qu'ils le sont. Mais de quels biens ? Du soleil, de l'amour, de la mer et du jeu, seuls biens dont rien ne peut les frustrer. Une vengeance, un naufrage leur a-t-il tout fait perdre ? La mer et l'amour demeurent dans leur éternité. Demain peut-être, demain toutes ces choses hostiles leur souriront et en tout cas, aujourd'hui même leur présence... Quel repos pour un cœur déçu que le spectacle d'un golfe recourbé comme un bras très tendre ! Et, derrière lui, la pensée de l'unité qu'il préfigure.

Une configuration sensible au cœur, voilà ce qui fait l'esprit méditerranéen. L'espace ? C'est la courbe d'une épaule, l'ovale d'un visage. Le temps ? C'est la course d'un jeune homme d'un bout de la plage à l'autre. La lumière découpe les traits et engendre les nombres. Tout concourt à la gloire de l'homme. A sa gloire et à sa perte. S'il a un tel prix, c'est qu'il a pour décor de ses actions, plus loin que le paysage, la mort. L'un ne se comprendrait pas sans l'autre. Un sens aigu, toujours présent, de son terme donne seul son contour au désir. De ce couple de forces est née une philosophie de la tragédie.

Socrate est sans doute le symbole de l'homme à son apogée d'homme. Mais il est condamné (il veut mourir). Hier il flânait avec les débardeurs et les jeunes ambitieux. Demain, ce sera un cadavre sans nom. Mais aujourd'hui dans sa prison, il figure ce que l'humanité a réalisé de plus accompli, la plus grande réussite du monde méditerranéen. Par ses derniers entretiens avec ses amis, à ce croisement de deux routes que tous les hommes suivent l'un après l'autre, il m'instruit plus que tous les « nunc erudimini » de Bossuet.

*
* *

Je n'ai pas besoin de faire effort pour évoquer ces temps heureux où je voyageai le long de la Méditerranée ; ils me sont continuellement présents. Les nuits chaudes sur les terrasses d'Alger, le sirocco qui desséchait les lèvres comme un désir, l'éclat des paysages en Italie et l'ardeur des hommes ; magnificences qui pour moi ne furent pas stériles.

Mais je n'ai pas d'image pour parler de la Grèce. Elles sont remplacées par un sentiment, de même qu'on cesse presque de voir quelqu'un qu'on se met à aimer et que son image s'efface à nos yeux à mesure qu'elle grandit dans le cœur. Paysages dénudés, collines pierreuses, temples frêles comme des jouets. Extrême simplification pareille aux grandes douleurs. Coïncidence de moi-même avec l'homme. Enfin je puis laisser là les artifices et les mensonges de chaque jour pour me retrouver face à face avec mon humanité. Enfin délivré de moi, enfin rendu à moi-même ! Une amitié enfin possible !

La Provence a sans doute moins de force, mais elle a plus de douceur. Je me rappelle encore ce matin de printemps où, descendant du train de Paris, je découvris avec émerveillement l'espace que fend le rocher des Doms. J'ai passé des journées à contempler le fleuve, la plaine et le Palais, changeant comme la mer suivant l'inclinaison du soleil. Depuis, j'ai découvert de plus grandes beautés : Arles et les Baux qui ramassent dans leur poing fermé la splendeur qu'étale Avignon ; Lourmarin, et l'île de Port-Cros que menacent aujourd'hui les marchands de biens. Mais c'est la campagne d'Avignon qui m'a vraiment introduit au cœur du Midi et si je ne puis revoir ce pays que dans la fine lumière de Mai, c'est que je l'ai connu à ce moment-là pour la première fois et que seule la première impression compte pour un sentiment. Mais je veux croire aussi qu'il existe un accord profond et invisible entre ce pays et le printemps, comme entre le Luberon et l'automne, de même qu'il semble qu'il y ait un âge pour chacun de

nous où nous réalisons sans effort toutes les puissances qui sommeillaient au fond de nous, et où seul on puisse nous reconnaître et nous aimer pour ce que nous sommes vraiment.

Bientôt les amitiés que je nouai en Provence s'incorporèrent à ses paysages et à ses monuments. Dans mon esprit les choses et les êtres firent bloc. De la Nature à l'homme elles signifient toutes la même volonté de construire. Une terre qui fut romaine ne peut qu'exalter les choses qui disent oui. L'homme ne s'unit à l'homme que pour fonder et c'est l'amitié qui bâtit les villes, qu'ailleurs elle détruit. Tout le monde ici naît architecte. L'art roman, celui de la Renaissance conspirent avec l'antique à ramener l'esprit à son centre de gravité. Et le paysage est une construction (pour user d'un mot dont on a abusé et qui ici est éternellement à la mode). J'aime maintenant les tours carrées sur un ciel compact. Et qu'il est beau cet angle droit que font les cyprès avec le sol ! A leur approche et à celle des ruines antiques et des cloîtres romans mon désir de négation, mon dégoût des formes sociales s'apaisent. Ceux qui ont vécu ici avant moi ne me proposent que des choses raisonnables. Je les accepte d'eux et après eux continue à les vouloir. D'âge en âge leur poésie d'ailleurs reflète la même beauté. Je ne puis lire aujourd'hui sans penser aux poèmes de Bosco ces vers anciens, sur la gorge du Luberon, que commande le Château de Lourmarin :

Du temps des chèvres — pieds cornus
Les Sylvains, les Faunes velus
Habitaient ce réduit sauvage.
C'est là qu'au jour du carnaval
Silène et Pan donnaient le bal
Aux Driades du voisinage.

Et lorsque le même poète du XVIIIe siècle m'apprend que sur toutes les portes du Château de la Tour d'Aigues (qu'il avait fait bâtir afin seulement d'y recevoir Marguerite

de Navarre dont il était passionnément amoureux) le Baron de Cental avait fait graver cette devise émouvante :

SATIABOR CUM APPARUERIT

j'ai maintenant envie d'appliquer celle-ci à la Provence : qu'elle m'apparaisse seulement et je suis comblé.

*
* *

Si je me suis retrouvé dans ce pays, à ces foyers, c'est sans doute que mon déracinement ne m'a pas été nuisible ; et plus, qu'il m'était nécessaire. Il me fallait renier mes dieux familiaux pour en adopter d'autres. Il me fallait partir à la recherche de mon climat, je n'avais pas le droit de me résigner. Trop de résignations sont de simples lâchetés. Mais la révolte n'est à la fin de rien. Je n'ai quitté la Bretagne que pour m'attacher à la Provence. Si je me suis refusé à une foi superstitieuse et oppressive c'est pour embrasser la même foi sous les couleurs de l'équilibre et de l'espoir. Et quant aux familles, j'imagine un homme dépouillé de tout, appelant à son mariage des amis nouveaux ou des inconnus. Mais n'est-ce pas déjà dans l'Evangile et qu'est-il besoin d'inventer ? « Les noces sont prêtes mais ceux qui y avaient été invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours et appelez aux noces tous ceux qui seront là. » S'il les faut, ces déchirements, ce n'est que dans l'espérance d'une guérison et d'une santé nouvelles. Etre un maudit, un paria, un bohême, peut-être n'est-ce là que suivre la plus facile des pentes. Il ne faut cesser de croire à une chose que pour croire à une autre : seule manière de n'être pas dupe.... Voici qui me frappe en ce moment : peut-être (je dis : peut-être) n'y a-t-il aucune *raison suffisante* pour se décider à croire ceci plutôt que cela. Comment se fait-il alors que ceux qui croient à ceci ou à cela saisissent l'important que laisse échapper le négateur ? Comment se fait-il qu'ils com-

prennent, qu'ils vivent, qu'ils aiment ? Les autres, non ?

Si donc, ayant coupé tous mes liens, je dois pour vivre en former d'autres, que ce soit avec une terre qui a vu les Saintes-Maries aborder d'Egypte, Magdeleine pleurer dans ses montagnes, les Croisés s'embarquer pour l'Orient. Que ce soit celle où sur les routes poussiéreuses du soir les troupeaux font résonner leurs clochettes. Où les villages s'appellent Lauris, Villelaure, Eguilles et Lourmarin. Que ce soit celle où Laure adora Pétrarque qui ne pensait qu'à la beauté. Que ce soit celle où la Victoire est sanctifiée [1], où la Vierge et Dionysos sont réconciliés [2], où les temples sont encore en honneur [3], où les collines sont des acropoles et les calanques des ports grecs. Oui, j'aime cette amphibologie, je jouis de cette confusion. La chaîne est interrompue, elle peut être renouée. Je me rappelle cette visite, il y a deux ans, à l'Abbaye de Sylvacane où dans un cloître transformé en étable le bœuf et l'âne broutaient côte à côte. Ils attendaient l'Enfant. Ils présageaient une naissance — une Renaissance — symbole du renouvellement éternel. Il y a encore trop d'ombre en moi pour tant de lumière qui m'appelle : la vie m'apparaît souvent affreuse. Mais ses commencements sont si beaux ! Et elle recommence tous les jours.

JEAN GRENIER

1. Montagne de la Sainte Victoire.
2. Dédicace de l'église de Ventabren : Virgini Deiparæ Dionysoque.
3. Vernègues.

L'EAU VIVE

Dans mon pays, il y a encore de beaux artisans.

Je ne veux pas parler de ceux qui ont des métiers de luxe, « ou pour ainsi dire », comme ils disent, mais des humbles : le rémouleur, le potier, le boucher des petits villages, le fontainier, le cordonnier.

Le métier est dans leur chair comme du sang. Ils ne peuvent s'en séparer sans mourir. On en a vu qui, après d'heureux afflux d'argent, restaient, bras ballants, regards humides devant l'établi d'un confrère. Ils s'approchent, prennent les outils dans leurs mains, les caressent, les soupèsent, discutent, et, sentant le temps qui coule, ne plient le dos pour s'en aller qu'à la dernière minute et avec de grands soupirs. Oh ! d'ailleurs, ils sont vite morts, ou bien ils reviennent à leur métier et ça fait alors de ces vieillards vermeils, souples comme des osiers, avec cent ans de lumière dans les yeux.

*

Tout, dans leurs gestes, dans leurs paroles, dans leur façon de voir la vie, de l'interpréter, est inspiré par le métier. Le fontainier vous racontera une histoire : il ouvrira pour vous dans l'herbe des faits tous les ruisseaux qu'ouvrirait la fontaine ; le boucher vous racontera la même histoire : elle souffrira sous son couteau de conteur ; elle montrera ses entrailles ; elle aura le hoquet de l'agneau. Oui, mais parfois aussi vous vous direz : « C'est le potier qui parle, il va se servir de son argile rouge comme d'un soleil

pour s'éclairer » et puis, c'est autre chose qui vous surprend, vous écoutez le cordonnier autour de son établi et vous pensez : « C'est le cordonnier qui parle, il est toujours assis là, dans la chambre de derrière, sans soleil, sans air, sans verdure, il va tout voir comme une marmotte d'hiver », et puis c'est un grand geste de voix qui renverse les murs, tous les murs, comme cette fois où un de ceux-là me chantait dans sa barbe blanche :

... un soulier en peau de riche
pour les pieds de l'orpheline...

Si vous avez la patience, si surtout vous êtes venu vers eux en leur offrant sur la main tendue votre cœur comme une orange, vous arriverez malgré tout à la source d'eau vive. Cette fois-ci je veux vous parler de mes amis : le rémouleur, le potier, le fontainier, le boucher des petits villages et celui-là qui n'a plus de métier parce qu'il a voulu lutter avec la terre, la pluie, le vent, le soleil, « les grosses choses » : le flotteur de bois. Je vous dirai ce qu'ils me disent et aussi quelques-unes de leurs chansons d'artisan : l'eau vive, la source. Ah ! des morceaux seulement de ces chansons parce qu'il a fallu copier un mot, puis un mot, puis un autre en cachette, ou bien s'en souvenir et l'emporter comme celui qui est allé chercher du feu chez le voisin et traverse la rue dans le vent.

▪

AIGUISEUR DE COUTEAU-SCIE. — Joseph P. dit Joselet. Celui-là, il est de mars. Dès les beaux jours, dès le printemps, dès les premiers massacres de chevreaux, le voilà. Il vient d'errer comme une petite barque dans la houle montueuse des collines et il arrive au bourg. Ce matin, comme une grappe de chevreaux geignait sur le trottoir de la boucherie, je me suis dit : « Joselet ne doit pas être loin. » Je finissais à peine que Joselet chantait déjà dans la rue. Le soleil est lourd et froid comme du marbre. Il ne chauffe

que si on reste longtemps à la même place. La chanson de Joselet c'est son appeau aux *pratiques*. Il a cette chanson dans la bouche comme un cliquet à grive : il chante et on lui apporte des couteaux-scie à aiguiser. Elle imite d'abord la scie rouillée ; elle renâcle, elle tressaute avec des mots qui grincent, puis elle chante le prix de l'aiguisage à belles notes bien roulées : « dix sous, dix sous. » Et ça finit en ronronnement de scie blanche qui coule toute seule dans le cœur du bois. Tout son travail est là-dedans.

C'est celle-là que je voulais de chanson. Et je n'ai pas pu la saisir. Elle est à l'abri, au-delà de l'air et de tout, elle n'est plus que le chant de la scie.

Mais j'en ai eu d'autres.

Milieu d'avril Joselet s'en va. Ici où c'est déjà colline mais pas encore montagne, nous avons des orages d'avril qui sont brutes comme des taureaux. On m'a expliqué que l'air va d'abord buter dans les glaciers là-haut, puisque lorsqu'il s'est bien obstiné du nez, il revient sur nous tout à sa colère.

Celui-là nous suivait.

Je suivais Joselet ; n'ayant pu le saisir de beau matin au moment où il buvait son champoreau au bar des tanneurs, je le suivais par son chemin de remontée, au cœur de la colline d'Aures. On allait donc ainsi, alignés nez à nuque sur un kilomètre de long : Joselet, moi, l'orage. Celui-là tapait déjà à tour de bras sur la ville comme sur un vieux chaudron. Joselet, quoique d'âge, a un pied de bouc qui fait merveille en colline. Il tenait sa distance. Le moins gaillard des trois c'était sûrement moi. L'orage me cinglait les mollets de coups de grêle. Je pensais : « Si ça nous laissait arriver à Bandière ! » Il y a là des vieux fours à chaux qui font cave ; on est à l'abri. Ça nous laissa arriver, mais juste. La pluie se mit à tomber épaisse comme un foin qu'on jette du grenier. Je fis : « Ah ! Pas moins... » en

entrant dans le four tête baissée. Comme je rabattais le col de ma veste :

— Oui, c'est un porc de temps, fit Joselet.

Il était là.

*

On parla d'abord un peu de tout, puis j'en vins à la chanson. Il me demanda :

— Celle-là ?

Et il se mit à la crier pour moi seul.

— Oui, celle-là.

Il se gratta la tête.

— Mon beau monsieur, j'aime mieux vous le dire tout de suite. Je ne sais plus l'explication. Ça date de mon apprentissage ou, plutôt, je l'ai apprise durant mon apprentissage parce qu'à parler vrai on ne sait pas de quand ça date au juste. Vous me faites penser : je l'avais demandée comme vous à mon patron. Il avait répondu : « Ça, petit, ça s'apprend comme une chose de rossignol ; il faut avoir le gosier souple, voilà tout. Quant à te dire... » Moi, ça m'intriguait et, à toutes les étapes, je m'essayais à petite voix, sous la couverture. Un beau matin, il ouvre la bouche pour chanter, je le guettais, il ouvre la bouche... et c'est moi qui chante. Comme lui, tel que lui, mieux que lui. Il reste là, la bouche ouverte, il me regarde, il me fait : « Petit, ça commence à venir. » A midi, il me verse un bon verre de vin. Le lendemain, il me donne à travailler une petite scie fine. D'habitude, il les gardait pour lui, il ajustait ses lunettes, il se passait la langue sur le tour de la bouche, il disait : « Ça, c'est un travail délicat. » Eh bien, ce jour-là, il m'en a confié une.

*

Joselet sort son mouchoir et s'essuie l'œil, je dis l'œil parce que Joselet est borgne de l'œil gauche et le droit est toujours plein d'eau.

— Pour vous en revenir à ce patron, c'était un nommé Meyrieux de la cluche-haute. Il en savait d'autres. Tenez, écoutez celle-là :

Mon couteau-scie est comme un poisson
Et toutes ces feuilles de l'eau.
Vous le voyez courir, vous l'entendez crier
Au fond des feuilles ?

C'est lui qui desherbe le fond du ciel,
C'est un marécage de feuilles,
Maintenant le vent peut couler,
Les branches sont à terre.

Il cligne un peu de son œil droit en malice :

— Mettez-vous au bord d'un de ces trous de ruisseau à plat ventre, le nez contre l'eau. Regardez. Regardez plus loin que votre reflet ; si vous regardez votre reflet, ça vous bouche tout ; regardez plus loin. Plus profond. Là-bas au fond, vous en voyez, de ces poissons qui sont bien comme des couteaux-scie. Ils font aller leur queue de ci, de là et, au bout d'un petit moment : pleuf, une grosse herbe monte et reste là toute plate couchée sur l'eau. Alors, vous voyez le ruisseau tout ému qui reprend son fil. C'est ça.

*

— Il y en a une autre, c'est le Pistou qui la chante. Il faut qu'il ait un peu bu, mais je n'en sais que des bouts. Ça dit : (Mais vous savez que le Pistou il est plus précisément coutelier ; il a une meule. Alors, écoutez :)

C'est une pierre d'amiral
Dessus la galère.
Il l'avait emportée de son pays.
Et quand il était seul sur la mer
Il se mettait sur cette pierre.
Il piétinait comme les moutons qui languissent.

. . . .

Il y a ceux qui rament
cloués contre le banc.
De grands malades violets comme des fleurs,
de ceux équarris comme des poutres,
des maigres comme des ceps,
des sans forme comme la racine de l'olivier,
des assassins malheureux pour tout dire.

. . . .
. . . .

Ils sont venus à Toulon
pour la république.
On leur a fait le salut militaire,
on les a mis dans une cave de la terre.
L'amiral, il est quelque chose à Paris.
Et la pierre est dans les orties
avec les ordures de la ville.

Je l'ai prise et passée à l'huile
et je l'ai mise en ma voiture
à l'équilibre sur des taquets.

. . . .

Je repasse comme ça les gros couteaux de la boucherie
quand ils sont sales avec du sang.
Alors, je la sens ma pierre,
elle est à son plein de bonheur.

. . . .

Parce que le sang, c'est comme la mer,
triste et fait de sel.
Et parce qu'elle est dans le regard
de ce fer de couteau aiguisé
comme un assassin malheureux.

Potier. — *Ce n'est pas autant l'argile,*
C'est le doigt.
Ce qui compte dans un vase,
C'est le vide du milieu.

— Voilà, dit Alécis. Je vous ai fait voir ce que l'on fait rien qu'avec la tête du pouce. Regardez-le, mon pouce.

Il allonge sa main en face de moi ; la main à plat, le pouce dardé vers le sol. Pour que je voie mieux, il déplace son geste sur le carré de la fenêtre.

— Vous voyez ce que ça découpe ?

Oui. Dans cette fenêtre, cette main, ce pouce découpent une sorte de golfe marin doucement battu d'azur. Ce doigt, cette main de chair, cette chair d'homme ont les flexuosités aquatiques des terres léchées et reléchées par la mer.

— Regardez-le, mon pouce. C'est mon certificat de travail. De mon temps, on était encore en compagnonnage. Il nous arrivait d'être deux, d'être trois chez le même patron à demander de l'ouvrage. On montrait des papiers et des carnets. Moi, je faisais voir mon pouce et ma main tendue, tels que je viens de vous les faire voir et ça suffisait.

— Alécis, regardez mon pouce et dites-moi si je pourrais être potier aussi.

Il me fait placer devant la fenêtre.

— Non et oui.

— Comment, non et oui ?

— Voilà : cette peau qui attache votre pouce à la main, cette courbe de peau, ça irait encore, même ça irait très bien ; essayez de vous imaginer ce que ça ferait en tournant. Ça ferait une assez belle courbure. Et puis, la peau est saine. Savoir seulement ce que ça ferait à l'usage ? Et comment l'argile le prendrait ? Ça ? Mais, alors, votre pouce proprement dit, votre pouce alors, non ! Il a d'abord là une bosse... Qu'est-ce que c'est, cette bosse : du mal ?

— Non, Alécis, c'est quand je cherche quelque chose

avec âpreté : je veux me débarrasser du souci du corps pour que ce ne soit que l'esprit qui travaille, et je mords mon pouce, toujours au même endroit et ça a fait ce cal.

— Alors, ne pensons plus à la poterie, vous ne seriez jamais potier, et c'est plus grave, ça, que la bosse du pouce. Nous, d'abord, il ne faut pas réfléchir, il faut imaginer. Non, ce n'est pas ce que je veux dire, il faut prévoir, ça n'est pas encore ça ; il faut voir à l'avance ; il faut voir ce qui sera en partant d'une chose qui est. Ce qui est, c'est votre pouce, c'est cette courbe de main, c'est tout le jeu de votre muscle dans cette main. Voilà la terre sur le tour. Ça tourne. Votre pouce... Voilà la forme qui monte. Vous comprenez ? Ça se forme sous vos yeux. Vos yeux, votre pouce, la main, l'argile, le tour, la vitesse ; il faut que tout ça soit mélangé à des doses justes pour faire ce vase juste. En même temps vous réfléchissez. Mais ici, il faut réfléchir avec tout le corps. Si vous oubliez votre corps, si vous en jetez le souci, un des nerfs se crispe, votre pouce tremble, le tour ne va pas sa vitesse ou n'importe quoi, un rien, et votre vase, vous pouvez le lancer sur le tas d'argile ; il est bossu. A refaire.

Ah, si vous comptiez sur la terre !
Elle est froide comme la chair
de ceux qui ont nonante et plus.
Non, ce qu'il faut, c'est que toi, potier,
tu sois comme une pharmacie
un peu de ça, un peu de ci,
il faut que tu sois comme une balance
avec des poids vérifiés.
Il faut que tu sois en équilibre
comme le fléau de cette balance ;
Plat, tu feras la belle ligne.
Si tu penches, c'est perdu.

Il arrive, malgré tout, qu'Alécis rate ses vases. Alors, il les déchire, là, tout frais, et il lance les morceaux d'argile sur le tas de glaise. Des fois, ça va taper dans des panses de vases cuits. Ça sonne alors un beau son plein qui semble sorti d'une gorge. Et ça vibre un bon temps dans les voûtes sombres de la poterie.

— Vous entendez, il me dit ? Vous voyez si c'est mort, ça ?

Le potier, il est comme le bon dieu.
Il fait des ouvrages avec de l'argile
et après il ên a peur[1].

Il continue :

— J'ai connu un patron : Roustan, de Dieulefit, qui avait peur de ses marmites. Dans la journée, ça allait, mais dès la nuit, il n'aurait pas traversé la galerie pour tout le bien de Napoléon. Il fallait passer entre des lignées de grosses jarres, puis des marmites sur des étagères et le passage était tout étroit. Si par malheur vous donniez un coup de pied dans une jarre, ou du coude dans la marmite, il montait une grosse voix. Ça mettait en émoi toutes les jarres et toutes les marmites avec leurs voix particulières. On aurait dit une réunion électorale. Ça m'était arrivé plusieurs fois, à moi. Et chaque fois ça me laissait un petit moment sec de peau et le poil raide. Mais lui, un soir, comme ça lui arrive, il se met à courir. Et du pied dans celle-là, et du pied dans celle-ci, et du coude à tort et à travers, en courant, un bruit de mille diables qu'à la fin, tout asséché de souffle, il s'est abattu dans la paille. Vous pensez qu'on est descendu, nous, les trois ouvriers, et la patronne en caraco de nuit. Elle appelait :

— Chois, où es-tu ?

Et toutes les jarres grondaient en répétant :

1. J'ai traduit et mal traduit le mot provençal : *oubragi* par *ouvrage*. C'est vraiment *ouvrage* que ça veut dire, mais en même temps et par un deuxième sens péjoratif qui se superpose au premier : *choses négligeables et sans importance.*

— Chois, où es-tu ?

Ah ! quand on l'a trouvé !...

Cela n'empêche que moi, un soir, j'ai bien eu peur, et pour le contraire, parce qu'une jarre avait sonné plein. Oui, je tape du pied, ça sonne plein. Je reste là cloué. Je me dis : de l'eau ? Non, il n'a pas plu, et puis, pour remplir ça. (C'était une grosse, grosse jarre). Je me reprends, je descends mon bras dans la jarre. Et à bout de bras, à bout de doigts, je touche : des cheveux ! Ça m'a fait que d'un seul coup je suis resté comme retiré du monde ; une bulle de savon dans l'air ; je ne touchais plus terre. Ça m'est tout passé devant les yeux : et de ceux qui tuent les petites filles (il y en avait justement un de ceux-là à la tuilière pas loin, on y disait « l'artiste ») et de ces accidents qu'on ne s'explique pas, et une chose, l'autre, enfin je pensais à tout ça et je n'osais plus. Là, j'ai eu peur. Je vais chez moi, j'allume la bougie et je redescends. Je regarde. Vous savez ce que c'était ?

C'était l'Amélie, oui, l'Amélie, une petite qui venait des fois nous aider à aligner les toupins à l'aire. Seize ans ! Mais friande comme toutes ici. La bonne amie d'un collègue : l'André. Elle venait l'attendre là. Elle avait mis un sac au fond de la jarre ; elle s'était assise, les genoux remontés jusqu'au menton et elle s'était endormie.

Cette fois-là j'ai eu peur !

▪

Nous restons un bon moment sans rien dire. L'argile fuse entre les doigts d'Alécis. Entre ces doigts, c'est soudain tout vivant ; ça palpite, ça pousse comme un jeune enfant ou une herbe ; ça jaillit comme de l'eau vivante. Dès que les doigts abandonnent la terre, elle a sa forme, elle est morte. C'est un jeu du monde. Alécis, là près de son tour, retrouve sans effort les gestes essentiels, les premiers gestes, les seuls.

— Ça se comprend, cette peur, il me dit. Voyez. Et comme c'est juste ce que nous disons tous : « Ce qui

compte, c'est le vide. » Vous, vous choisirez peut-être le vase parce qu'il aura la forme juste, le contour. Vous le choisirez pour sa viande. Non. Croyez-moi, c'est parce que vous ne savez pas. Il y a des enfants qui font des bonshommes dans de la glaise...

Des hommes pleins comme les santonniers
en font aux santonneries :
des meuniers et des petites femmes
hanchées comme des véritables,
des petits bras, des petites jambes
et des têtes.
Mais si vous voyez la tête
avant la peinture
ce n'est rien
qu'un petit bout de terre ;
et dedans la terre.
Ils ne savent pas faire vivre la terre,
Donner la vie à la terre. Cette vie qui est la parole
Comme à tout ce qui est vivant : le chat, le chien,
ou bien l'homme.

*

Ils mettent de la peinture,
Ils font comme ça des gilets et des vestes
et des robes.
Des corsages et des jupes et des bérets de marins,
Mais tout ça c'est de la peinture,
Rien de plus.
Où il est l'artisan, le maître,
celui qui commande ?
Celui qui commande à la chose,
avec ses doigts, avec sa tête,
sa tête sans peinture,
celle que nous a faite le père du Christ ?

*

Alors que moi, tout marmitier...
C'est un homme qui fait des marmites,
vous dites,
Eh bien, oui, je fais des marmites,
Mais moi, au moins, ce que je fais, c'est vivant
Ça chante et ça pleure suivant le temps
Et quand il vient le grand vent
et que les marmites sont à l'aire,
dans tous ces vaisseaux il chante
comme un qui appuie sa lèvre sur les neufs roseaux du timpon
Il chante comme le gros orgue de Barbabou.
Et ça fait une vie que, toi, santonnier,
avec toutes tes peintures,
tu te bouches les oreilles et tu hérisses le poil.

*

Et puis moi, quand j'ai la sauvagine
dedans le cœur,
à me mourir, à me flétrir, à m'endouleurer,
comme une fleur perdue,
voilà ce que je sais faire et ça guérit bien.
Je me fais des gargoulettes,
C'est pas plus gros qu'un pinson
ça a un bec, une queue comme un oiseau du bon dieu,
mais, dedans, au lieu de la tripe
c'est vide.
Alors, j'y verse un peu d'eau,
je mets ma bouche au tuyau
et j'y souffle mon mal de cœur.
Et il s'en va comme un nuage.

*

NEUF ROSEAUX DU TIMPON. — Cela veut dire que la chanson est très ancienne. D'ailleurs elle est la plupart du

temps boiteuse quant à la cadence car elle a dû être traduite plus de dix fois, d'abord d'un patois particulier, puis en haut-patois, puis en vieux provençal, puis dans ce provençal récent qui sent le poète et le marchand de poisson, puis maintenant en français. Le timpon est cette grosse flûte à *neuf* trous qui était particulière aux solitaires de Haute-Drôme. Elle comprend les sept roseaux qui sonnent la gamme, une gamme claire, une gamme de jeu, plus deux gros roseaux qui donnent des *do* graves et profonds. Un de ces roseaux est au commencement de la gamme, l'autre à la fin. Tout le collier des notes claires servait à l'amusement, à la danse, à la joie du cœur. Les gros roseaux étaient là pour sonner la peine ou l'alarme et, symboliquement, et utilement, ils étaient là, au début et à la fin de toute joie, offerts à la lèvre et prêts. Le berger flûtait la danse de son cœur. Bon, mais, du coin de l'œil, il surveillait le passage des hautes pâtures et, si le pillard arrivait, d'un pli de sa bouche, il sonnait au gros *do* grave avant de prendre son épieu. Et ainsi, aussi pour les morts. Pour toutes les tristesses du cœur, il sonnait sur les neuf roseaux une chanson à la fois grave et cristalline comme une irrégulière fontaine qui vocalise de gouttelettes à la pellicule de l'eau puis, d'une grosse goutte fait sonner toute la profondeur du bassin. J'ai vu un de ces timpons suspendu en ex-voto dans la petite église de Vaugnières. J'ai défait le lacet de cuir, j'ai fait doucement marcher les petites notes, puis j'ai soufflé au gros roseau. Ça a donné une belle peur aux poules et, déjà, Baptistin venait en courant à travers les prés.

Le gros orgue de Barbabou. — Ce Barbabou revint du Mexique, riche, on ne sait pas, mais oui, on croit. Il en était devenu tout sauvage. Il se retira seul et couvert de barbe sur la hauteur de Fontenouille dans une espèce de pigeonnier. La rude montée et le bois le gardaient. (Ça, c'est de plus récente époque que le timpon, mais c'est quand même

assez ancien). Un beau jour il y eut, dans la hauteur du ciel, un tel braillement de cris et de voix presque humaines pour le ton mais venant qui sait d'où pour la force, que tout le val de Belle-Gaude se vida de gens échevelés. Il y en avait même des en chemise. C'était un jour de fort mistral. Puis ça se calma. Puis ça revint, mais alors tout bien dompté et presque en chanson ; ma foi, assez joli pour entendre, comme on dit. On s'accoutuma d'autant que les fermes de Belle-Gaude étaient toujours là et qu'il fallait bien s'accoutumer si on voulait garder couvert. Ce Barbabou avait fait, là-haut à Fontenouille, un orgue en pierre. Il l'avait, avec une si juste idée qu'elle en était diablesse, orienté en plein fil du vent et c'est le vent qui soufflait à l'orgue. Oui, le grand vent libre, le vent du ciel, c'est comme ça. Il avait dû apprendre ça dans son Mexique.

Il avait fait tout un jeu de clapets en bois de chêne, animés par des cordes et ça bouchait ou ça ouvrait les tuyaux à son gré.

C'est le déluge de 1851 qui détruisit cet orgue éolien. Il en reste cependant un tube, tout seul, sans clapet. Il sonne encore quand il vente mais comme, d'année en année, il s'emplit peu à peu de terre, il sonne de plus en plus aigu jusqu'au jour où il ne sonnera plus.

*

BOUCHERS DES PETITS VILLAGES. — J'étais à Vachères au café de la Fraternité. Nous étions là peut-être cinq : trois près de la cuisine autour d'une bouteille de vin, un près du poêle qui lisait le journal d'hier et moi. C'était tranquille. Je vois entrer un homme un peu en coup de vent ; il regarde ; il se tourne vers les trois de là-bas ; il dit :

— Dites, venez voir : l'Onuphre en mène encore une.

Les trois se lèvent, celui du journal aussi ; ils vont à la porte et ils regardent. Ils me bouchaient la vue ; ils disaient :

— C'est celle d'Aubert le marin. Sans le voir, pour le croire !...

— Et alors, dit celui qui avait annoncé la nouvelle. L'Aubert y a mis toute la matinée à courir derrière, à lancer des cordes. Il s'est fait mordre au bras... L'Onuphre est venu... cinq sec... et il la mène...

Ils s'écartèrent de la porte ; un homme passait dans la rue ; une truie le suivait comme un petit chien.

C'est le vétérinaire de Corbières qui m'expliqua, quelques jours après. Onuphre, c'est le boucher de Vachères. Il va chercher des bêtes pour son abattoir, sans corde, sans charreton. Il vient, il dit : « Sortez, les femmes ! » Il reste seul avec la bête à amener. Au bout d'un moment, il ouvre la porte, il sort, la bête le suit d'elle-même, sans résistance, même les plus rétives, même les plus vieilles, même celles qui savent. L'Onuphre ne se retourne même pas, non, il marche de son pas d'homme et la bête suit, toute docile, par derrière, de son pas de bête. Si l'Onuphre court, elle court. Il paraît qu'il arrive à ça avec une chanson qu'il connaît.

*

Je suis arrivé une fois dans l'arrière-boutique d'Onuphre et j'ai dit :

— « Alors, Bonsoir », et « Comment ça va ? »

Mais vous comprenez bien que ça avait été précédé par tous les préliminaires habituels, et la connaissance d'Onuphre avait été faite voilà trois mois à la foire de Banon, un jour de plein soleil, autour de cannettes de bière.

La petite fille faisait ses devoirs sur la table de la cuisine. Elle mâchait le bout de son porte-plume. A côté d'elle il y avait un tas de viandes hachées et la Madame Onuphre emplissait les boyaux à saucisse. Elle prenait de pleines poignées de ce hachis puis elle entonnait la viandaille en

faisant de la main le simulacre de traire. Quand un morceau était trop gros, elle l'enfonçait de son doigt gras, luisant et sans ongle.

— Asseyez-vous !

L'Onuphre était à l'abattoir, c'est-à-dire dans la soupente là derrière et on l'entendait qui tapait de la tringle sur le ballon gonflé d'un ventre de mouton.

Au bout d'un moment il entra. Une peau lourde de laine et de sang pendait à son poing. Il la jeta dans l'ombre ; elle tomba, là-bas, avec un bruit de linge mouillé.

*

Il me dit :

— Oui...

Et il avala d'un air gêné son petit verre d'alcool d'hysope.

— Vous expliquer ?... Ah ! ça me vient de mon père. Il le tenait qui sait d'où ?... C'est venu à travers le temps. Ce que je sais et que je peux vous dire, c'est que mon père fréquentait un de Saint-Martin, une sorte de bouscatier un peu flamberge et pas gras au travail. Celui-là, d'après les dire, il savait parler aux bêtes et il comprenait la bête. Un chien aboyait, il disait : « C'est ça... » et c'était ça. Un cheval, un renard, un sanglier, une poule, il savait. Il était allé parler aux bêtes une fois que le petit de la Norine s'était perdu en montagne, et on avait retrouvé le petit tout endormanté et bourré de lait sur un lit de thym. De qui le lait, de qui le lit ? Ça... Je peux vous dire que, dès ce jour de la fréquentation, mon père sut.

Je regardais la petite. Sur son cahier elle alignait en oblique une longue multiplication. La mère demanda :

— Nuphre, tu as encore de la viande ?

Et il désigna d'un signe de tête un plat sur le bord de l'évier. On était dans du sang et de la mort comme dans du sucre tiède.

— Ecoutez-moi, ces chansons — parce que ce n'est pas la même qui sert pour toutes les bêtes et pour toutes les viandes — ces chansons, ça me gênerait de les chanter devant vous. Ça ne s'est jamais dit devant les hommes à ce que je sache. Moi j'ai su parce que, de père à fils ce n'est plus pareil. Et malgré ça...

Il n'acheva pas sa pensée et il se mit à réfléchir à une chose qui noircit ses yeux. Il soupira :

— ... oui, malgré ça, malgré que ce soit de père à fils, il y aurait bien à redire si on réfléchissait à tout. Ça vous mènerait sous le couteau...

Il eut l'air de reprendre ses sens.

— ... donc, écoutez, je vous ferai copier ça par la petite et puis on vous les enverra.

▪

J'ai donc ces chansons écrites à l'encre violette sur trois pages de cahier d'école. C'est du papier quadrillé, celui sur lequel la petite écrivait vingt fois en tirant la langue : « Paris est la capitale de la France ». Là aussi elle a moulé les lettres dans l'emplein de la double ligne, gentiment, et en tirant la langue.

J'ai été déçu ; vous le serez aussi.

Ces chansons, c'est deux fois rien. Ce sont des mots ; ça ne signifie rien, ça ne dit rien, j'ai presque honte de vous les recopier et malgré ça, je le fais parce que cela prouve une fois de plus qu'il y a une grande force dans les mots. Nous ne la connaissons pas encore tout entière. C'est bien possible, vous savez, qu'on ait fait jaillir le monde en ne jetant que des mots dans les ténèbres :

Puis Dieu dit : que la terre pousse son jet, et ainsi fut.

Au fond, moi, je me méfie de tout ça comme d'un vieux fusil trouvé au grenier ; il est peut-être chargé.

▪

Chanson pour se faire suivre du mouton. Il faut venir près du mouton têtu, le pousser à cul dans un coin de l'étable. On se met à genoux devant lui, on ne le touche pas ; on lui chante en bourdon :

Aracre le couteau, aracre la tout froid
Et zeuse et leuche crache plok.
Et bche et bche et bche
Boum le ventre, boum boum.

On regarde bien le mouton dans les yeux. On chante ça, deux, trois fois, alors on voit la tête du mouton qui s'avance. Il faut toujours garder l'œil fixe. C'est prêt.

Des fois, c'est pour une bête malade. Quand elles sont malades les bêtes, il n'y en a pas de plus têtues pour l'abattoir. Ça devrait être le contraire. Non.

Si c'est un mouton qui a un kiste du ventre, on attrape l'apostume à pleine main et on tire doucement dessus comme si c'était un fruit et qu'on veuille voir s'il est mûr, s'il va venir dans la main. Sans ça la chanson n'irait pas.

Pour vendre la viande malade sans crainte de donner la maladie on la met sur une grande table et on jette du sel sur la viande en disant :

Sel de la mer, sel de la mer, sel de la mer,
Et puis le vent, bou le vent.
Le soleil et ses gros pieds, cluche, cloche et blouf dans l'eau.

Il coule une espèce de jus sur la table. C'est la maladie. On le balaye avec une étoupette de bruyère et on jette l'étoupette au feu. C'est prêt.

La chanson qu'il faut chanter en dépeçant un sanglier pour que l'odeur du sauvage ne s'attache pas au couteau et à la planche d'étal :

Une branche de fenouil
jonc de corbeille

et beau plantin,
Cameline, Dauphinelle,
Cardamine et mon cresson,
beau cresson qui craque au fond,
lourde sauge, lourde sauge,
Artémise, centaurée,
Epervière et Laiteron,
Réséda, Reine des prés,
Angélique, mon cerfeuil
Avec la dent de ta feuille
et le grand parfum de la sorbe,
la tulipe pierre d'ail
et mélisse et Angélique,
Véronique ton beau nom
Et Marie qui sentez bon.

Celle-là, elle est un peu plus longue parce que c'est long de dépecer un sanglier : les os sont noués dans la viande comme un fagot de cep dans de la boue. Mais, malgré ça, il faut faire bouillir les couteaux et passer l'étal à l'eau chaude.

*

Vous voyez, il y en avait peu, ça ne disait pas grand'-chose et ça se terminait par une sorte de lettre que la petite avait dû écrire sous la dictée d'Onuphre :

« Il y a encore la chanson pour les chevaux ; je ne vous la dis pas ; ça fait les cloches : glin, glou ; celle des chèvres, celle pour les truies, celle pour les cochons ; ça serait long. Et puis, c'est embêtant de faire écrire ça à la petite. Celle du bœuf : ah ! celle-là, je ne la dis à personne. Un bœuf c'est gros, c'est plus gros qu'un homme. Enfin, vous voyez. Si ça vous fait plaisir, tant mieux. Mets-y « salutations », et voilà.

*

Il avait l'air de s'être débarrassé de ça très vite, Onuphre. « Mets-y salutations, et voilà. » La petite avait tout écrit

ce qu'il disait. Ce « et voilà » avait l'air d'être un tel soupir de délivrance que je n'osais pas lui redemander d'autres chansons.

Ce que j'ai cru comprendre, c'est qu'il charme les bêtes (si toutefois il les charme et s'il m'a copié les vraies chansons) avec une mélopée qui imite le bruit de leur mort. Dans celle du mouton on entend le couteau qui entre dans la peau de la gorge, qui gratte sur la vertèbre, puis le sang qui coule en jet clair, puis épais, puis un caillot, le bruit du soufflet qui gonfle le ventre et la tringle qui tape dessus. Pour le sanglier, des noms de fleurs mis bout à bout. On appelle toute la colline et sa bonne odeur pour effacer le fumet de la bête. Il y a même un mot pour Marie et le parfum de ses vertus.

*

Et, tout d'un coup, encore à la foire de Banon, six mois après, mon Onuphre tombe sur moi, rouge, les yeux roulants, la bouche tremblante.

— Venez, il me dit.

Il m'entraîne dans un vieux petit café du haut village, tout désert, nous deux seulement au fond, dans de l'ombre. Et il est là à haleter doucement. Je lui demande :

— Que vous arrive-t-il ?

— Rien, c'est pour vous...

Il boit son anis d'un trait. Il en demande un second, le mouille d'une main faible, boit, s'essuie la moustache puis me dit :

— Vous avez reçu les chansons ?

— Oui.

— Il ne vous est rien arrivé ?

— Non. Rien.

— Bon, écoutez-moi, j'étais inquiet. Depuis, ma femme s'est planté un couteau dans la cuisse ; et, j'ai eu juste le temps de tirer la petite : une grosse hache à fendre est

tombée du crochet presque sur elle. Méfiez-vous. Pour moi, je sais que c'est passé, mais pour vous...

Je ne fais pas le fanfaron avec ces choses, moi. Je dis :

— Bon, ne vous inquiétez pas. Je me méfierai. Un homme averti...

Il me toucha le bras...

— Et puis, écoutez, je vais vous donner le moyen. J'étais pas né pour ce métier, moi. Quand j'étais jeune, mon père me disait : « Va tuer les chevreaux. » Vous savez ce que c'est. Ils sont là sur le trottoir attachés trois par trois ; on prend ça par la corde ; on se le charge sur le dos et on va à l'abattoir. Seulement, ces pauvres bêtes, ça se met à pleurer alors de toutes ses forces... Ça me donnait des paresses au cœur ; il battait dans de la colle de pâte, prêt à s'arrêter. Tout tournait ; ça me rendait méchant. Je leur écrasais la tête à coups de hachoir pour ne plus entendre ce pleuré qui est un pleuré de petits d'homme. Et c'est alors qu'en les portant je leur ai chanté une chose de ma façon et ça c'est *la chanson pour consoler les petits chevreaux*. Ils l'entendent, ils ne pleurent plus, ils sont dans votre dos comme des choses mortes, déjà mortes. La fatalité. Et je me suis aperçu que ça coupait le mal des autres chansons. Ecoutez-la, retenez-la ; je la dirai deux ou trois fois, tant qu'il faudra :

Ne pleure pas, bête.
Tu vois, ça n'est pas ma faute.
On nous a fait comme ça.
Il y a l'épicière qui veut faire de la blanquette,
Et même le curé mange de la viande,
Pour son beau ventre.
Ne pleure pas, bête.
On nous a fait comme ça.
Et on l'a écrit une fois pour toutes.
C'est fini, on n'y peut pas revenir.

Le sort de l'un, le sort de l'autre,
C'est lié comme des mains entrelacées.
Et c'est avec ça qu'on tient le monde vivant,
Tous unis, toi et puis moi,
Et Jésus-Christ mangeait du chevreau pourtant...
Ne pleure pas, bête.

*

Je vous ai donné quelques débris de chansons. C'est venu jusqu'à nous dans la transmission orale comme ces herbes que portent les longs ruisseaux acides aux eaux calcaires d'abord, une molle feuille d'avoine, puis, à la fin, une raide aiguille pétrifiée.

Mais, l'avoine, où la touffe d'avoine ? J'ai longtemps cru à l'existence d'un premier artisan aède planté au fond du temps, et nous en respirons encore le parfum.

Je vais vous en présenter un. Nous allons voir des chansons de métier à leur naissance. Et maintenant, je crois comprendre : à la source, un homme qui parle de son métier avec la puissance de son cœur. Le long des âges, sa parole s'en va à travers les hommes de même travail et, pour mieux passer, elle s'ordonne, elle se range en poëme, en chanson. Cela se fait tout seul, avec l'aide de tous : un mot d'ici, un mot de là. Entre les couplets, il y a parfois vingt ans d'invention.

*

LE FONTAINIER. — De celui-là, je vais vous dire le nom exact. Je le peux. Il sera tout heureux de voir son nom ici imprimé ; je le dois : c'est un poëte, c'en est même un beau. Je dis ça comme un enfant qui est à la chasse aux papillons dans les prés. Oui, c'en est un beau.

Il habite *Rue du Poëte.*

J'ai des amis qui vont rire parce qu'ils la connaissent la Rue du Poëte, à Manosque : c'est une impasse.

Mais mon homme aboutit quelque part ; il aboutit sur

le grand large. Il y aboutit en falaise ; quand on est au bout, si on n'a pas des ailes, on tombe. N'est-ce pas une drôle d'impasse ?

Au fond de la rue, le mur est troué d'une porte. On entre : une large chambre, pleine à craquer d'une ombre feuillue, un âtre dort, l'œil mi-clos.

Mais, voilà Pétrus ; il parle...

Et c'est de cette façon que l'impasse du poëte aboutit en plein ciel, en plein pré de ciel, dans une immensité où le ciel est épais comme de l'herbe ; et l'on se baisse et l'on dit : « Des pâquerettes. » On avance la main : non, ce sont des étoiles.

*

Pétrus Amintiè, dit Jimélastique. Sur sa table, un livre : *Les fables de La Fontaine.* Il me dit :

— J'ai acheté ce livre. Je croyais qu'on y parlait des fontaines. Des véritables.

Il soupèse le livre dans sa main, le tourne dessus dessous, le regarde :

— Ça vaut quand même quelque chose. C'est amusant.

Il a la souplesse et la brutalité de l'eau. Il commence brusquement :

— J'étais là à écouter. Depuis un moment ça faisait ce bruit et j'avais beau suivre tout le contour du bassin, je ne voyais rien. Pourtant, ce n'est pas l'habitude qui me manque. Tout un sourcil d'herbe retombait sur l'eau ; c'est là que je regardais. Rien. Et pourtant, ce bruit était là, régulier : comme le craquement du cuir d'un soulier fin, quelqu'un qui s'approchait à la douce. A la fin finale, je me couche dans l'herbe et j'attends. Il faut vous dire que j'étais alors au château des Chabruères. Il faut vous dire aussi que ce bassin était le bassin du fond du parc, vous le connaissez. Ah ! Monsieur, une eau toute frisée. Le vent enroulait des boucles d'eau dans son doigt. Quelle longue

matinée j'ai passée là. Je pensais à Mademoiselle Sylvie. Et vous voyez qu'elle y est arrivée quand même, une autre fois, après que j'eûs quitté les Chabruères, du temps de ce Rampan qui était fait pour comprendre les fontaines comme moi pour être pape. Mademoiselle Sylvie! Elle avait de petits souliers en cuir de Russie et ça craquait doucement quand elle marchait. On a dit : folle. Non, moi, j'ai bien regardé ses yeux. C'étaient plutôt des trous que des yeux. Ça ne regardait pas. C'était nous qui regardions dedans. Elle était pleine d'eau bleue jusqu'au ras des yeux. Alors, elle allait pour ça, de ce pas lent, qui faisait craquer ses souliers en cuir de Russie ; elle allait, un pas après l'autre, vers le destin tout écrit. Cette fois-là, ça n'était pas elle. Ça n'était qu'une petite rainette, saoule de soleil et qui râlait doucement au ras de l'eau.

. . . .

— Jamais plus de caprices que cette fontaine d'Observantines. Une chèvre, cette eau. J'allais, le matin, le long des rigoles ; des rigoles à l'espagnole, dallées de briques vernies. Elles étaient vides. Vides, sèches. Des abeilles se posaient au fond pour tâcher d'y pomper une goutte, mais dès qu'elles mettaient la patte sur les briques, elles s'envolaient en grondant parce que c'était chaud comme du feu. Bon. Je tournais le coin du cyprès : ma fontaine était là, ruisselante d'eau. Ah ! dès qu'elle me voyait, elle se mettait à faire sa fière, toute en argent ; le vent la balançait dans le soleil. Elle avait une chair bossue et fraîche comme les femmes. Je regardais mes rigoles : vides. La fontaine : une joie d'eau. D'où venait l'eau ? Un jour, ça a été plus fort que moi. Je me suis dit : « Il faut que tu saches : tu es le patron, somme toute. J'ai ouvert le portillon de fer et je suis entré dans le ventre de la fontaine. Elle m'a fait les cent misères : elle m'a mis de la dalle dans le front ; elle m'a obligé à marcher du ventre dans la boue ; elle a fait glisser mes mains, et ma bouche est allée donner contre une chose molle qui s'est mise à vivre, mais moi je disais :

« La garce ! » et je riais quand même. Eh bien, vous le croirez si vous voulez : cette petite saleté — on lui aurait donné le bon dieu sans confession — elle était venue débaucher en plein coteau un vieux gaillard de rû souterrain. Ils se mariaient là dans l'ombre. Et c'est bête, ces ruisseaux de dessous terre ; il lui donnait toute son eau et elle s'en allait, là-bas, près du cyprès, la gaspiller dans le soleil et dans le vent...

. . . .

— Tout, Monsieur, c'est tout de l'eau, l'eau enseigne tout. La vie, c'est de l'eau.

. . . .

— J'aurais voulu être là quand cette montagne a émergé de la mer.

. . . .

— Ce bosquet, c'était une cervelle d'arbre. L'eau en coulait comme le raisonnement.

. . . .

— Un sale bassin, ce bassin : il noie les chiens de chasse. Il se baisse au fort de l'été. Les chiens ont soif, viennent, essayent de boire, balancent au bord, et tombent. Et c'est trop haut pour remonter. Ils nagent jusqu'à la mort. Je les trouve là-dessus, sages comme des îles.

. . . .

— La vie c'est de l'eau. Si vous mollissez le creux de la main, vous la gardez. Si vous serrez le poing, vous la perdez.

*

Je vous dirai une autre fois les récits et les chansons du flotteur de bois, du cordonnier aux chardonnerets, du maquignon qui ouvre la porte des écuries pour aller passer une heure avec un cheval vendu.

J'ai essayé de vous restituer le ton et l'atmosphère de ces confidences. Pour les récits j'ai calqué le dessin de la phrase française sur le dessin de la phrase provençale.

Pour les chansons, j'ai fait le mot à mot, sans souci de cadence ni de rime ; je crois que l'intérêt de cette poésie est là où elle fait entrevoir chez ces artisans l'amour du métier, ce métier qui les porte au ciel comme un chêne qui soulève des flots de lierre.

JEAN GIONO

MISTRALIGE

I. — Gramaci
dóu mandadis de la « Reino Jano »
en dès e vue cent nounanto.

D'abord qu'escrincelant toun flame Cartabèu,
Mestre, m'as galeja : — Te, Mau-Ras, manjo e bèu,

Tant lèu fa coume dit ! L'oundado pouderouso
Resquiho, entre li nous, i ramo secarouso :

De ta drudo prouvèndo, o moun Mestre majour,
A regrèia la rusco, e la fuèio, e la flour,

E, de l'ort redoulènt que ta musico arroso,
Remounto à l'auciprès la garlando di roso.

Mai, se te siès pensa que, larga toun tresor,
Ti revoulun larga de vido e d'estrambord,

Poudriès, t'espacejant di clarun de l'Estello,
Noun traire toun rampau de cènt torco nouvèlo,

Mestre, n'es pas ansin que pòu s'apasima
Lou ruscle universau de ti felibre ama,

Nimai la fe, l'espèr d'un Paire que semounde
Sa souleiado blouso i lagremo di mounde :

Per Jóu ! N'avèn pas proun ! Quand saludè lou cèu,
Remembro-te lou dis dóu segne Gargantèu,

MISTRALISMES

I. — Remerciement
pour l'envoi et l'épigraphe de la « Reine Jeanne » en dix-huit cent quatre-vingt-dix.

Puisque, en autographiant votre beau livre d'Histoire nationale — vous m'avez plaisanté ô maître : — Tenez mal-rassasié [Maurras], mangez et buvez,

aussitôt fait que dit ! La puissance de votre onde — glisse entre les nœuds des branches desséchées :

de votre forte nourriture, ô mon Maître majeur — a reverdi l'écorce avec les feuilles et les fleurs,

et, du jardin embaumé que pénètre votre musique — remonte au cyprès la guirlande des roses.

Mais si vous vous êtes dit que, une fois versé votre trésor, — versés vos tournoiements de vie et d'enthousiasme,

vous alliez pouvoir vous écarter des splendeurs de l'Etoile — sans vous donner la peine de cueillir votre trophée de cent couronnes nouvelles,

non, Maître, ce n'est pas ainsi que pourra s'apaiser — l'universelle faim de vos félibres aimés,

ni leur foi, leur espoir en un Père qui propose — sa pure échappée de soleil aux larmes des mondes :

par Jupiter ! Nous n'en avons pas assez ! Quand il salua les cieux — rappelez-vous le mot du seigneur Gargantua,

Tau que lou l'avèn redit, flouca de nerto e d'èurre,
En chourlant lou cigau de toun cap d'obro : — A bèure !

O ! dóumaci ta Reino *es lesto, reclaman*
Un segound, un tresèn dramo ! Fe de grouman,

Roumpe, roumpe lèu-lèu l'arcano di Memôri,
Pau Areno l'escriéu, e sa rego fa flòri !

Di nesci li bon ome, au tasta, counèiras
En estènt que de Tu saran touti mau-ras :

Noun ras de sempre ausi, bello facho enramado,
Toun canta de Sereno e toun rire de Fado.

1890-1930.

II. — Dins l'esperit magistrau : Oumenage mistralen de moun viéi cant nouviau pèr Folcò de Barouncelli-Javon.

Quouro, ami, ta Dono bello,
Toun estello di sèt rai,
M'un respir de paloumbello,
O, *dira,* tiéuno sarai !

E que, lindo coume un ièli,
Aducho ansindo l'auras
A l'autar di Barouncelli
Querre baime de soulas ;

Quouro, nòvio tremouleto,
Coumtara sus si det blanc,
Li det blanc de sa maneto,
Li tiéu poutoun tremoulant :

tel que nous l'avons redit, ceints de myrte et de lierre — en buvant, à grands coups, votre chef-d'œuvre : A boyre !

Oui ! puisque votre Reine *est prête, nous réclamons — un second, un troisième drame ! Foi de gourmands,*

rompez, rompez bientôt l'arcane de vos Mémoires, — Paul Arène l'écrit et son mot fait florès !

Des nigauds vous distinguerez, au goût, les hommes sages — en ce que de Vous ils seront tous mal rassasiés :

inassouvis d'ouïr, beau visage diadémé — votre chant de Sirène et votre rire de Fée !

1890-1930.

II. — Dans l'esprit du Maitre : hommage a Mistral de mon vieux chant nuptial pour Folco de Baroncelli-Javon.

Lorsque, ami, ta Dame belle — ton étoile aux sept rayons — avec un soupir de palombe — Oui, *dira,* tienne je sois !

et que pure comme un lys — ainsi conduite tu l'auras — à l'autel des Baroncelli — chercher le baume consolant ;

lorsque, mariée tremblante — elle comptera sur ses doigts blancs — les doigts blancs de sa petite main — tes baisers qui trembleront,

O ! clina dessus la caro
E lou cor de Sant Amour,
Demando à ta Dono claro
Une frucho de sa flour ;

(Amour douno l'alegrio,
D'alegrio, racejan,
Dins la raço la patrio
Vèi soun aubre verdejant !)

Demando-ié l'espelido,
FOLCO, dóu fiéu, de l'eros
Que lèu fague, amo poulido,
Boumbi l'espaso dou cros,

Tant, bèu nòvi de Prouvènço,
Que ti bais à la bèuta
Siegon lus de reneissènço
E cansoun de liberta.

Mars de 1895.

CHARLES MAURRAS

oui ! penché sur le visage — et le cœur de Saint Amour, — demande à ta Dame claire — un fruit de sa fleur.

(L'amour donne la joie — dans la joie se multiplie la race — dans la race la patrie — voit son arbre verdoyer.)

demande-lui l'éclosion — FOLCO, du fils, du héros — qui fasse bientôt, âme généreuse ! — jaillir l'épée du tombeau,

tant, beau marié de Provence, — que tes baisers à la beauté — soient lueur de renaissance — et chanson de liberté.

Mars de 1895.

CHARLES MAURRAS

LOU CIRE

En mars de fes lou nivo au galop s'amoulouno
Fai niue ; l'uiau, lou tron, cargon la Magalouno ;
L'auro s'aubouro, folo, e l'aigo dis estang,
Panlevado, s'abrivo à travès dóu salanc.
Li mas trantaion ; dins l'escur, au mié di femo,
Un cire, benesi lou jour di Santo, cremo ;
Deforo li viéi pin cabusson, derraba ;
E sus l'avé paurous la jasso vai toumba.
Sèmblo que lou Soulèu pèr la grand fin s'estremo.

Em' acò quand li tron an proun fa chamatan,
Tout s'abauco, e vaqui l'aubo que l'endeman,
S'escarrabiho mai emé raubo e courouno
Fresco e roso autant que la roso que boutouno ;
E lou sant Soulèu mounto, aguènt, sènso coumbat
Vincu, tranquile e fort, li tenèbro e l'uba.
L'aigo, lasso, s'endor, e la mar pareis morto ;
Rouino, estras, vabre, gourg, branco chaplado o torto
Tout ris e tout fai gau : la Lus a tout barba.

Ansin, Mèstre ufanous que sus milo coulouno
Aussères ma Prouvènço, es à l'ouro ferouno
Ounte i pèd di Latin l'Infèr badavo, ourlant,
Ounte contro lou jour la Niue trasié soun gant,
Ounte l'ome, bandi d'abouchoun, anavo èstre

LE CIERGE

En mars, parfois la nue au galop se rassemble,
Il fait nuit. Les éclairs ont chargé le vent d'ouest ;
L'aube se lève, folle, et l'eau des marécages,
Soulevée, a bondi au travers des salins.
Les fermes tremblent. Dans la nuit, parmi les femmes,
Un cierge, qu'on bénit au jour des Saintes, brûle.
Au dehors les vieux pins s'écroulent, arrachés ;
Sur le troupeau craintif la jasse va tomber.
Comme à la fin des temps, le soleil s'est éteint.

Mais lorsque le tonnerre a fini son tapage,
Tout se calme et voilà que l'aube, au lendemain,
Reprend sa jeune force avec robe et couronne
Fraîche et rose comme une rose qui s'entr'ouvre ;
Et le saint soleil monte, en ayant, sans bataille,
Vaincu, tranquille et fort, les ténèbres du Nord.
L'eau, lasse, s'est calmée et la mer semble morte ;
Ruines, débris, torrents, gouffres, branches brisées,
Tout rit dans cette joie où s'étend la lumière.

Ainsi, Maître vainqueur qui sur mille colonnes
A haussé ma Provence, à cette heure sauvage
Où, devant le Latin l'enfer s'ouvrait, hurlant,
Où, devant le soleil la nuit jetait son gant,
Où l'homme, qu'on lançait sur le sol, allait être

Escracha coume un verme, es à l'ouro ounte, Mèstre,
Lou plus grand vènt de mort nous anavo escouba,
Qu'as descendu 'u toumbèu toun journau acaba.
E l'esfrai s'espandis sus lou mounde terrèstre...

Mai un cire, o Mistrau, cremo, beluguejant
De toun engèni pur ! Tu, vaqui sieissanto an,
L'atubères i Santo ; e, quand tout s'abousouno
Au garagai, qu'avau tant d'ourrour s'empielouno,
Fai lume à l'An que vèn. Car, en fin de sabat
Toustèms Cifer brequé dins si mal adoubat
E, 'me l'aubo, sourtènt di ciprès de Maiano,
Vincèire, o sant Soulèu, l'èro novo t'emplano
Sus li pople deliéure e li dre retrouba !

F. DE BARONCELLI

Ecrasé comme un ver, c'est à cette heure, Maître,
Où le vent de la mort allait nous balayer,
Que tu gagnas ta tombe ayant fini ton œuvre.
Et l'effroi s'étendit sur le monde terrestre...

Mais un cierge, O Mistral, brûle encore, brillant
De ton génie ! Et toi, il y a soixante ans
Tu vins pour l'allumer aux Saintes. Quand tout roule
Dans le gouffre, qu'au loin tant d'horreur s'amoncelle,
Eclaire l'an qui vient ! Car, après son sabbat,
Toujours, le diable bronche oubliant quelque chose.
Et, dans l'aube, sortant des Cyprès de Maillane,
Vainqueur, ô saint soleil, un temps nouveau te hausse
Sur chaque peuple libre et ses droits retrouvés.

F. DE BARONCELLI

(traduit du provençal par ANDRÉ CHAMSON)

LIS ALISCAMP

Encantamen ! O niue meravihouso !
Niue de pantai ! Enmascairo lugano
que fas trepa dins la nèblo li trèvo !
Sus quinto vilo arrouinado, ò lugano
dardaies-ti ? Sèmblon noste vièi Arle
aquéli soubro ; es coume de mount-joio
de-long dóu Rose à bóudre escampihado,
d'un Rose fòu aguènt creba si dougo.
D'amount, d'avau es uno entravadisso
de tousco d'éure embartassa d'espino,
d'escroulamen de muraio e de bàrri.
D'aqueste las, antan, se capitavo
de Sant-Trefume uno glèiso celèbro
emé sa clastro. Aro, de que n'en soubro ?
quàuquis arc-vòut pèr li rato-penado
e pèr li chot que n'an fa sa demoro.
Pièi lis Areno, ounte la poupulasso,
en plen soulèu venié vèire li courso,
soun devengudo uno inmènso peiriero
caupènt de nis de serp e de rassado.
De Coustantin lou palais, li coupolo,
e dóu teatre anti li dos coulouno,
quau pourrié dire ounte n'en soun li traço
dins tal emboui de clapiho e de róumi !
Sus lou bardat di plaço e di carriero,
dins lis androuno, uno erbouraio folo
estènd sa tepo, e s'endor lou silènci

LES ALYSCAMPS

Enchantement ! O nuit merveilleuse !
nuit de rêve ! clair de lune ensorceleur
qui fait danser les fantômes dans le brouillard !
sur quelle ville dévastée, ô clair de lune
rayonnes-tu ? Elles ressemblent à notre vieil Arle
ces ruines : ce sont des entassements de pierre
répandus tout le long du Rhône,
d'un Rhône fou ayant rompu ses digues.
D'amont, d'aval, c'est un envahissement
de touffes de lierre et de buissons d'épines,
des écroulements de murailles et de remparts.
De ce côté, autrefois se trouvait
une église célèbre avec son cloître
dédiés à Saint Trophime. Qu'en reste-t-il maintenant ?
quelques arceaux pour les chauves-souris
et pour les hibous qui en ont fait leur demeure.
Puis, les Arènes, où la populace
en plein soleil venait voir les courses de bœufs,
sont devenues une immense carrière
pleine de nids de lézards et de couleuvres.
Le palais de Constantin, les coupoles,
et du théâtre antique les deux colonnes,
qui pourra dire où en sont les traces
dans une telle mêlée de ronces et de pierres ?
Sur les dalles des places et des rues,
dans les ruelles, une végétation folle
étend son gazon, et le silence s'endort

sus ço qu'antan fuguè la vilo d'Arle,
un lourd silènci emé la sourno reno
dóu Rose alin que vers la mar s'escoulo ;
pièi, tèms en tèms lou gnaula di machoto.
Lis Aliscamp, emé sa longo lèio
dè piboulas, 'me si toumbo roumano,
se podon soul encaro recounèisse.
— Ansin la mort de la mort es escàpi. —
Mai dóu grand Sant-Ounourat, la capello
s'es escroulado, e de ciprès, de rouve,
dintre sa nau destéulissado crèisson ;
li porc-senglié, li reinard, la feruno
l'an envahido e n'an fa sa jassino.

Niue meravihouso ! O luno argentalo !
Coume de la ti dardai s'espandisson,
coume de gèu sus li branco clarejes,
e de diamant dins li rouino semenes.
Or, de ti rai d'argènt touto nimbado,
melancouniéuvo, estranjo e bello, passo
de-long di toumbo uno formo neblouso :
Soun cors finis en un cors de peissaio
emé d'escaumo oupalino e lusènto ;
de courbo-dono uno blavo courouno
mesclo si flour à la cabeladuro
espeloufido e mouflo coume d'augo ;
sedouso estofo, àmi fueio de sause
tout à l'entour de sis anco pendoulon.
Estranjamen resplendis de belesso
pivelarello, e sa pèu trasparènto
coume de vèire a de rebat de maubre
farfaricous ; e si labro soun blanco,
an ges de sang. Parlo d'uno voues lindo,
intranto e douço ansin que dins li sagno
lou brut de l'auro o lou murmur de l'aigo ;
intranto e douço à la perdudo mounto,

sur ce qui fut autrefois la ville d'Arle,
un lourd silence avec le sourd grondement
du Rhône qui, là-bas, s'écoule vers la mer,
puis, de loin en loin, le miaulement des chouettes.
Les Alyscamps avec leur longue allée
de peupliers, avec leurs tombes ronanes
seuls se peuvent reconnaître encore
— Ainsi la mort échappe à la mort —
Mais du grand Saint Honorat la chapelle
s'est écroulée, et des cyprès, des chênes
croissent dans sa nef découverte,
les fauves, des sangliers, des renards
l'ont envahie, en ont fait leur repaire.

Nuit merveilleuse ! ô lune argentée !
tes rayons se répandent comme du lait,
comme du gel tu brilles sur les branches,
et tu sèmes des diamants dans les ruines.
Or, toute nimbée de tes rayons d'argent,
mélancolique, étrange et belle, passe
au long des tombes une forme brumeuse :
son corps se termine en un corps de poisson
aux écailles opalines et luisantes ;
de narcisses une blême couronne
mêle ses fleurs à la chevelure
ébouriffée et souple comme de l'algue ;
soyeuse étoffe, des feuilles de saule
pendent autour de ses hanches.
Etrangement elle resplendit d'une beauté
qui fascine, et sa peau transparente
comme du verre, a des reflets de marbre
phosphorescents ; et ses lèvres blanches
n'ont pas de sang. Il parle d'une voix claire,
pénétrante et douce, ainsi que dans les roseaux
le souffle du vent ou le murmure de l'eau,
pénétrante et douce la voix monte éperdument,

mounto e dirias qu'es dóu grand Rose éu-meme
l'inmènso voues alangourido e lasso .

« O pople di Dra ! mis enfant ! mi fraire ! »
dis la grand voues de l'èsse melancòni,
« au soulèu, bagna de lus,
« o la niue dins la lugano,
« sènso crento dis engano
« moustrarès voste trelus :
« L'ome, aquéu bourrèu i'es plus,
« éu que pausavo de raro
« au courènt dis aigo claro,
« éu que jitavo si tis
« quand galoi e jougadis
« nedavian souto li riso,
« e cantavian dins la briso.
« Tóuti moustras-vous, amor
« que pèr sèmpre l'ome es mort ! »

. . . .

VALÈRE BERNARD

elle monte et l'on dirait que c'est du Rhône même
l'immense voix alanguie et lasse.

« O peuple des Dracs ! mes enfants, mes frères ! »
dit la grande voix de l'être mélancolique,
« au soleil, en pleine lumière,
« ou la nuit au clair de lune,
« sans crainte des pièges
« vous montrerez votre splendeur.
« L'homme, ce bourreau, n'existe plus,
« lui qui posait des limites
« au courant des eaux limpides,
« lui qui jetait ses filets
« lorsque joyeux et voulant jouer
« nous nagions sous les flots rieurs
« et chantions dans la brise,
« tous montrez-vous, puisque
« l'homme, est mort à tout jamais ! »

. . . .

VALÈRE BERNARD

SEI TOURNAT ENTRAR DINS MOUN AMA LENA...

Sei tournat entrar dins moun ama lena
D'ount era partit
Per segre lou vent fadard dau mati
E veire la mar que vei la serena
Fringar dins lous fums legiers dau mati.

Sei tournat entrar dins moun ama tendra
Ount ai retroubat
Mais que d'un remembre e que d'un rebat,
Couma auva esperant l'halen jous la cendra
A l'houra ount lou lum es mas un rebat.

Sei tournat entrar dins moun ama pura,
Mas n'ai pas pougut
Tournar aluchar lou fueg escoundut
E, dempeis, quaucun que n'es pas iu pura
Tout au found de me couma efant perdut...

*
* *

MA JOUVENSA FIU...

Ma jouvensa fiu
Couma una aigua fera,
Ja moun corps tout viu
Se boueira à la terra.

JE SUIS RENTRÉ DANS MON AME LISSE...

Je suis rentré dans mon âme lisse d'où j'étais parti pour suivre le vent follet du matin et voir la mer, qui voit la sirène danser dans les brouillards légers du matin.

Je suis rentré dans mon âme tendre où j'ai retrouvé plus d'un souvenir et plus d'un reflet, comme étincelle attendant le souffle sous la cendre, à l'heure où la lumière n'est plus qu'un reflet.

Je suis rentré dans mon âme pure, mais je n'ai pas pu rallumer le feu caché et, depuis, quelqu'un qui n'est pas moi pleure tout au fond de moi comme enfant perdu...

*
* *

MA JEUNESSE FUIT...

Ma jeunesse fuit
comme une eau sauvage,
déjà mon corps vif
se mêle à la terre.

Mas, doundant la charn
Que cala e s'esfreda,
Sente un diu bragard
Que m'a fach sa preda.

Sente un diu que ris,
Que ris e m'espelha
E lansa au ciau gris
Moun ama vermelha.

*
* *

VOUS QUE MANHES MAS, O BLOUZAS...

Vous que manhes mas, o blouzas,
En raibe, o rosas de lum,
Meitat drollas, meitat diouzas,
Meitat farfantela e fum,

O filhas de moun desaire,
O filhas de moun desei,
Moun tresor embelinaire,
Fount secreta de ma gei.

Durmetz, mortas mais viventas
Dins moun ama, escur palatz,
Vierjas-flours, oumbras dlentas,
Dins moun ama e l'enviblatz.

Car, per tournar viure, o lenas,
Sabe qu'avetz mas mestier
D'un pauc de sang de mas venas,
D'un pauc de sang fajilhier...

ALBERT PESTOUR.

Mais, domptant la chair
qui faiblit et s'effraye,
je sens un dieu gaillard
qui m'a fait sa proie.

Je sens un dieu qui rit,
qui rit et me déchire
et lance au ciel gris
mon âme vermeille.

*
* *

VOUS QUE JE N'AI TOUCHÉES...

Vous que je n'ai touchées, ô pures, qu'en rêve, ô roses de lumière, moitié filles, moitié déesses, moitié illusion et fumée,

O filles de mon ennui, ô filles de mon désir, mon ensorcelant trésor, source secrète de ma joie.

Dormez, mortes vivantes, dans mon âme obscur palais, vierges-fleurs, ombres odorantes, dans mon âme et l'enchantez.

Car, pour revivre, ô douces, je sais que vous n'avez besoin que d'un peu de sang de mes veines, d'un peu de sang magique...

ALBERT PESTOUR

(traduit du limousin par l'auteur.)

AUBOUISSADAS

LOUS TRES JOUVENTS

Tres jouvents sount venguts tout ara
Qu'an passat davans moun oustau...
L'aureta a de sentous de maula,
Lou sourel se rescond ben tard.

L'un risié, lou segound cantava,
Lou tresenc pourtava de flous,
E la mema febre amourousa
Semblava amoundaut lous butà.

Lou premiè s'arrestèt de rire,
Lou cantaire mutèt subran,
L'autre traguèt sas majouranas,
La manida aï! vèn de mouri.

Quand sount repassats à ma porta
An picat : « Dintras mous amics
Que plourarès! » — La nioch coumplida
Se sount levats dau meme cor...

Lous jouvents à la prima-aubeta
An tourna franquit moun lindau.
An be poutouna ma cadaula,
Mès m'an quitat souscà, soulet.

SUITE SUR LE HAUTBOIS

TROIS JEUNES HOMMES

Trois jeunes hommes tout à l'heure
Ont passé devant ma maison...
Le petit vent sentait la mauve,
Le soleil se cachait bien tard.

L'un riait, le second chantait,
Le troisième portait des fleurs,
Et la même fièvre d'amour
Semblait les pousser dans leur marche.

Le premier s'arrêta de rire,
Le chanteur se tut tout d'un coup,
L'autre jeta ses marjolaines :
« La petite vient de mourir ! »

Quand ils revinrent à ma porte,
Ils ont frappé. « Entrez amis,
Vous pleurerez ». La nuit finie,
Ils se sont levés tous les trois.

Les jeunes hommes, avant l'aube,
Ont à nouveau franchi mon seuil.
Ils ont embrassé ma serrure,
Et m'ont laissé pleurer tout seul.

LA TOURTOURA

L'aura que desfiolha
Las rosas d'agoust,
Lou sourel sans joia,
Tout es tahinous.

Sembla qu'à chaca oura
Entenden pati,
Un planh de tourtoura
Que vol pas mouri.

Tout ara t'ai vista,
Plouraves de tras.
Per de que siès trista
Per de que soui las ?

LA TOURTOURA

Quant n'ia de niochs e de journadas
De lunas blancas e de lus
Dins lou garagai estremadas ?
Quant d'amours que veiren pas pus ?

La cisampa bufa e desfloura
La darnieira rosa de l'ort ;
L'ai clavelada la tourtoura
Dessus lou pourtau de moun cor.

LA LAGREMA

Per de que m'atisse
Dins un sounge fol
D'abord que sentisse
La lagrema à l'iol ?

LA TOURTERELLE

Le vent qui défeuille
La rose au mois d'août
Le soleil sans joie
Tout est accablant.

C'est comme à chaque heure
Si l'on entendait
Cris de tourterelle
Qui ne veut mourir.

Je viens de te voir,
Qui pleurais de biais.
Pourquoi es-tu triste ?
Pourquoi suis-je las ?

LA TOURTERELLE

Combien de nuits et de journées,
De lunes blanches et d'aurores
Aux précipices enfermés ?
Que d'amours qu'on ne verra plus ?

Le vent coupant souffle et défeuille
La dernière rose au jardin.
Et j'ai cloué la tourterelle
Contre le portail de mon cœur.

LA LARME

Pourquoi je m'acharne
Dans mon rêve fou,
Quand je sens venir
A l'œil une larme ?

Es tant dous un sounge
Per que s'en penti ?
Per que dau vieiounge
Nous adoulenti ?

De la nioch escura
Pas gaire s'enchaut
L'estella e mai pura
Lusis amoundaut.

Seras moun estella
Lagrema... Es perqué
Jouta ma parpella
Te garde un pauquet.

JOUSÉ LOUBET

Si doux est le songe
Pourquoi l'éviter ?
Pourquoi la vieillesse
Est-elle un fardeau ?

De la nuit obscure
Ne se préoccupe
L'étoile, et plus pure
Elle luit plus haut.

Sois donc mon étoile
Larme... c'est pourquoi
Contre ma paupière
Je te garde un peu.

JOSEPH LOUBET

(traduit du languedocien par ANDRÉ CHAMSON)

LI NIVO ÈRON SI COUMPAGNO

Li nivo èron si coumpagno
E li roucas si paiòu,
Quand, i calo di mountagno,
Dins lou païs Cevenòu,
Cambo lèsto, closco duro,
Pèd de ferre, man seguro,
De la valengo à l'auturo,
Se bendavon li Raiòu.

D'aquéu tèms, sus li grand mourre,
De l'uba fin qu'à l'adré,
Sènso bàrri, sènso tourre,
Li pastre se fasien dre.
Qu'un Rèi vous mande de mèstre,
Rèsto libre quau vòu l'èstre,
Quau aparo soun campèstre
Emé soun cors pèr paret.

Mai, un jour, pèr faire tèsto
I dragoun à casco d'or,
Pèr agarri la batèsto
En s'empegnant cors à cors,
Li trepaire de roucaio,
Escapant à la bataio,
Se gandiron pèr li draio
I païs que l'aigo dort.

COMPAGNONS DE LA NUÉE

Compagnons de la nuée,
dormeurs des trous de rochers,
en ce temps, par la montagne,
dans le pays des Cévennes,
jambe leste, tête dure,
talon de fer et main sûre,
de la vallée à la crête,
s'insurgeaient les paysans.

Alors, sur les promontoires,
du versant Nord au Midi,
sans bastions ni forteresse,
les pâtres faisaient leur droit.
Qu'un Roi leur impose un maître,
reste libre qui veut l'être,
qui fait à son héritage
un rempart avec son corps.

Mais, un jour, pour tenir tête
aux dragons à casque d'or
et pour mener la bagarre
en s'empoignant corps à corps,
ces escaladeurs de roches,
se dérobant aux combats,
gagnèrent par les chemins
le pays des eaux dormantes.

Long di rièu dis oundo claro
Cascaiejant de si piue,
Vers lis espandido amaro
Davalavon dins la niue,
Pèr l'eigagno e la plóuvino,
Dins l'ermas, la sóuvagino
Traucavo l'escuresino,
Trasènt lume de sis iue.

Pèr Vauvert o pèr Eimargue,
Leissant li camin reiau,
Batien li païs camargue
Pèr ié pana de chivau.
Li dragoun sus si mounturo
Tenien d'à ment li pasturo,
Mai li droulas dis auturo
Ie voulien pourgi la sau.

Lèu, raubèron dins la plano,
Li cavalot au sang vièu,
E, virant à la chavano,
Sènso sello, sènso estrièu,
A grand erre, pèr li draio,
Brandissènt destrau e daio,
Anavon cerca bataio
En pregant e cantant Dièu.

Vers Bernis vasto èi la plano,
Ounden soun li mountihoun...
Dins lou rode di Tres-Bano
S'èron campa li dragoun
I chivau dounant la largo...
Quand, dins, lou vanc di Camargo
Cantant li siaume, à la cargo
Cavaucon li pastrihoun.

Le long des ruisseaux d'eaux claires
qui cascadent de leurs pics,
vers les pâtures salines,
ils descendaient dans la nuit.
Dans la rosée ou l'averse,
toutes les bêtes sauvages
perçaient l'ombre de la lande
avec l'éclair de leurs yeux.

Par Vauvert ou par Aimargues,
laissant les chemins royaux,
ils s'en allaient en Camargue,
pour y voler des chevaux.
Les dragons, sur leurs montures
fourrageaient dans la contrée,
mais les garçons des montagnes
voulaient leur offrir le sel.

Ils volèrent dans la plaine
les petits chevaux rapides
et, retournant aux bagarres,
sans selle et sans étriers
au grand galop, sur les pistes,
armés de faux et de haches,
ils cherchaient une rencontre
en priant et chantant Dieu.

Vers Bernis vaste est la plaine,
onduleux les monticules...
Dans le lieudit des Trois-Cornes
étaient campés les dragons,
laissant paître leurs chevaux...
Quand, au galop des camargues,
chantant leur psaume, à la charge,
arrivent les petits pâtres.

Lou capitàni di gardo,
Qu'envouton lis estendard,
L'espaso à la man, regardo
L'encoumbre di camisard.
Entend repica si bato,
Mounta lou cri di gargato,
E dins lou fum que l'acato
Lou vèi boumbi dins lou larg.

« Cavalié, » dis, « anas vèire
Se van demanda perdoun... »
Pèr lou Rèi e pèr si rèire
Pren la tèsto di dragoun,
Se reviro dins sa sello,
E lou ventoulet bacèlo
Soun mantèu coumo uno vèlo,
E siblo à sis esperoun.

« Cavalié, » dis, « à la cargo ! »
E boumbis lou regimen.
Mai sus li chivau camargo
En cridant : « tenguen, tenguen, »
Lou Cevenòu pico e trenco...
« Tabò ! Tabò ! » pèr Vistrenco,
Coustièro emai Gardounenco,
Se n'en parlara souvènt...

Aro sian dins la batèsto
A chivau contro chivau...
Que s'auboure uno tempèsto
Ferouno coumo amoundaut,
Que gingoule e bramo fèro !
« Tabò ! » quau couneis la terro
S'aubourara dins la guerro...
Lou cèu lusis de destrau...

Le capitaine des gardes,
sous la voûte des drapeaux,
l'épée à la main, regarde
la charge des camisards.
Il entend battre les fers
et monter le cri des gorges,
tandis que, sous la poussière,
il la voit bondir au loin.

« Cavaliers, vous allez voir
s'ils vont implorer clémence. »
Pour le Roi et ses ancêtres,
il rassemble les dragons.
Il se tourne dans sa selle
et le petit vent tapote
son manteau comme une voile
et siffle à ses éperons.

Il dit : « Dragons, à la charge ! »
et le régiment bondit.
Mais sur les chevaux camargues
en criant : « donnant, donnant ! »
le Cévenol pique et tranche.
« Tiens bon ! » Au pays du Vistre
et dans celui des Gardons
on en parlera longtemps.

Les voici dans la bagarre,
à cheval contre cheval...
Que se lève une tempête
comme au sommet des montagnes,
qu'elle tremble et qu'elle hurle...
« Tiens bon ! » qui touche sa terre
se grandira dans la guerre...
le ciel luit du fer des haches.

Vers Bernis vasto èi la plano
Ounden soun li mountihoun...
Dins lou rode di Tres-Bano
Mestrejon li pastrihoun...
E l'armado èi desbandado
E la fin de la journado
Sus li colo ennivoulado
Vèi flouri si pavaioun.

A la niue claro e sereno,
En cantant e pregant Diéu,
Van regagna li Ceveno
Pèr li draio de l'estiéu.
Dins la planuro agermido,
Li vanado e li bastido,
Soun, à l'eigagno, endourmido
Coumo Sauve dins soun Riéu.

Eme l'aubo que s'aubouro,
Li mount se soun aubourа.
Dins la nivo que l'entouro
A la primo auro di prat,
L'Egoual descapo sa tèsto...
Aro an vist dins la tempèsto
Li grand planié de genèsto
Ounto an garda vo laura.

An trecoula Vallaraubo!
Aro an gaza pèr lou riéu :
Lou fio dòu soulèu enraubo,
Sus terro, tout ço que viéu,
La mountagno ris e canto
Abauquido e brounzinanto :
De grandi colo vacanto
Escalon vers l'Ort de Diéu.

Vers Bernis vaste est la plaine,
onduleux les monticules...
Dans le lieudit des Trois-Cornes,
les petits pâtres sont maîtres...
Ils ont débandé l'armée
et la fin de la journée,
dans la brume des collines,
voit fleurir leurs pavillons.

A la nuit claire et sereine,
en chantant et priant Dieu,
ils regagnent les Cévennes
par les pistes de l'été.
Dans la plaine de gazon,
la bergerie et la ferme
s'endorment dans la rosée
comme Sauve sur ses gouffres.

Avec l'aube qui se lève
les monts se sont faits plus hauts
Dans la brume qui l'entoure,
au premier vent des prairies,
l'Aigoual découvre sa tête...
Ils ont vu dans la tempête
les grands plateaux de genêts,
les pacages, les labours.

Ils ont passé Valleraugue,
ils ont guéé le ruisseau.
Le feu du soleil entoure
tout ce qui vit sur la terre,
la montagne rit et chante,
bruissante et pleine d'herbes...
De grandes pentes sauvages
montent au Jardin de Dieu.

Diéu de vido, o l'alegrìo,
Quand Toun soulèu es amount,
D'èstre mèstre en sa patrìo
E d'escala pèr li mount.
Li bèu jour e li mesado,
Li sesoun e li annado,
Faran li revoulunado
Que Ta drecho iè semound.

Aro es l'ouro, qu'à la bòri,
Sus lou téule, escandiha,
Lou gau canto... Jour de glòri
Siès is autre aparìa...
Mai vèngue la niue lunado,
Coumo uno pèiro-levado
Dins l'ourisoun enaurado,
Sus lou serre, enarquiha,

Dins lou vènt que l'esfoulisso,
Un chivau blanc coumo nèu,
— Quand toumbo la bramadisso
Di desbalen negrinèu —
S'arrapant dins sa batudo,
E vesènt dins l'estendudo,
Peralin, la plano mudo,
Endihara vers lou cèu.

mai 1929

ANDRÉ CHAMSON

Dieu de vie, oh ! l'allégresse,
quand Ton astre est au plus haut,
d'être maître en sa patrie
et d'escalader les monts.
Les jours, l'espace des mois,
les saisons et les années
feront les révolutions
que Ta droite leur ordonne.

Voici l'heure où, dans la ferme,
sur le toit, chante le coq.
Le jour passe avec sa gloire
comme aux autres jours égal...
Mais vienne la nuit de lune,
comme une pierre-levée
et sur l'horizon dressée,
au sommet des monts, debout,

dans le vent qui le hérisse,
un cheval blanc comme neige —
quand tombe le hurlement
des hautes cascades noires —
se figeant en son galop
et voyant dans l'étendue,
au loin, la plaine muette,
hennira contre le ciel.

mai 1929

ANDRÉ CHAMSON

*
* *

REGARDS SUR LA MER

Ciel et Mer sont les objets inséparables du plus vaste regard ; les plus simples, les plus libres en apparence, les plus changeants dans l'entière étendue de leur immense unité, et toutefois les plus semblables à eux-mêmes, les plus visiblement astreints à reprendre les mêmes états de calme et de tourment, de trouble et de limpidité.

Oisif, au bord de la mer, si l'on tente de déchiffrer ce qui naît en nous devant elle ; quand, le sel sur les lèvres, et l'oreille flattée ou heurtée de la rumeur ou des éclats des eaux, on veut répondre à cette présence toute puissante, on se trouve des pensées ébauchées, des lambeaux de poèmes, des fantômes d'actions, des espoirs, des menaces ; toute une confusion de velléités excitées et d'images agitées par cette grandeur qui s'offre, qui se défend ; qui appelle par sa surface, et effraie par ses profondeurs, l'entreprise.

C'est pourquoi il n'est point de chose insensible qui ait été plus abondamment et plus naturellement *personnifiée* que la mer. On la dit bonne, mauvaise, perfide, capricieuse, triste, folle, ou furieuse ou clémente ; on lui donne les contradictions, les sursauts, les sommeils d'un être vivant. Il est presque impossible à l'esprit de ne pas animer naïvement ce grand corps liquide sur lequel les actions concurrentes de la terre, de la lune, du soleil et de l'air composent leurs effets. L'idée du caractère fantasque et violemment volontaire que les anciens prêtaient à leurs divinités, et nous-mêmes parfois attribuons aux femmes, s'impose assez à qui voisine avec la mer. Une tempête

s'improvise en deux heures. Un banc de brume se condense ou se dissipe par magie.

Deux autres idées, trop simples, et comme toutes nues, naissent encore de l'onde et de l'esprit.

L'une, de *fuir ;* de *fuir pour fuir*, idée qu'engendre une étrange *impulsion d'horizon*, un élan virtuel vers le large, une sorte de passion ou d'instinct aveugle du départ. L'âcre odeur de la mer, le vent salé qui vous donne la sensation de respirer de l'étendue, la confusion colorée et mouvementée des ports communiquent une inquiétude merveilleuse. Les poètes modernes, de Keats à Mallarmé, de Baudelaire à Rimbaud, abondent en vers impatients qui pressent l'être et l'ébranlent, comme la brise fraîche à travers les gréements sollicite les navires au mouillage.

L'autre idée est peut-être cause profonde de la première. On ne peut vouloir fuir que ce qui recommence. La redite infinie, la répétition toute brute et obstinée, le choc monotone et la reprise identique des ondes de la houle qui sonnent sans répit contre les bornes de la mer inspirent à l'âme fatiguée de prévoir leur invincible rythme, la notion tout absurde de l'*Eternel Retour*. Mais dans le monde des idées, l'absurdité ne gêne pas la puissance : la puissante et insupportable impression d'un éternel recommencement se change en désir furieux de rompre le cycle toujours futur, irrite une soif d'*écume inconnue,* de temps vierge et d'événements infiniment variés...

Pour moi je me résume tout cet enchantement de la mer en me disant qu'elle ne cesse de se montrer *possible* à mes yeux. Que d'heures j'ai consumées à la regarder sans la voir, ou à l'observer sans parole intérieure. Tantôt je n'en reçois qu'une image universelle ; chaque vague me semble toute une vie. Tantôt je ne vois plus que ce que l'œil naïvement éprouve, et qui n'a point de nom. Comment se détacher de tels regards ? — Qui peut échapper aux prestiges de la

vivante inertie de la masse des eaux ? Elle joue de la transparence et des reflets, du repos et du mouvement, de la paix et de la tourmente ; dispose et développe devant l'homme, en figures fluides, la loi et le hasard, le désordre et la période ; offre la voie ou barre le chemin.

Une rêverie à demi savante, à demi puérile, brouille, élucide, combine à propos de la mer quantité de souvenirs ou d'épaves spirituelles de divers ordres et de divers âges : lectures de l'enfance, souvenirs de voyages, éléments de navigation, fragments de connaissances exactes...

Nous savons quelquefois que cette immense mer agit comme un frein sur le globe, en ralentit la rotation. Elle est au géologue le gisement d'une roche liquide qui tient en suspension des atomes de tous les corps de la planète. Parfois l'esprit se risque dans la profondeur. Il en ressent la pression croissante ; il en invente l'épaisseur de plus en plus ténébreuse. Il y trouve des flux d'eau plus pure, ou plus tiède, ou plus froide ; des fleuves intestins qui circulent et se ferment sur eux-mêmes dans la masse ; qui se divisent et se renouent, effleurent les continents, transportent le chaud vers le froid, rapportent le froid vers le chaud, fondent les carènes de glace des blocs qui s'arrachent des banquises polaires, — introduisant une sorte d'échanges, analogues à ceux de la vie, dans la plénitude et la substance continue de l'eau inerte.

Ce grand calme, d'ailleurs, est ému assez fréquemment par les vibrations très rapides, plus promptes que le son, qu'y excitent les accidents sous-jacents, les brusques déformations du support de la mer. L'onde sourde se propageant d'une extrémité à l'autre d'un océan, se heurte tout à coup au socle monstrueux des terres émergées, assaille, écrase, dévaste les plateformes populeuses, ruine les cultures, les demeures et toute vie.

PAUL VALÉRY

L'AUTRE SOMMEIL [1]

II

Le lendemain de l'armistice nous trouva installés dans un appartement de la rue de Vaugirard, presque au coin de la rue Férou. Trois petites pièces dont deux sur une cour, les moyens dont nous disposions ne nous en permettaient pas plus. La plupart de nos meubles avait passé à l'hôtel des ventes ; ce qui restait encombrait nos deux chambres et la salle à manger. Ma mère s'affligeait de se voir réduite à la pauvreté ; c'était, si j'ose le dire, son chagrin de prédilection, car la mort de son mari s'enfonçait dans la nuit de la mémoire, mais la gêne où nous vivions maintenant était sans cesse présente à ses yeux. Lorsqu'elle faisait le ménage (nous n'avions plus de domestiques) des pensées que je jugeais puériles se lisaient dans son regard, aussi distinctement que si elle les eût écrites sur une feuille de papier : « Ce fauteuil que je pousse dans son coin, où il nous empêche de faire le tour de la table, occupait le milieu de notre salon, avec le petit guéridon d'acajou que j'ai dû vendre. Et cette chaise, j'en avais dix comme elle, au lieu de quatre. » Tout d'un coup, des larmes roulaient sur ses joues, et si je lui demandais pourquoi elle pleurait, elle me répondait qu'elle pensait à son cousin Georges, tué en Champagne, à la fin de 1916.

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er avril.

Claude s'était engagé à la veille d'un baccalauréat et achevait son service militaire à Mayence. Pas une fois il n'était venu nous voir pendant ses permissions et jamais il ne répondait aux lettres de ma mère. Cette attitude me confirmait dans l'opinion qu'il avait profité de la guerre pour s'enfuir de chez nous. De souvenir en souvenir, je remontais à la genèse de son projet, je comprenais maintenant des gestes, des regards qui m'avaient paru mystérieux. Sans doute, le premier repas de famille, le premier coup d'œil jeté à nos murs, à nos meubles, le déterminèrent à nous quitter. J'imagine que l'idée lui en prit d'un seul coup. A la fois résolu et secret, il dut s'appliquer à ne rien trahir de ses sentiments et à briser son impatience, à se laisser embrasser ou semoncer par mes parents jusqu'au jour où quelque chose le délivrerait de l'un et de l'autre. Une telle fermeté de propos semblait au-dessus de son âge ; je l'admirais. Pendant trois ans il avait su rester à l'écart, malgré les efforts de deux personnes pour l'attirer dans le cercle de leur petite vie. Ni mon père, ni ma mère n'avaient rien pu contre sa froideur et son silence. Il était passé près d'eux, comme quelqu'un d'une race nouvelle.

D'abord il me manqua au point que j'en perdis le sommeil. Je refis toutes nos promenades. Dieu sait ce que j'espérais trouver, sinon tout ce que le souvenir traîne après lui de tristesse et de plaisir. Je rêvais des choses qui n'étaient pas arrivées, des conversations que nous n'avions pas eues, puis il me semblait tout à coup qu'un regard dur et moqueur se posait sur moi, et la honte m'envoyait le sang aux joues. A vrai dire, je n'avais nulle affection pour Claude, mais il m'étonnait. Lorsque je le voyais assis à côté de ma mère, je me demandais comme les mêmes termes généraux pouvaient s'appliquer à deux personnes si différentes. Dire seulement qu'ils étaient des êtres humains créait déjà

un malentendu, car si ma mère représentait la race humaine, Claude, certes, venait d'une autre planète que la nôtre, et si c'était lui qu'on prenait pour type de ce que nous sommes, la raison m'obligeait alors à reconnaître que ma mère paraissait monstrueuse. Cependant j'étais issu d'elle ; mon cœur, mon cerveau, mes entrailles, elle les avait formés et nourris. Je voyais avec des yeux de la même nuance que les siens, et j'y découvrais parfois, en nouant ma cravate devant la glace, toute une variété d'expressions que nous possédions en commun, elle et moi. Ainsi la ressemblance entre nous allait plus loin qu'une simple analogie de traits ; il y avait quelque part dans mon esprit je ne sais quoi qui m'apparentait à elle. De telles pensées me soulevaient de fureur.

Peu à peu le souvenir de mon cousin s'effaçait de ma mémoire. J'étais à l'âge où l'on oublie le plus volontiers son enfance, quitte à la retrouver plus tard, lorsqu'elle a pris le halo du passé. Claude appartenait à un monde évanoui et quelques mois suffirent pour me rendre incompréhensible le désir de le revoir. J'achevais ma troisième. L'austérité des temps m'avait inspiré le goût du travail et me donnait l'illusion d'être un homme. Je me sentais vieux au seul moment où cela peut paraître agréable : à quinze ans. Toute la gravité ridicule de cet âge, je l'avais. La vie se dérobait à moi derrière les pages de mon livre.

Par froideur naturelle, j'étais chaste. Il ne s'agissait en aucune façon d'une contrainte que je m'imposais. L'idée seule que la vertu pût consister à vaincre des passions charnelles me semblait déraisonnable, parce que ces passions mêmes demeuraient pour moi aussi peu réelles que des formules d'algèbre. Les gestes de l'amour, dont je savais quelque chose, revêtaient à mes yeux un aspect non coupable, mais tantôt comique et tantôt sinistre. Il y avait dans ces jeux trop de choses

empruntées à la mort, trop de fureur, trop d'agonie. Pourtant les hommes cherchaient leur mystérieux plaisir avec une patience qui me surprenait ; ce qu'on appelle faire la cour à quelqu'un, mettait la limite à mon étonnement ; des heures, parfois des journées de supplications, de ruses ou de promesses, un long et ennuyeux labeur pour atteindre à ces quelques minutes d'un incompréhensible délire. L'humanité entière me paraissait en démence.

Il m'arrivait quelquefois de me promener au Luxembourg ; les jours de mauvais temps surtout, à la fin de l'automne, la tristesse des longues allées nues agissait sur moi comme un charme. La pluie même ne me rebutait pas ; elle ajoutait à la beauté du parc les avantages de la solitude. Je me souviens qu'un jeudi de novembre, j'étais assis sur un banc de pierre dans l'avenue qui aboutit à la rue de Vaugirard. Avec une branche que j'avais ramassée à terre, je m'amusais à retourner les feuilles brunes et jaunes qui jonchaient le sol autour de moi. Sans doute avait-il plu dans la nuit car il montait de ces feuilles une odeur pénétrante qui semblait le parfum même du souvenir et de la mort ; cette circonstance a pris sa place dans ma mémoire à cause d'un fait dont elle fut en quelque sorte l'annonciation. Depuis quelques minutes, je me laissais aller au cours indolent de mes pensées, quand un bruit me fit tourner la tête et je vis venir vers moi mon oncle Émile. Il marchait en traînant un peu les pieds et les feuilles faisaient autour de ses pas une sorte de murmure qui imitait le ruissellement de l'eau. Ce n'était pas la première fois que je le voyais ainsi au Luxembourg. La guerre et d'autres soucis dont il ne parlait pas accusaient chez lui un penchant à la mélancolie que sa gaieté dissimulait jadis assez bien, mais je fus frappé, ce jour-là, moins de son air vieilli que d'autre chose plus difficile à définir. De loin on l'eût pris pour un

pauvre, impression qui n'était pas due à ses vêtements, mais à la façon dont il les portait. J'avais déjà observé ce trait sans me l'expliquer lorsque je compris brusquement qu'à cet aspect misérable répondait une vérité d'ordre spirituel. Mon oncle venait de m'apercevoir et me regardait. J'eus alors la révélation de ce que l'âge peut faire à un homme : il le dépouille.

— Je te cherchais, me dit-il, un instant plus tard. J'étais passé chez toi. Ta mère m'a dit que je te trouverais par ici. Ne reste pas assis sur ce banc.

Je me levai. Nous remontâmes l'avenue en silence jusqu'à la terrasse en hémicycle. Là mon oncle s'arrêta et hocha la tête comme s'il répondait à une question. Il s'était posté près d'une des statues qui surveillaient le Sénat et les jardins déserts, et appuya une épaule contre le socle avec un mélange de résolution et de lassitude.

— Voilà, fit-il. Je me suis promis de ne pas dépasser cette statue sans t'avoir parlé. Ce que j'ai à te dire ne doit pas te faire de peine et te servira peut-être de leçon.

Il souffla, détournant la tête devant mon regard. Sa barbe grise, coupée ras, cachait mal la chair jaune et maigre des joues. Du sourire d'autrefois il restait, aux coins de la bouche, deux rides profondes qui ne parlaient plus que d'amertume.

— Il s'agit de ton père, reprit-il brusquement. Tu ne l'aimais pas. Ne me dis pas que tu l'aimais. D'ailleurs, il était difficile à comprendre. Dommage qu'on ne connaisse ses parents que lorsqu'ils commencent à vieillir, à perdre ce qui faisait d'eux des êtres humains. Pour savoir ce qu'était ton père dans sa jeunesse, il ne suffirait pas de rajeunir de vingt ans l'homme que tu as connu. Non. De toutes façons, il était autre. Il est devenu tout d'un coup quelqu'un que j'aurais pu appeler : Monsieur, comme un étranger. Mais, à vingt-

cinq ans personne n'était plus gai, ni, je crois, plus heureux que lui. Je te préviens que je ne te parle plus comme à son fils. Ta mère voudrait te laisser croire aux mensonges que nous t'avons dits le jour de sa mort. Elle trouve que c'est respecter sa mémoire, elle veut que tu l'imagines comme une sorte d'automate sans passions, un être enfermé dans ses livres. Tout cela n'est pas vrai. Peut-être as-tu deviné comment il a fini ?

Je n'eus qu'à lire sur ses lèvres et dans ses yeux le mot qu'il allait prononcer :

— Par un suicide ?

Il ne répondit pas ; cette parole sembla réveiller en lui un souvenir d'une précision extraordinaire et je vis trembler sa tête comme s'il eût reçu un choc.

— Tu ne peux pas savoir ce que c'est que la mort, dit-il tout d'un coup avec une sorte de brutalité dans la voix qui me parut plus horrible que la révélation dont il m'accablait. Ton père s'était couché sur son lit pour se faire sauter la cervelle, oui, tout habillé. La dernière chose qu'il a dû voir, c'était les cheminées de la maison en face de la vôtre, dans la rue de Passy ; le dernier bruit qu'il a pu entendre, le grondement des tramways et des voitures qui passaient sous sa fenêtre. Sur son visage, un air d'étonnement... cela ne dit rien et pourtant j'en ai rêvé pendant des mois. Il donnait l'impression de n'avoir pas compris, d'avoir été joué.

Il s'arrêta. Au-dessus de lui, une Diane arrondissait un bras et menaçait le ciel de son arc. Mon oncle ne me regardait pas. Ses yeux fixaient un point au fond d'une allée comme si d'entre les arbres quelqu'un dût venir vers lui. Sa bouche s'ouvrit pour articuler une phrase dont je n'entendis rien. Puis il se mit à parler mais d'un ton si bas qu'il était difficile de le suivre. Depuis quelques instants sa pensée l'avait entraîné loin de moi et j'écoutais le monologue d'un homme qui se croyait seul.

« Il faisait chaud dans cette chambre, lorsque je l'y ai trouvé. La fenêtre était à moitié ouverte. Un air lourd et chargé d'orage flottait autour de lui. J'ai dû chasser une mouche qui bourdonnait à ses tempes. Sa main n'était pas encore froide, je l'ai tâtée comme une main de malade, je l'ai désarmée, j'ai fait tout cela avant de comprendre qu'il était vraiment mort. Et plus je regardais son visage plus il s'éloignait de moi, je le voyais dans un vertige, je me penchais sur lui ; tout à coup il revenait à moi comme du fond d'un trou, et je reculais. Plusieurs fois la pensée m'est venue que ce n'était pas lui. Je n'arrivais pas à le reconnaître ; il ne se ressemblait plus et brusquement cette ressemblance reparaissait, puis de nouveau je le perdais. C'était comme une lumière qui s'allume et qui s'éteint sans raison. J'ai cru que je devenais fou. Ce visage changeait sous mes yeux. »

Un geste que je fis lui rappela ma présence ; il eut l'air d'un homme qu'une surprise arrache à son ivresse.

« Hein ? Tout cela est pénible, oui, trop pénible, mon petit. Je ne sais pas pourquoi je t'en parle ainsi. Le lendemain, comme j'examinais des papiers dans son secrétaire, j'ai trouvé des lettres, des notes, une sorte de journal qu'il tenait irrégulièrement dans les derniers mois de sa vie. Pendant près d'un an il a songé à son suicide. Trois fois il en a déplacé la date, enfin il a choisi l'époque des grandes vacances qui lui permettait de vous éloigner de Paris, toi, ta mère et ton cousin. Et sais-tu pourquoi il s'est tué ? Toutes les idées que nous nous formions de lui étaient fausses. A quarante-huit ans il s'est épris d'une femme qu'il avait suivie dans la rue. Après bien des efforts, il finit par apprendre son nom et réussit, par l'entremise d'un client qui la connaissait, à se faire présenter à elle. Ce n'était pas une mauvaise femme, mais elle manquait de générosité et certaines paroles trop chaleureuses de ton père le lui firent prendre pour un imbécile. Les demandes du pau-

vre homme furent accueillies par un rire qui le ravagea. Si jamais tu lis son journal, tu comprendras que la mort est la seule limite imposée à la souffrance humaine. Sans doute le refus de cette femme n'était-il qu'un jeu, mais en face de subtilités de ce genre ton père était démuni. Pour lui les mots n'avaient qu'un sens. Par faiblesse il retourna chez elle et ne résista pas au désir de discuter ; il l'irrita et, faute plus lourde, joignit à ses arguments des supplications qui le perdirent. Je ne crois pas qu'il l'ait revue plus de trois fois. Il essaya de l'oublier, mais il était atteint. Le temps et la réflexion aidant, cet échec prit à ses yeux des proportions démesurées et sa mélancolie lui fit voir dans une aventure cruelle, mais banale, le signe même d'une vie manquée. Peu à peu, il sombra. L'idée du suicide s'installa dans son cerveau et ne le quitta plus. Deux fois la résolution lui fit défaut, puis je ne sais quel contretemps lui rendit courage ; il suffisait de peu de chose pour le jeter dans un excès. »

Je sus gré à mon oncle de s'arrêter là et de me laisser partir ensuite, sans un mot d'adieu. Son récit m'avait déplu. Je lui en voulais de même que j'en voulais alors à tous ceux qui ramenaient le passé du fond de l'oubli, comme un noyé qu'on repêche. Ce passé là, surtout, que n'aurais-je donné pour ne pas le connaître ! Si la tombe de mon père abritait un mensonge, en quoi pouvais-je en souffrir ? D'où venait ce besoin de révéler une vérité inutile ? Je haïssais cette triste et médiocre histoire sur laquelle planait le regard meurtri d'un pauvre homme vaincu. Pour moi, la vie commençait à l'heure qui me tirait de mon sommeil ; le travail souterrain de ses racines ne m'intéressait pas. Tout mon être moral penchait en avant, vers un avenir où le passé ne ferait point jouer ses ombres, où la voix et le regard des morts ne m'atteindraient plus.

***

Près de deux ans s'étaient écoulés et je préparais mon second baccalauréat lorsque, sans transition apparente, ma vie prit une tournure que je n'attendais pas. Tout ce qui dormait en moi subit un réveil d'autant plus brusque et violent qu'il se produisait tard. Des êtres que j'avais vus jusque-là d'un œil inattentif disposaient, sans le savoir, de ma tranquillité. Un visage aperçu dans la rue me poursuivait tout le long du jour, embelli de tout ce qui me séparait de lui, et comme nimbé par mon désir. Je rentrais chez moi dans un état qui tenait à la fois de l'exaltation et de la langueur. Une joie folle s'emparait de moi tout à coup, sans raison, comme l'accès de mélancolie où je tombais ensuite. Le monde changeait sous mes regards, et moi-même. S'il est vrai qu'on souffre en naissant, l'image d'une seconde naissance n'en sera que plus juste pour décrire ma transformation. L'homme naquit en moi dans des larmes d'angoisse. Le jour, j'étais mené çà et là par une passion décevante qui mettait la proie sur mon chemin sans me donner l'audace de la saisir, et je retrouvais dans mes nuits les fantômes appelés par ma faim.

Un des rêves qui me visitaient le plus familièrement à cette époque est demeuré dans ma mémoire jusqu'en ses moindres circonstances. On ne peut parler de tout, mais puisqu'il s'agit du seul sujet dont j'aie une connaissance absolue, autant le rendre intelligible. C'est une bizarrerie de mon esprit de ne croire à une chose que si je l'ai rêvée. Par croire, je n'entends pas seulement posséder une certitude, mais la retenir en soi de telle sorte que l'être s'en trouve modifié. Aussi, quelque insignifiante qu'elle soit, cette certitude vient toujours se mêler à mes pensées, mais il faut qu'elle pénètre en moi par la porte énéidienne qui livre passage aux songes véritables.

Un après-midi de juin, comme je sommeillais, je me vis tout à coup dans une chambre inconnue. N'était un lit monumental qui en occupait le fond, cette pièce de dimensions grandioses eût été vide, mais, je ne sais comment, l'absence de meubles donnait une impression de faste. Un fleuve de lumière et d'air tiède inondait l'espace entre des murs d'une blancheur éclatante. Par la fenêtre ouverte arrivait jusqu'à moi un son merveilleux, magique. Sans doute bâtissait-on dans le voisinage, assez loin cependant pour que le bruit de ce travail ne fût qu'une espèce de murmure sonore. Ou plutôt, je crois que la chambre où je me tenais devait être au dernier étage d'une haute maison, en bordure du Champ de Mars, si bien que les cris des scies perdaient de leur strideur en s'élevant dans le ciel et que le fracas des machines, atténué par la distance, semblait le bourdonnement d'un monstrueux insecte. Mais cette rumeur où je reconnaissais l'activité des hommes, un autre son la dominait, si profond, si dur et si grave que jusqu'au fond de ma poitrine j'en ressentais un frémissement et un choc. Peut-être de lourds marteaux heurtant des poutres de fer produisaient-ils ces vibrations retentissantes, mais pour moi quelqu'un venu des régions inhumaines faisait entendre la voix géante du destin.

Sur le lit reposaient deux corps nus. Étendus côte à côte, dans la plus grande immobilité, leurs mains seules se touchaient par les extrémités des doigts. De temps en temps, il flottait sur les paupières et le front des dormeurs l'ombre d'un geste invisible. J'admirais en silence leurs membres déliés et robustes et la respiration heureuse qui enflait leur poitrine et creusait leurs flancs. Aucun effroi, aucune pensée contraire ne les faisait tressaillir. Cette chair lisse qui recueillait la lumière connaissait de la souffrance l'idée seule qu'en peut donner le plaisir. Ces lèvres entr'ouvertes n'avaient jamais supplié ; pas une larme n'avait alourdi les cils dont

l'ombre palpitait quelquefois sur leurs joues. Mon cœur se mit à battre. Il existait donc une chose que la tristesse n'effleurait point. J'en avais le spectacle sous les yeux. Le bruit du fer montait autour de moi comme un flot et se confondait avec les pulsations de mon sang. Une veine tremblait au cou des dormeurs. Je regardai plus attentivement les deux corps : j'étais l'un et j'étais l'autre. Oui, la joie qui les parcourait ainsi que deux courants animés d'un mouvement sans fin, c'était en moi qu'elle trouvait sa source. Mon seul cœur envoyait la vie jusqu'au bout de ces doigts qui s'emmêlaient. Alors, dans le tumulte et la lumière, je fus saisi d'une émotion si violente qu'elle sembla m'arracher l'âme, et je me réveillai en nage.

Ce rêve m'instruisit mieux sur ma vraie nature que toutes les méditations et tous les gestes dictés par mon désir. Je sus que j'étais voué aux sens. Ainsi apparaissaient les premières limites imposées à mon être. J'en éprouvai moins d'humiliation que de plaisir, car ma vanité était si forte que je trouvais un bonheur presque égal à m'abaisser qu'à m'élever.

Cette découverte que je fis de moi eut pour premier effet de compromettre mes études. Deux fois de suite je manquai un examen des plus simples. Ma mère n'y comprenait rien. Certaines cases du cerveau se ferment chez beaucoup de femmes par le seul fait qu'elles ont un fils ; la faculté d'imagination s'obnubile. Je voyais la pauvre femme verser ses petites larmes sur le rapport du proviseur pour me demander ensuite d'une voix brisée ce que cela voulait dire. Et comme pour accentuer le comique du malentendu, elle passait la main sur mon front et parlait d'aller consulter un docteur.

Je crois que je n'étais pas ce qu'on appelle un bon fils. D'abord je n'avais pas les sentiments qu'il faut pour cela. Lorsque, par un subit mouvement de charité, j'essayais de me montrer aimable envers ma mère, elle

ne s'en apercevait jamais. Seule ma mauvaise humeur faisait impression sur elle. Mes prévenances la trouvaient distraite, alors que mes haussements d'épaule et mon ton rude la réveillaient aussitôt : elle se tournait, lançait un coup d'œil vers moi et reconnaissant une des causes habituelles de son chagrin la saluait d'une explosion de reproches. Peu à peu, je cessais de lutter contre mon naturel : la partie devenait inégale. Mes efforts se bornèrent à observer le silence, à ne pas ricaner, à quitter la pièce sans faire claquer la porte. Cela non plus, ma mère ne m'en savait pas gré : elle nommait bouderie cette victoire sur mon impatience et me reprenait avec des paroles qui fomentaient dans mon cœur une colère dévastatrice. Malheureusement, aucune de ses faiblesses ne m'échappait. La plus irritante était le manque de mémoire qui lui faisait oublier mon nom ; elle le cherchait comme à tâtons, dans les ténèbres du caveau de famille. « Pierre, Emmanuel, Jean, Marc... » il fallait qu'elle procédât à l'appel de tous ses morts avant de me trouver. Je ne pouvais souffrir ces accès d'amnésie. Il me semblait que perdu dans une foule brumeuse, je n'existais plus moi-même. « Denis, criai-je, excédé, Denis, maman, je t'en supplie. » Alors elle me regardait avec désespoir et gémissait de ce que je ne l'aimais plus.

Tout ce que ma vie comportait de tristesse et de contrainte, ma mère le représentait à mes yeux, avec le mélange de vague et de précision qui caractérise certaines statues allégoriques. Je veux dire par là que des jours entiers elle était simplement ma mère, une petite femme qui vieillissait trop vite, et d'un coup, pendant l'espace d'une seconde, elle faisait sans le savoir un geste qui résumait tout mon ennui. Entre elle et les petites pièces étroites que nous habitions il s'établissait un rapport comme de la chair à l'âme. Lorsqu'elle était sortie son ombre flottait de chambre en chambre autour de moi et gâtait ma solitude.

Rien ne me ravissait alors comme de m'abandonner à des rêveries sensuelles qui m'entraînaient dans un monde extraordinaire. Le souvenir d'un visage aperçu dans la rue formait le point de départ d'une aventure fictive, mais délicieuse. Cependant, bien que cette habitude n'intéressât que l'esprit, je devenais difficile. L'appartement de la rue Férou n'était pas propice à mon plaisir. Je choisissais avec soin l'endroit d'où je quitterais terre et il me répugnait de prendre mon vol, si j'ose dire, parmi tant de choses médiocres qui me rappelaient mes attaches.

J'affectionne encore tout particulièrement les lieux où la vie apparaît sous un aspect irréel... A deux pas plus loin elle reprend les formes que nous lui connaissons trop, mais là, en ce point d'élection, elle a quelque chose de douteux qui l'apparente au rêve. Son charme vient pourtant de ce que n'étant plus tout à fait la vie, elle n'est pas, à vrai dire, le rêve.

Un jour de juin que j'achetais une tête de plâtre chez un mouleur du quartier, je m'épris si violemment de sa boutique que je dus faire effort pour m'en éloigner. Avais-je pu passer si souvent devant elle sans la voir ? Peut-être n'étais-je alors pas mûr pour la passion dont les premiers élans m'ébranlaient aujourd'hui. Le lendemain et les jours suivants me retrouvèrent au même endroit. Je donnais les raisons les plus compliquées pour rester là. Un parent me priait d'acheter le moulage d'une statue dont le nom m'échappait, mais qu'il me suffirait de voir pour la reconnaître. N'y avait-il pas d'autres moulages, un atelier où l'on pût me conduire ? Je pressentais, en effet, l'existence cachée d'autre chose. Ma ruse d'écolier réussit. J'avais affaire à une bonne femme qui me livra la clef d'un magasin où des moulages, trop grands pour être exposés dans la boutique, attendaient qu'une commande les envoyât dans une classe de dessin ou au fond d'un musée de province.

Le cœur serré, je traversai une cour silencieuse et descendant quatre ou cinq marches, pénétrai dans une pièce obscure et humide.

D'abord je ne vis rien que d'attendu. Au centre du magasin, trois grandes tables, posées les unes sur les autres, supportaient le poids d'une centaine de bustes. La mythologie s'y mêlait à l'histoire. L'épaule nue d'Apollon touchait l'agrafe impériale de Domitien ; mais c'était une foule dont les éléments restaient distincts. Quelque chose les séparait ; chacun vivait d'une passion qui n'échauffait que lui. Bacchus dans sa mollesse et Trajan dans sa gloire ne se connaissaient pas, bien que de l'aube à la nuit un long regard interrogateur tentât de les unir. A force de les examiner, je compris que la vie peut se traduire d'une manière qui n'est pas apparente au premier coup d'œil. Ils ne respiraient pas, mais ils écoutaient. Chez eux l'attention remplaçait le souffle. Si le murmure de la rue ne parvenait pas à leurs oreilles, des pensées secrètes menaient leur bruit au dedans d'eux-mêmes.

Cependant, comme je faisais le tour du magasin, et mes yeux s'accoutumant à la pénombre, je vis tout à coup un spectacle qui m'arracha un cri. Cette cave abritait l'Olympe. Près de vingt statues attendaient mon regard, rangées contre un mur noir d'où elles semblaient sortir.

Ce que d'autres ressentent sous le ciel de l'Acropole, je l'éprouvai là. Les visions incertaines de mes rêves prenaient corps et pendant l'espace de quelques secondes je me connus exactement, quitte à oublier par la suite ce que cette révélation m'apprenait. Les mots rendraient mal l'espèce de joie épouvantée qui m'agita, mais, la pénombre aidant, j'imaginai sans peine les transports d'un cœur dévot dans un temple où s'accompliraient des mystères. Une émotion vague et puissante me souleva devant ces dieux qui ne me voyaient pas. Leur

beauté me foudroyait. Un ciel mythologique s'ouvrit à mes yeux et me frappa d'horreur, mais cette horreur même je l'adorai. Si l'on pouvait vendre son âme, j'aurais, en cette minute, fait bon marché d'une éternité bienheureuse pour que ce monde de plâtre s'animât d'un coup. Sa colère m'eût ravi. Quelles tortures j'eusse appelées sur moi !

Je crois que dans l'émerveillement du désir, je m'enhardis à toucher ces membres, à les entourer de mes bras, et sur ces visages sans regard et ces poitrines où rien ne battait, je portai des mains tremblantes.

Le froid consentement de ces corps me surprit plus encore que l'extravagance de ma conduite. J'aurais compris que la vie leur fût donnée, non en échange de mon âme, mais à seule fin de me repousser. Qu'une beauté aussi prodigieuse demeurât sans défense me parut inexplicable. Ce n'était pas le moins étrange des sentiments qui me troublèrent ce matin-là et, cédant à une fausse honte, j'abandonnai Bacchus aux formes indécises, Apollon chaste et colère, et Diane, éternellement chasseresse, inviolée.

Vers cette époque se place la première aventure où la vie et mes rêves essayèrent de se joindre. Je ne sais plus si c'était avant ou après la visite au magasin de moulages. La mémoire me faut. J'aurais dû conserver les petits carnets d'un sou dans lesquels je notais alors tant de ces choses qu'on n'ose pas écrire. Je les ai brûlés à la suite d'un démêlé de conscience (comme si l'on pouvait abolir ce qu'on répudie), mais il m'en est resté, tout au moins, le goût, le souci de dire vrai. La guerre avait pris fin depuis quinze mois et je préparais mon baccalauréat pour la troisième fois ; la date, l'heure m'ont fui et avec elles plusieurs détails que je regrette.

Un camarade, qui s'était lié avec moi, moins par sympathie que par curiosité, me proposa, un jour, une excursion dans les bois du Raincy en compagnie de sa cousine. Par faiblesse, j'acceptai, mes paroles démentant sans cesse la force que je sentais en moi.

Remy ne m'inspirait pas d'amitié. Je subissais sa conversation et ses confidences par politesse et parce que tout ce qui n'était pas mes désirs me semblait d'un ennui égal et également inévitable. Il le savait, je crois, et se piquait au jeu. C'était un garçon brutal et rusé qui ne souffrait pas qu'on lui résistât, mais comme ses poings ne m'effrayaient guère, il avait recours à de grossières gentillesses pour m'amener à lui obéir. Des livres ouverts, glissés sous le pupitre au bon moment, faisaient de moi son obligé.

Je fus exact au rendez-vous, irrité pourtant de me plier aussi docilement à la volonté d'autrui. Nous étions convenus de nous rencontrer dans un café, puis d'aller ensemble chercher sa cousine. A son sourire un peu mystérieux, je compris qu'il exultait de me voir ainsi, rétif et consentant à la fois, car une réussite trop facile lui eût gâté son plaisir. Il poussa même l'amour de la difficulté jusqu'à m'avouer son propos et me le présenta sous un jour défavorable : « Elle est très vive, très fière, dit-il. Attends-toi à recevoir une gifle. » Un sourire cruel vint brider son œil qu'il avait petit et tiré vers la tempe. En ce moment, son visage me parut si déplaisant que je méditai de rentrer chez moi. Son nez camus, sa bouche trop rouge et jusqu'à ses dents pourtant fort blanches, tout en lui faisait violence aux idées que je formais de la beauté. Et que sa laideur était provocante ! Que d'orgueil dans cette prunelle bleue !

Nous étions un peu en avance. Tout le long des rues qui nous menaient chez sa cousine, il me prodigua ses conseils avec une franchise et un cynisme calculés pour me gêner. Je rougissais facilement. Tout ardent que

j'étais, certains mots me semblaient impossibles à dire et pénibles à entendre ; c'étaient ceux-là dont il paraît son discours.

Enfin nous arrivâmes, moi, le cœur faillant, lui, joyeux et affairé comme un démon. Il me présenta à une jeune fille dont je ne vis pas distinctement le visage, ébloui que j'étais par mon émoi. La surprise la rendit muette. Je me souviens qu'elle était prête à sortir. Son regard étonné se posa sur Remy d'abord, sur moi ensuite. Je dus alors faire mine de partir, car il me retint par le bras. Ici commença à paraître la trame de ses mensonges et je me sentis le personnage d'une farce destinée à le divertir. Il ne fut plus question d'aller au Raincy et quinze minutes plus tard, sur le plus futile des prétextes, nous nous trouvions chez lui.

Je compris alors, et malgré moi j'admirai toute la férocité de ce collégien. Andrée — aucun lien de parenté ne l'unissait à Remy — obéissait à son prétendu cousin avec la servilité de l'amour. Sensiblement plus âgée que nous, elle contenait assez bien son dépit de me voir là, mais je la devinais toute ravagée de honte. Un coup d'œil que je lui lançai à la dérobée me plongea dans l'étonnement. C'était la première fois que je la regardais. Mon trouble se dissipait et je la voyais, je crois, telle qu'elle était dans l'ingrate lumière d'un ciel terne : on n'aurait pu rêver un visage plus beau.

La perfection de ses traits ne fut pas ce qui me frappa le plus, mais bien une expression singulière que je n'ai connue depuis à personne d'autre. Peut-être le mot *inhumain* conviendrait-il pour la définir, s'il ne donnait l'idée d'une nature froide et dure ; or tout n'était que douceur dans le regard de ses yeux gris et le chagrin même n'effaçait pas le sourire errant sur ses lèvres. Sa beauté la séparait de nous et la plaçait comme par delà les frontières terrestres. Pour le coup, les exagérations des poètes me parurent justes.

Il n'y a qu'un mode pour parler de la grâce physique lorsqu'elle atteint ce degré. Le genre précis trahit son modèle ; seules de lyriques allusions retiennent quelque chose de cette vive clarté.

Je considérai Andrée avec les yeux d'un avare que sa passion travaille. Remy qui nous observait d'un air ironique, mais fort attentif, s'aperçut de l'intensité de mon regard. Par une méprise assez courante, il prit pour de la colère ce qui n'était que du désir et me fit un signe auquel je ne répondis pas. L'impression de jouer la comédie me quitta ; brusquement je passai d'un plan à un autre et d'un mensonge trivial à une réalité qui m'étreignait le cœur. En voyant ces joues où roulaient des larmes, ces paupières ombrées de cils noirs, tout ce visage lisse et frais, incliné vers le sol, les ignobles conseils de Remy me revinrent en tête. Ce souvenir me brûla le sang. Se pouvait-il qu'il n'eût pas menti ?

Quelle preuve me fallait-il donc ? La présence d'Andrée m'instruisait trop bien de l'empire qu'elle subissait. Si vraiment elle était aussi fière que le disait Remy, elle devait mortellement souffrir de l'humiliation qu'il lui infligeait. Depuis notre arrivée, elle n'avait pas une fois levé les yeux vers lui, mais, mise au supplice par le regard que je posai sur elle, elle se tourna de mon côté et m'envisagea d'un air si désespéré que j'en fus ému. Je lus dans ses traits tout ce que le cœur peut contenir de tristesse. Alors un irrésistible besoin de lui plaire me contraignit à me lever et je quittai la pièce.

Remy me rejoignit dans l'antichambre.

— Tu as envie d'elle ? me demanda-t-il.

Je ne répondis pas. Il se mit devant la porte pour m'empêcher de sortir. Son visage prit une expression de sauvagerie qui firent de lui un homme. J'entrevis tout à coup quelles étranges passions le mèneraient plus tard.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? continua-t-il d'une voix sèche que je ne connaissais pas. Elle m'obéit. Tu as vu, elle est là parce que je le lui ai dit. La maison est vide à présent. Mon père est en voyage. J'y fais ce que je veux. Tu as vu...

Son œil clair se fixa durement sur moi, commme pour guetter jusqu'à la moindre palpitation de mes muscles.

— Tu as vu ? Elle pleurait. Et toi, et toi...

Je sortis. A peine eus-je tiré la porte que je regrettai ce geste. Il pouvait être trois heures, du moins faisait-il encore jour. Par un vitrage blanc et opaque dont l'escalier me cachait la partie supérieure, une lumière s'épandait comme le reflet d'une nappe de neige. Je fis quelques pas devant la porte, puis je m'assis sur le tapis qui recouvrait les marches. Une douleur inconnue me courbait en deux. J'en éprouvai d'abord une grande surprise, mais au bout d'un moment je compris que c'était la forme physique que prenait une souffrance morale. Pour endormir cette torture, je me couchai par terre, comme un chien, et c'est alors qu'une sorte d'ivresse s'empara de mes sens. Le palier où j'étais pencha à droite, puis à gauche, ainsi que le pont d'un navire. Je sentis contre mon visage, dans une odeur de poussière, un courant d'air qui venait de dessous la porte ; pour me trouver de l'autre côté de cette porte, j'aurais volontiers donné ma vie. Sans doute, il suffisait de sonner, mais sonner était la seule chose au monde que je ne pusse pas faire. Je me relevai et m'assis, la tête contre les barreaux. Tout chavirait ; mon cerveau ne m'obéissait plus : je ne réussissais pas à suivre une idée, à former un plan. J'eus l'impression que le jour déclinait ; mais non, ce quelque chose de spectral qui descendait dans l'air n'existait pas au dehors de moi. A cet instant qui précédait la venue d'une nuit épaisse et totale, une

sorte d'éclair déchira l'obscurité. Il me sembla que ce trait fulgurant me trouait le crâne, d'une tempe à l'autre, derrière les yeux, et pendant l'espace de quelques secondes je vis comme une réalité une scène peut-être imaginaire. Ce qui se présentait à mon esprit se présenta aussi à mes yeux. Dans un transport de désir, tout mon être supplicié par la privation ne fut plus qu'un regard pour qui un mur n'existait pas, et je vis l'enlacement de deux corps ennemis, la terreur mêlée à la joie. Presque aussitôt la nuit se referma sur moi.

***

Quatre ou cinq jours plus tard, j'ôtai des mains de ma mère qui allait l'ouvrir, une lettre tournée à peu près comme il suit :

« Vous êtes sans doute la dernière personne à qui je devrais demander conseil. Trouvez-vous cependant, demain, vers cinq heures, à la grille du Luxembourg qui fait face à la rue de Fleurus. A. »

Elle ajoutait en post-scriptum : « Croyez bien que j'ai hésité à vous écrire. »

Cette lettre était une prière et voulait être un ordre. L'écriture m'en parut vaniteuse et le ton impertinent, mais elle raviva en moi un tourment qui sans cela se serait apaisé peu à peu. Je pensais que la souffrance dût s'user, se consumer d'elle-même jusqu'à la cendre, et le pouvoir de ces quelques lignes me surprit comme une révélation sur mon propre cœur.

Ma première pensée fut une sottise inexplicable : aller trouver Remy et lui montrer cette lettre. Depuis le jour où il m'avait mené chez lui avec Andrée je me tenais éloigné du lycée et nous ne nous étions pas revus. Et voici que brusquement je ne lui en voulais plus. Ma rancune tombait sans motif raisonnable.

Seul le souvenir de ses cruautés m'empêcha de céder au mouvement qui me poussait vers lui. J'imaginai quel sourire viendrait retrousser sa lèvre, quel pli se formerait au coin de ses paupières en lisant ce billet. Il se moquerait de moi et d'elle. Ou bien, sur son visage avide et féroce se répandrait cet air sérieux qu'il avait lorsqu'il me barrait la porte et que sa colère m'enveloppait comme la chaleur d'un feu. Je me jugeai fou de songer à lui ; c'était vers elle qu'il fallait courir.

Ma mine blême arracha un cri à ma mère qui me crut malade. A ce moment, elle me parut si loin de moi, que je m'étonnai qu'elle ne fût pas morte. Ses questions n'avaient plus de sens. A qui parlait-elle ? Pourquoi me secouait-elle par le bras ? Je l'écartai et me sauvai nu-tête dans la rue.

Il n'y avait qu'une centaine de mètres de chez nous à l'appartement d'Andrée. Je les parcourus dans un état difficile à décrire, parce que je ne savais plus si je devais être heureux ou malheureux. Parfois il me semblait que je me replongeais dans une sorte de songe de douleur, puis mon cœur s'allégeait tout à coup ; je ne mettais alors aucune limite à mon espoir.

On m'apprit chez Andrée qu'elle était sortie. Sans doute mon air hagard inspira-t-il cette réponse. Je réfléchis ensuite que j'avais été bien sot et bien imprudent de monter et qu'Andrée m'en voudrait à coup sûr. De toute manière, je résolus d'attendre la jeune fille dans la rue, à la terrasse d'un café d'où je pouvais surveiller l'entrée de sa maison.

Les trois quarts d'heure qui s'écoulèrent ensuite me vieillirent plus, je crois, qu'une année entière n'aurait pu le faire. Ces longues minutes me donnèrent la mesure de ma faiblesse. J'étais devant la souffrance comme une barque insuffisamment gréée dans une tempête. Rien en moi n'offrait de résistance au désespoir, mais là même

était ma chance de salut, car une fois le ravage accompli, le besoin de vivre s'accusait plus fort qu'auparavant.

La vie ne m'a pas fait connaître de moment plus sinistre. Quelque déconvenue que me réserve l'avenir, ma tristesse n'ira jamais au delà de ce que j'éprouvai alors. Je désirais tellement la présence d'Andrée que son absence me semblait une raison suffisante de mourir. Il eût été fort inutile de me dire : « Elle viendra, vous la verrez demain, ce soir. » J'aurais mieux accueilli quelques gouttes de poison que des consolations de ce genre, et ce n'était pas de demain, ni de ce soir qu'il s'agissait, mais d'un *maintenant* qui me tuait.

Enfin je la vis sortir de chez elle. Loin de se douter que j'étais là, elle traversa la rue et vint vers moi. Je me levai, elle me reconnut. La parole n'a jamais été mon fait ; je balbutiai d'une façon absurde qui augmenta sa gêne. Elle voulut me quitter sur-le-champ ; ses parents étaient revenus du bord de la mer, où ils avaient passé les vacances de Pâques ; nous pouvions être vus. J'eus la présence d'esprit de héler une voiture.

Je me souviens qu'elle portait un manteau de cuir comme la guerre en avait répandu l'usage parmi les femmes. Ce vêtement la changeait sans qu'il me soit possible d'expliquer en quoi. Elle me parut moins belle, mais plus proche. L'odeur du cuir se mêlait à la vision que j'avais d'elle, je ne la regardais plus avec les mêmes yeux. Il y avait dans sa beauté quelque chose de moins fragile et de moins rare que je ne reconnaissais pas. Mais je ne regrettais guère le fantôme qui m'avait séduit le premier jour. Au contraire, la pensée de me savoir débarrassé d'un désir me fit bondir le cœur, quand même ce désir dût être remplacé par un autre plus fort.

Pendant plusieurs minutes, elle demeura immobile et maussade. Puis, gênée par mon silence, elle commença à me reprocher ce qu'elle appelait ma légèreté, mais je sentis qu'elle ne croyait pas à ses paroles et qu'elle ne

les prononçait que par contenance. Et tout à coup, dans un subit élan de chagrin, elle fondit en larmes. Presque sans réfléchir, je l'entourai d'un bras, geste qui me surprit tout le premier, moins par sa hardiesse que par le peu de plaisir qu'il me procura. La veille pourtant, si l'on m'avait dit qu'il me serait donné de l'accomplir, quelle joie m'aurait transporté !

Je lui tirai sans peine la confidence de ses malheurs. C'était, je m'en apercevais, un caractère assez chétif que le sien. Un poids l'écrasait ; pour s'en décharger, elle eût parlé à n'importe qui. Remy ne l'aimait plus. Ah, je comprenais presque l'indifférence de ce garçon en voyant les larmes qu'elle versait sans honte devant moi. L'idée de beauté se lie dans mon esprit à celle de force et d'une manière si impérieuse qu'à regarder ces traits fins et purs déshonorés par une telle faiblesse, j'eus le sentiment d'un démérite. Un visage plus commun lui eût mieux convenu.

« Il est si dur, gémissait-elle. On dirait qu'il m'en veut de m'avoir aimée. Il vous a fait venir pour m'humilier. »

Je feignis de ne pas comprendre afin qu'elle s'engageât dans la voie d'aveux plus détaillés, car son récit m'éloignait d'elle, mais aussi il me ravissait. Sans le savoir, elle me rendait la liberté ; je respirais mieux. D'une voix entrecoupée, elle me confia que Remy usait envers elle d'une cruauté qui ne faisait, du reste, que rendre plus fort l'attachement qu'elle avait pour lui. Je ne sais quel instinct la poussait à me confesser de telles choses. On eût dit qu'elle voulait ajouter encore à l'humiliation de l'autre jour et s'abaisser un peu plus devant celui qui l'avait vue si bas. De temps en temps, elle portait son mouchoir à ses dents comme pour le déchirer, geste où il entrait, je crois, une petite part d'affectation.

Je devinai que cette scène de rupture, commencée d'une manière si terrible, s'était terminée autrement et dans des circonstances beaucoup moins désagréables.

Remy ne m'avait retenu que pour chagriner la pauvre fille. Elle et moi, nous servions le singulier désir de ce jeune tyran. Mon départ l'avait laissé sur sa faim, et je n'eus qu'à me souvenir du regard qu'il me lança dans l'antichambre pour imaginer les excès qui durent suivre.

Elle se tut. Une force comparable à celle d'une vague me porta vers cette femme, de même qu'elle m'en avait éloignée. Aucune transition ne marquait le passage d'une extrême indifférence à une angoisse dont je ne comprenais pas bien le sens. J'insistai pour savoir combien de temps ils étaient restés ensemble après mon départ et, toute honte bue, pour connaître l'emploi des deux grandes heures dont elle me parlait. Elle me vit blêmir dans la petite glace qui renvoyait nos visages, et me crut jaloux. Je l'étais, en effet, mais non d'elle.

Ses larmes séchèrent. Je devinai à son regard qu'elle formait le projet de se servir de moi et de ridicules coquetteries remplacèrent aussitôt son humilité de tout à l'heure. A présent elle hésitait à me répondre et se demandait comment elle avait pu se livrer à de pareilles confidences. Une telle sottise me mit hors de moi. Par un mouvement d'incoercible fureur, je lui pris le poignet et la secouai :

« Parle donc, lui dis-je. »

Cette ivresse de colère qui me saisissait lui fit peur et elle se mit à bégayer. Ma main lâcha son bras ou plutôt le rejeta avec autant de violence qu'elle s'en était emparé.

Je me rencognai dans la voiture d'un air sombre. Il se trouva que sans le savoir j'avais choisi le parti le plus habile. Quelques instants après, en effet, Andrée avait glissé ses doigts dans les miens et répondait d'une voix blanche à mes questions. Ce fut alors que je connus une joie singulière que j'ai éprouvée plusieurs fois dans la suite. Chaque réponse que j'obtenais me procurait une souffrance nouvelle, mais j'en jouissais comme du plus

rare des plaisirs. Qui n'a pas été jaloux ne comprendra rien à ce que je veux dire. Je revivais maintenant les pénibles moments que j'avais passés, l'autre jour, dans l'escalier, mais transformés en je ne sais quelles amères délices. Ce que me décrivait cette bouche au dessin si pur, je l'avais vu ; mon imagination ne me trompait pas.

Elle parlait si bas et si rapidement que j'inclinai la tête pour mieux l'entendre ; j'eus l'impression d'écouter le discours d'une somnambule. La glace me la montrait plus pâle et ses doigts étreignaient les miens de toutes leurs forces. Elle ne me voyait plus. Un mirage captivait ses regards. Seul existait pour elle le moment dont le souvenir la faisait trembler. De ma main restée libre je serrai son épaule ; contre ma paume, le cuir de son vêtement semblait une peau vivante. J'écoutai ce murmure égal qui montait vers moi et m'enveloppait.

Puis, ce fut comme si, de nouveau, une nuit soudaine allait se refermer sur moi, et je crus que j'allais défaillir. Tout à coup quelque chose d'irrésistible me domina. Mes lèvres étouffèrent sur les siennes les paroles qui me déchiraient.

(à suivre) JULIEN GREEN

CHAMPIONS DU MONDE [1]

Que d'après-midi passés seul avec Nadine ! J'arrivais après déjeuner, pour une heure de causerie, mais je ne la quittais le plus souvent qu'à la nuit tombée. Parfois, je l'accompagnais dans ses courses. Souvent, Brodsky, rentrant de la Ville Basse, me trouvait encore là.

— Sir, vous faites la cour à ma femme ? Ça, c'est bien ! L'Amérique fournit les chèques, l'Italie, les clairs de lune, et la France, les amants.

— Ne soyez pas jaloux.

— Je ne suis pas jaloux, répondait-il avec un sourire bizarre.

Mais, le plus souvent, Brodsky ne rentrait pas de la journée. Ses rapports avec Nadine étaient difficiles à comprendre. Certainement, il avait été amoureux d'elle. Presque sûrement, il ne l'était plus. Laisse-t-on ainsi seule une femme si jeune, si belle ? Disait-il vrai ? pas de jalousie ? L'Américain, prétendait-il, n'ose penser à la femme que quand il a bu ; Brodsky a dû sortir de l'amour comme d'une ivresse. Mais trop tôt, a-t-il éprouvé lui aussi ces remords peureux, cette incompréhension de l'autre sexe, qui gâtent tant de mariages américains ? unions belles en apparence, comme des accouplements de demi-dieux, mais en fait, intolérantes et amères.

Pourquoi ne tirait-il pas mieux parti d'une aussi affectueuse et intelligente compagnie ? Souvent, elle avait pro-

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er mars, et celle du 1er avril.

noncé devant moi des paroles qui montraient combien elle savait le comprendre :

— Toi qui mérites tout, qui es plus grand que ceux qui t'emploient... Que feraient-ils si tu n'étais pas là, avec ton sens de la vie d'aujourd'hui, ta connaissance de toutes les races et de toutes les langues ? Tu n'as pas ta récompense et c'est ta faute. Tu as plus de passion pour ton Idée que d'ambition... laisse-moi en avoir pour toi !

J'étais surpris, presque indigné que Brodsky répondît si mal à d'aussi chaleureux élans.

*
* *

L'ascenseur qui s'ouvrait, par ses quatre faces, aux quatre points cardinaux, me déposa au douzième étage ; dans cette maison neuve, pas d'escalier ni de palier commun à plusieurs locataires ; la porte Nord coulissa et m'introduisit directement dans l'antichambre des Brodsky. J'entrai droit au salon. Il y régnait un désordre encore plus grand que d'habitude. A terre, gisaient des tiroirs renversés, vides, des papiers accumulés sur le tapis comme pour un autodafé. Brodsky avait dû passer ici en rafale ; pourtant, il n'avait pas coutume de laisser ainsi traîner ses dossiers. Ce singulier fouillis me mettait mal à l'aise. Cependant, il me fallait attendre Nadine ; j'attendis donc, le nez aux vitres. La rivière entra dans l'ombre la première, puis les gratte-ciels industriels de Long Island City, étage par étage, s'immergèrent à leur tour... Ce retard devenait incompréhensible ; autour de moi, le désordre tournait à la désolation. L'inquiétude, d'un coup, m'envahit. Je me levai, appelai, frappai à toutes les portes : l'appartement semblait vide ; je tournai doucement la poignée de la chambre à coucher.

Nadine étendue par terre, la tête dans les mains, immobile, pleurait.

— Nadine !

Elle ne pleurait pas ; son visage était altéré, mais ses yeux secs. S'il était arrivé un malheur, je ne pouvais avoir devant moi que la victime. Pour tout autre que pour elle-même, Nadine aurait eu des larmes. Les yeux fixes, elle regardait hors du présent.

Lorsqu'enfin elle s'aperçut que j'étais là, elle se redressa avec précipitation, l'air effaré, et se mit debout. Pour l'aider, j'attirai à moi son corps raidi, mais elle me planta dans les yeux un regard soudain froid et calme ; déjà, avec sa prodigieuse énergie, elle s'était reprise.

— Nadine, dis-je, gêné, avez-vous des ennuis, puis-je vous être utile ?

Elle hésita longuement, semblant suivre un débat intérieur ; son amitié, sa confiance en moi l'emportèrent sur une loyauté conjugale peut-être excessive.

— C'est Max, avoua-t-elle ; il m'a fait une scène abominable. Et pour rien !

— Comment, pour rien ?

— Pour un papier qu'il ne retrouvait pas. Il a tout bouleversé, puis il est parti, tête nue... C'est ma faute. J'ai voulu lui classer ses notes pour faciliter son travail et j'ai été maladroite. J'ai égaré je ne sais quoi.

— Un document important ?

— Pas du tout ; une pièce insignifiante ; mais rien n'est insignifiant pour lui ; il a, comme toute notre race, la maladie du scrupule. Non, ne le blâmez pas ; il est si nerveux, presque un névrosé...

— Ça n'est pas drôle pour vous, en tous cas, m'écriai-je, agacé de sa résignation.

— Mon ami, ne suis-je pas là pour cela ? soupira-t-elle de ce ton poignardé qui lui allait si bien.

Elle se tut, absorbée ; son visage, tendu en avant, semblait suivre une pensée angoissante.

— C'est aussi, dit-elle enfin, un ensemble de choses, de malentendus douloureux...

Cette fois, ses larmes jaillirent. Elle n'écoutait plus mes

consolations éperdues. Ce fut très violent et très court. Déjà, elle se dominait ; même elle sourit :

— Il faudra commencer votre leçon par les mots les plus tristes, dit-elle.

*
* *

Il faisait déjà nuit lorsque je sortis de chez Nadine ; sous la voûte, je me heurtai à Webb :

— Max est là, demanda-t-il ?

— Non.

Il eut l'air très contrarié, me prit le bras.

— Accompagnez-moi...

Dans l'auto, il me dit brusquement :

— J'ai besoin de vous ; je viens d'avoir une scène avec Brodsky... incompréhensible !

Il répéta :

— C'est incompréhensible. Ecoutez, il veut me quitter, flanquer en l'air toute notre affaire. Sur le moment, après les mots violents que nous avions échangés, son départ m'a paru naturel, presque nécessaire, mais j'ai réfléchi et je ne comprends plus ; j'ai couru pour le ramener... au fond il vaut mieux que cela soit vous ; rattrapez-le à tout prix ! C'est un coup de folie ! Il se perdra, et à moi, il me fait un tort !

Il se tut, crispé ; nous arrivions devant le Club de Columbia :

— Allez le trouver, dites-lui, ajouta-t-il avec effort, que je lui pardonne.

Cette soirée se passa pour moi à chercher Brodsky ; en vain. A deux heures du matin, je rentrai me coucher. Le téléphone de l'immeuble me réveilla une heure plus tard ; Max demandait à monter.

Il entre, le feutre sous les yeux, le pas caoutchouté :

— Donnez-moi de l'eau... encore... j'ai 38°.

— Max, dis-je, vous êtes malade ; rentrez chez vous ; demain matin, je viendrai avec Webb.

Il me regarda fixement.

— Je vois, répondit-il, que vous n'avez pas compris ; *je ne rentrerai pas ;* je n'ai plus de chez moi ; je quitte New-York ; je ne verrai plus Webb ; j'ai cessé de collaborer avec lui pour des motifs précis qui n'ont qu'une importance momentanée et que je juge inutile de vous exposer ; mais surtout pour des raisons profondes que vous allez connaître.

— Il ne peut rien y avoir de plus profond que votre reconnaissance pour Ogden, voyons !

— Ce qu'il a fait pour moi, ce geste de ses ancêtres, cette main tendue de pionnier que j'ai saisie avec un élan sauvage, oui, je sais. C'est pour cela, parce que j'ai été son frère, que je le quitte !

— Que vous l'abandonnez !

— Que je pars comme je me serais fait tuer pour lui ! Je pars, parce que, ayant cessé de lui être utile, je vais lui devenir néfaste.

— Mais c'est insensé ! Webb ne peut se passer de vous ! (Je lui rapportai les paroles de Webb). Ce désaccord entre vous est purement imaginaire !

Brodsky ricana :

— Ce désaccord est dans notre substance ; tant pis si vous n'y voyez goutte. Hier matin, je suis entré comme d'habitude dans le bureau d'Ogden. Il m'a regardé avec l'œil gauche de telle façon que j'ai été atteint. On ne peut contrôler son œil gauche ; c'est l'œil par où passe la vérité ; c'est un œil sévère, disgracieux, atroce, mais c'est un œil qui sait ce qu'il veut et dit ce qu'il pense.

— Ce n'est pas l'heure de plaisanter, fis-je, indigné ; vous devez une explication à Webb.

— Nous nous sommes déjà enfermés pour un très bref entretien... Quand je suis sorti, Webb était pour moi un inconnu.

— C'est impossible !

— N'insistez pas, je vous prie... Déjà il ne reste de ce fantôme que quelques souvenirs fluides, gazeux. Avec lui, tout disparaît. Ma maison n'existe plus, ni ma femme, ni vous à qui je parle, ni cette heure même.

— Vous n'allez pas abandonner Nadine ! criai-je avec effroi.

— Ce n'est pas Nadine qui me rattachait ici, c'était Webb : ce ne sont ni les femmes, ni les idées qui collent à moi, c'est l'amitié, c'est l'enfance. Désormais, je me sens permanent, universel. Je repasse l'eau demain. Mes projets, je ne les chiffre plus en dollars, mais par années-lumière...

Je crus à ce moment que Brodsky était devenu fou.

— Je fuis l'Amérique, reprit-il, pour les raisons même qui y attiraient les gens aux siècles passés ; j'ai besoin de la nature. Il me faut des nuits noires et non l'électricité de Broadway, des bains dans l'eau glacée des rivières et non dans l'eau tiédie de ma baignoire... et même pas de bain du tout ; la crasse des hautes époques, celle des ghettos, celle de l'Asie : le rasoir mécanique, la gomme à mâcher, m'empêchent de toucher les œuvres de Dieu. Je n'ai jamais été aussi apaisé que quand je travaillais à l'atelier de cordonnerie de la prison. Produire idiotement, à tout prix, est le plus grand crime. Je me prépare à la résistance. Je veux vivre mal.

— Vous allez en Europe ? fis-je stupéfait.

— Pas tout à fait. L'Europe et l'Amérique, c'est la même chose. Je vais en Russie. Trotsky a dû hésiter comme moi, il y a deux ans, entre sa petite maison du Bronx et Moscou, entre le confort et la vérité. Mon atmosphère, c'est la vérité, c'est la révolte. La Russie nouvelle est le seul pays révolté. La « Sécurité d'abord » des Yankees assassine l'esprit. Lénine et Trotsky ont vécu et étouffé comme moi dans les grandes capitales anglo-saxonnes. Je ne l'ai jamais avoué, mais il y a vingt ans

que je vis, comme eux, en déporté ; le beau fixe me tue !

Brodsky parlait fiévreusement et de plus en plus vite.

— A Columbia, j'ai fait de la course à pied par volonté, j'ai été souple et familier, bon type, par volonté ; j'ai eu le *campus spirit*, l'esprit de corps, par volonté ; ensuite j'ai assuré des coques de paquebots, j'ai spéculé, j'ai signé des contrats, dîné en ville, joué au poker, par volonté : ça, c'est la première partie de ma vie. Cette volonté de puissance m'a conduit d'abord en prison.

— Cette volonté de puissance a construit New-Orleans, New-York, interrompis-je.

— Et c'est idiot. On ne recommence pas Orléans, ou York. Paysage de doublures ! La volonté perdra ce pays de Dieu, comme elle m'a perdu !

— C'est une volonté de travail, et Dieu l'a bénie !

— Ils travaillent trop : pourquoi se tuent-ils de travail ? *Pour ne pas penser.* Et pourquoi n'osent-ils pas penser ? Parce qu'ils sont débiles, infantiles, sans frein ni morale naturelle. Ils ne le disent pas, mais moi, je le dis. Je suis Juif, je vends la mèche.

Brodsky m'entraînait, comme toujours, dans une discussion d'idées où je m'enlisais.

— Vous allez à Moscou ? Pourquoi ? Pour y retrouver l'Amérique, les tzars de la technique, les trusts du Kremlin, la plus grande armée du monde ?...

— J'y attendrai des temps meilleurs, heureux de n'être plus l'Américain moyen, chaussé par Hanan, rasé par Gillette, lavé par Palmolive et transporté par Ford...

— ...Pour devenir le prolétaire moyen, instruit par Lénine, dressé par Staline, surveillé par Boukharine ?

— Je n'ai plus l'âge de jouer. J'ai assez de ce paradis pour enfants gras !!! Ici, on joue. On joue avec les choses. On les habille de mille zéros. Mais ce n'en sont pas moins de petites choses. Je hais les choses. Je veux des idées. Je veux pouvoir traverser les rues où il me plaît.

— C'est la liberté que vous allez chercher en Russie ?

— Je veux voir des malheureux ; je veux passer de l'artificiel à l'organique ; vivre parmi des gens comme moi, des gens qui ont tout perdu !

Brodsky se leva, se tendit :

— Je vais vers une lueur *qui ne vient ni de la terre ni de la mer !*

Il mit ses doigts chauds et glacés sur ma main, comme jadis :

— Mon secret, je vais vous le dire : j'ai besoin d'aimer. Je renonce, je pars pour aimer.

— Max, fis-je gravement, n'aimiez-vous pas Webb, ne l'appeliez-vous pas votre frère ?

Il me regarda intensément, aveuglément, comme un oiseau déchaperonné, et soudain, il s'effondra dans les larmes. Il les laissait couler sans retenue ; il n'encaissait pas la douleur en se raidissant, en tendant les muscles de son ventre ; il s'abandonnait à la débâcle.

Je le saisis aux épaules, et lui parlai, usant de toute ma force pour le garder. Il demeurait plié en deux, comme par une colique ; à le voir, sa figure dans les mains, on eût dit que parfois un rire incoercible le secouait. Un gramophone joua, malgré l'heure tardive, à l'étage au-dessus. Brodsky enfin se releva. Il cria avec orgueil :

— Je quitte ce qui dévore ; je cours à ce qui nourrit.

Exotique, calciné, il se détachait en noir sur la porte rouge ; il faillit s'élancer, mais retint son élan vers moi. Il cria :

— Aime-moi pour toujours !

* * *

Je ne m'aperçus que le lendemain, en rendant compte à Webb, combien mon échec avait été complet ; car, non seulement je n'avais pas arrêté la fuite de Brodsky, mais je n'avais pas même réussi à en comprendre les motifs. Je

voulus du moins me rendre utile à Nadine et dès lors allai la voir souvent.

Qu'une femme est belle lorsqu'elle est ainsi seule, parmi six millions d'hommes! Elle penchait son cou flexible, baissait ses longs cils et je ne pouvais m'empêcher de penser, malgré mon émotion, au charmant dessin de Buffon : « La girafe est un animal si doux, qu'on peut le conduire partout où l'on veut avec une petite corde. » J'admirai tout, et d'abord la dignité de son silence. Sa souffrance pendant ces deux mois d'abandon, son existence nouvelle et absolument solitaire, il me fallait les imaginer, car elle se taisait. Un jour, je le lui dis :

— Vous ne laissez rien paraître, Nadine ; le hasard ne peut vous vaincre. Vous m'apparaissez plus grande que la Liberté de bronze sur la mer ; vous avez la stature, le regard des héroïnes de ma jeunesse universitaire, — Samain, frêles et fières, — Verlaine, languissantes... Cette vie sans illusions, sans espérance et sans crises de larmes !

— Les larmes, répondit-elle, sont un des plaisirs que je m'interdis.

— Y en a-t-il un seul que vous vous accordiez ?

— Vos leçons, répliqua-t-elle avec un sourire merveilleux ; mes progrès dans l'amour de votre pays, dans la lecture de vos écrivains ; en Amérique, nous ne connaissons que deux noms de votre littérature : Molière et Cocteau. J'adore vos idées françaises si bien montées, si bien chiffonnées ! Max aussi...

Ce nom lui échappa, je m'en saisis aussitôt.

— Parlez-moi de lui.

— Non, pas encore, dit-elle craintivement.

— Alors, laissez-moi vous en parler. La veille de son départ, il est venu chez moi, sur ma prière ; il s'est expliqué abondamment ; il a commencé par où les confessions finissent, en m'ouvrant tout son cœur, et cependant il n'a rien avoué ; cette nuit-là, dans ma chambre, j'ai assisté à

l'examen de conscience le plus sincère en même temps qu'au plus habile escamotage des vrais motifs de sa fuite. Mais à vous, du moins, ne les a-t-il pas confiés ?

Nadine demeura muette, immobile ; après quelques instants, elle respira et me prenant la main, doucement :

— Mon ami, je ne sais rien, je ne l'ai plus revu mais son souvenir me soutient... Le passé aussi est une consolation ! Je vis dans son appartement, entourée de ses objets ; il n'a emporté que ses vêtements ; il m'a même laissé son compte en banque, pauvre Max, ajouta-t-elle avec un tendre sourire ; mais (son front se plissa) le compte est à marée basse, maintenant !

— Nadine, fis-je, je ne suis pas riche, mais je serais si heureux si vous me permettiez...

Elle refusa toute aide, décidée, disait-elle, à travailler. Je lui offris de parler aux Webb ; alors, pour la première fois, je lui vis un visage dur et fermé.

— A aucun prix, cher ami ; ni à lui, ni à elle ; je suis trop loin de ces femmes impérieuses, intolérantes, qui ne pensent qu'à interdire, réformer, convertir ! Je peux me passer de leur appui. Le travail m'attire ; j'ai beaucoup changé depuis deux mois ; j'ai un soutien... qui n'est pas de ce monde, que je n'ose encore nommer Dieu. Je vais vous faire un aveu : une partie de mon être gémit encore, mais une autre est délivrée d'un grand fardeau et se réjouit de ne plus vivre... Assez. Je ne veux plus vous ennuyer de mes histoires. Adieu.

— Au revoir, Nadine.

Je ne la revis plus. La semaine suivante, quand je me présentai chez elle, elle était partie soudainement sans laisser d'adresse.

Je la cherchai partout ; je ne fis plus que la chercher, comme un animal abandonné ; à mon obstination, je compris que je l'aimais. Pendant trois mois, je fus inconsolable. Enfin, un jour, Van Norden, de passage à New-York, ému de mon état qu'il attribuait au surmenage, me

fit promettre de le rejoindre à Santa Barbara, en Californie, où sa mère possédait une propriété.

*
* *

Van Norden m'attendait à la gare. Il avait oublié son argot parisien, rangé ses décorations, échangé ses hautes bottes fauves et sa culotte serrée, à la française, contre une mise plus sobre et plus pacifique. Une voiture molle, silencieuse et argentée, nous emmena jusqu'à un parc déplié sur la falaise en terrasses couverte d'un gazon soigné par des jardiniers anglais. Devant un petit Trianon enfoui sous les hortensias, je fis la connaissance de Mrs Van Norden. C'était une de ces Américaines inaltérables qui tuent la vieillesse et font reculer la mort. Riche et gâtée, elle pleurait quand ses places réservées n'étaient pas dans le sens du train et avait peur des épidémies et des orages. Elle ne prenait jamais de bains qu'en présence de deux femmes de chambre, parce qu'on peut s'évanouir et se noyer dans sa baignoire ; comme les tyrans, elle faisait goûter, essayer toutes choses avant d'en user elle-même. Elle ne touchait pas d'autre beurre que celui de ses vaches et en envoyait à ses amis qui s'embarquaient pour l'Europe, leur recommandant d'éviter ces « horribles poisons manufacturés qu'on s'expose à consommer en voyage. »

Je dus admirer son gazon permanent, fait, disait-elle, « d'agrotis traçant, de cauche fluxueuse, de crételle élevée, de dactyle pelotonné, de fétuque ovine, de flouve odorante, de houque laineuse, de paturin commun et de raygrass importé de Windsor ». Comme nous étions seuls, elle me murmura à l'oreille :

— Je voudrais que vous mettiez Clarence en garde contre les femmes.

Elle soupira :

— Elles sont impossibles ! C'est une bien grande satis-

faction pour une mère, d'avoir un fils qui vit entouré d'amis de son âge... Compagnons charmants pour une vieille dame... J'ai eu bien tort de ne pas envoyer Clarence à Oxford.

Droite et gracieuse, elle ressemblait à une Marie-Antoinette qui aurait réussi à émigrer. Ses perles étaient du même blanc que ses cheveux ; des yeux et des sourcils très noirs. Type assez commun d'une certaine bourgeoisie basse-allemande, poussé, de l'autre côté de l'Atlantique, à son maximum d'efficacité, de perfection et de bonne conservation physique. Restée très jeune en possession d'une fortune dont elle n'avait que l'usufruit, elle savait fort bien en jouir elle-même, tout en se donnant l'apparence de ne vivre que pour son fils ; elle rêvait de prolonger jusqu'à la cinquantaine la minorité de Clarence, s'efforçant d'éloigner de lui le travail, la maladie, l'amour, l'isolant de la vie comme le Bouddha adolescent. Avec des ruses maternelles, elle le maintenait enfermé dans un monde infantile de jeux, de lectures pour garçonnets et de petites camaraderies. La guerre, qui survint, déjoua ses plans.

— La guerre a été une bien dure épreuve pour moi, disait-elle.

— Une mère d'aviateur...

— Oh ! oui, Clarence m'a bien négligée. Il m'a laissée seule à Paris, dans cette ville étrangère. Jamais de tranquillité, les bombes, les berthas... quels dangers ! J'ai dû me réfugier à Saint-Sébastien. Clarence n'a pas pensé à moi. Il n'aurait pas dû s'engager comme soldat.

— Il a été admirable...

— Admirable, oui, mais je tiens avant tout à ce qu'on soit gentil pour moi.

Son fils lui revint émancipé, mal élevé, enfin lui-même. Mais Mrs Van Norden savait que l'action des femmes est une lente érosion, aussi s'était-elle mise aussitôt au travail pour reconquérir Clarence comme jadis, au sortir de

Columbia. Elle ne devait plus trouver la tâche aussi facile, et gémissait.

— Je ne vis que pour lui, disait-elle. Pour lui, j'ai renoncé au monde (elle sortait tous les soirs). Je n'ai plus de goût à recevoir (sa maison était toujours pleine)...

Une admiration anglo-saxonne pour le mâle ressortait de ses propos maternels :

— Clarence est si beau, Clarence est si bien mis. Clarence est si homme... Avec un soupir, elle ajouta :

— Toutes sont après lui... Les femmes aux talons ronds (vous savez qu'on nomme ainsi celles qui tombent facilement) et les autres. Heureusement qu'il a le cœur et l'esprit propres. « *Clean-minded fellow, that's what he is.* » « La propreté avant tout », disait-elle en me regardant avec intention, comme le représentant d'un pays sale, d'un continent érotique, microbien et contaminé.

*
* *

— Je vous réserve une surprise, me dit Clarence le lendemain.

L'auto nous arrêtait devant une petite porte pratiquée dans un mur aveugle ; une négresse vêtue de blanc nous ouvrit :

— La Sœur Directrice est au Champ d'Abondance, fit-elle.

Nous traversâmes à sa suite de grandes salles nues et blanchies à la chaux, et arrivâmes à un terrain vague où des gens en blanc grattaient la terre sous la surveillance de la Directrice, également en blanc. Celle-ci se retourna et vint à nous. Quand elle fut tout près, je la reconnus, mais seulement à la rougeur qui inondait son visage. C'était Nadine.

Elle posa sa main sur mon cœur et dit simplement :

— Le Jour est venu !

— Vous auriez bien pu me donner de vos nouvelles,

m'écriai-je à la fois heureux et furieux ; que faites-vous ici ?

Elle montra du geste l'enclos où picoraient des leghorns, où des chèvres blanches broutaient parmi des lapins blancs, tandis que des bœufs et des chevaux blancs servaient aux travaux agricoles.

— Vous le voyez, dit-elle, je travaille à la Nouvelle Sparte.

— C'est un couvent ?

— Un couvent laïque où l'on guérit ceux qui doutent, où l'on rééduque les riches épuisés par la possession de l'or.

Nadine avait retrouvé tout son aplomb ; elle offrit même de me faire visiter le domaine ; mécontent, interdit, je la suivis malgré moi.

— Voici la salle des Conférences ; à gauche la salle des Communications avec les Esprits. Je n'ai pas la clef. Ici, les cuisines ; le Maître interdit la viande. Les aliments ne sont touchés qu'avec des gants de caoutchouc. Par contre, à table, on se sert avec les doigts. Chacun balaie sa cellule, fait son lit. Voici l'hôpital où le Maître guérit, l'école où il enseigne la Loi. — On peut aussi faire son salut par correspondance.

Un vieillard, haut et barbu comme un Romanoff, d'une beauté astrale, plus blanc que les bêtes qui le suivaient, nous croisa. Il me salua en posant sa tête sur ma poitrine, pour entrer en contact avec l'Etre Intérieur, puis il s'éloigna sans mot dire.

Dès que nous fûmes seuls, Nadine me prit la main :

— Ne m'en veuillez pas, dit-elle doucement.

— Alors, expliquez-moi...

— Je parlerais si je ne vous sentais si mal disposé... Ecoutez-moi ; il fallait que je parte. Le Docteur Jägergross, qui a fondé cet Institut, est un cousin de mon père. Il m'a offert l'hospitalité. C'est par pauvreté que je me suis enfermée où d'autres viennent purger un excès de richesses. J'ai vu clair à travers mes larmes. Je seconde le docteur

que nous nommons le Maître. La douleur humaine ici s'apaise ; il y a des guérisons, même des miracles. Moi, je soigne les enfants et les malades ; je ne suis plus sortie depuis trois mois.

Elle souriait avec bonté :

— Je n'ai plus d'appartement à New-York, plus de compte en banque, plus de robes, plus rien ! C'est bien ainsi.

Je n'étais pas convaincu ; d'abord, tout ce blanc ne lui allait pas, ni cette onction.

— Van Norden m'attend, dis-je, feignant d'être pressé.

— Vous m'étonnez, fit malicieusement Nadine ; il se trouve si bien ici, où il vient tous les jours...

— Pour vous ?

— Pour Rhoda.

— Rhoda Ram ? C'est impossible !

— Mais si ! Rhoda était très bas, des tas d'ennuis. Nous l'avons recueillie ; Jägergross tient beaucoup à avoir des jolies femmes ; il professe une doctrine d'amour. Rhoda aussi avait soif de pauvreté ; elle venait de dépenser tant d'argent et cela avait fini si mal, qu'elle en était écœurée. Elle, si écervelée, mène une vie exemplaire.

— Et Van Norden l'aime ?

— Van Norden est un garçon gâté, fils de la poule blanche et du coq en pâte. Il ne sait pas ce qu'il veut, sauf qu'il ne veut pas qu'on lui résiste !

— Mais vous, Nadine, vous n'allez pourtant pas finir votre vie à la Nouvelle Sparte !

— Pourquoi pas ? En tous cas, je ne sortirai pas de ma retraite que ma situation ne soit réglée.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Eh bien, fit-elle tranquillement, mon divorce.

Je la regardai, tellement saisi que je ne trouvai pas mes mots. Elle rougit, ne soutint pas mon regard :

— Divorcer n'empêche pas d'être fidèle à un souvenir... Le Maître a beaucoup insisté. Il a la mystique de la liberté,

de la « vacuité » comme il dit. J'ai longtemps lutté, mais il me regarde avec ses yeux bleus, sa barbiche en l'air, sa figure de sage chinois, et l'on obéit...

— Comme vous êtes changée, Nadine ! (Je cherchais quelque chose de désagréable à lui dire). Je vous trouve remontée et... rajeunie, terriblement rajeunie !

— C'est vous qui êtes changé, fit-elle avec aigreur ; heureusement, j'ai trouvé ici un nouvel ami, un compagnon profond, un homme admirable. Vous venez de le voir.

— Ce vieillard ?

Nadine me regarda de travers.

— Il est moins âgé que vous ne pensez. C'est un saint. Il donne l'exemple de la simplicité. On l'emploie à laver la vaisselle.

— Qu'y a-t-il d'admirable à ça ?

— Comment ! mais c'est un noble Espagnol ! il s'est battu à Cuba et puis s'est adonné aux mathématiques, et il est devenu un génie. Le Docteur qui l'a rencontré à un congrès métapsychique...

Je réprimai un sourire.

— Ces hommes d'un esprit si vaste ne partagent pas votre dédain pour l'Invisible. Le Docteur l'a persuadé de s'installer à la Nouvelle Sparte ; c'est un aristocrate ; il est Grand Maître d'une société où il n'y a que des nobles, très connue en Europe.

— L'Ordre de Malte ?

— Oui, je crois.

Non sans fierté, Nadine ajouta :

— Et cousin du roi d'Espagne.

— Quel est son nom ?

— Le Duc d'Antifer... mais je l'appelle « mon frère ».

C'en était trop ; je partis rejoindre Van Norden.

Ensemble, nous retrouvâmes Rhoda au jardin, sciant du bois. Elle s'avança vers nous en regardant ses genoux,

comme enivrée de sa propre démarche. (« Quand je suis trop triste, disait-elle, je regarde mes jambes ».) Si belle qu'elle supportait même l'adjectif de parfait qui, d'ordinaire, détruit tout sur son passage. Fantaisie acrobatique de l'hérédité, record battu par la nature, elle faisait penser avec nostalgie et repentir à des races préadamites et disparues.

Elle attaqua Clarence par ce qui éloigne le plus les hommes et ce qu'elle croyait le plus propre à les retenir, par des reproches :

— Je vous ai attendu en vain hier soir ; où étiez-vous ? Sans doute à vous promener, l'air enthousiaste et sentimental, avec Caroline ou avec Inez Stuart ?

(Le Docteur utilisait Rhoda en lui faisant distribuer des tracts de propagande dans Santa Barbara, ce qui lui permettait de surveiller Van Norden.)

— Chère 1430 ! répondit Van Norden.

Les pensionnaires de la Nouvelle Sparte ne possédaient plus de nom, mais un matricule comme les soldats, les parfums et les empereurs dans l'Apocalypse,

Rhoda le regarda de cet œil qu'a la beauté sur les très grands placards de publicité, œil de papier peint qui ne cille jamais et au fond duquel il n'y a rien ; fenêtre toujours ouverte sur le ciel bleu d'une unique expression.

Nous croisâmes le Maître. Il était corpulent, moustachu, court de bras, taillé grossièrement, comme une divinité de carrefour. On lui trouvait l'air tout jeune, bien qu'il eût passé la soixantaine, après l'avoir entendu affirmer qu'il vivrait jusqu'à cent vingt-cinq ans. Il nous salua comme un chef de rayon et nous dit :

— Soyez ici les bienvenues, bêtes égarées », puis nous quitta brusquement, nous laissant dans l'étonnement.

Un moment, l'idée me vint de m'inscrire à la Nouvelle Sparte, mais le Nouveau Lycurgue avait organisé son établissement sur une base commerciale. Renoncer coûtait vingt dollars par jour, ce qui était au-dessus de mes moyens.

*
* *

Les jours suivants, je les employai à résister aux pressants appels de Nadine. Avec moins de mémoire et plus de fatuité, j'aurais presque pu me croire aimé. Ses coups de téléphone m'alertaient dès le matin.

— Je m'excuse de vous réveiller... Quel extraordinaire soleil. Regardez cette énorme tête rouge ! On dirait qu'il a passé toute la nuit à l'affût, attendant cette heure.

Derrière ces phrases qui ne voulaient rien dire, Nadine s'avançait comme une couleuvre dans les prés. A distance, je la sentais rôder.

— C'est drôle, ce fil souterrain qui va de cœur à cœur. Un jour, peut-être, on pourra téléphoner d'ici en Europe ? Vous n'aurez plus d'excuses pour m'oublier...

Ainsi, elle passait sur mes yeux encore mal ouverts sa patte de velours.

Le soir, je ne me couchais que sous sa bénédiction. Cependant, je trouvais cent prétextes pour me dérober à ses invitations ; je prenais même un plaisir rancunier à décevoir Nadine ; je ne lui pardonnais pas l'indifférence avec laquelle elle m'avait quitté à New-York, et plus encore, je lui en voulais de cette nouvelle personne qu'elle était devenue, bonne, non plus par goût, mais par profession, oublieuse d'un passé que j'aimais. Mais entrer en religion, n'est-ce pas rompre tous liens, renaître neuve, et Nadine n'était-elle pas entrée au couvent ? Pourtant, cette retraite, je la devinais temporaire comme ces cérémoniaux de suicide japonais, — la robe blanche elle-même y était — non suivis d'exécution ; Nadine faisait la morte, une morte aux yeux mi-clos qui s'éveillerait bientôt, plus rose.

En attendant, elle parlait au téléphone ; et comme elle parlait bien ! Délices de ce langage succulent, de cette belle voix un peu rauque qui faisait durer, peser les sons ; je croyais toucher, tenir dans ma main, tout chauds, les mots

charmants qu'elle disait. Pourquoi ces incantations ? Que voulait-elle de moi ? Me reprendre, parbleu, pour le plaisir et aussi par avarice, pour ne rien laisser perdre, pour rattraper ce Français, utile peut-être, un jour, en Europe, en tous cas ce confident commode en Amérique où les journaux, les conversations, les cœurs, si largement ouverts aux catastrophes de chemins de fer, aux suicides, se refusent à connaître les embêtements, menue monnaie de notre vie européenne. Cette monnaie, on la porte aux guichets des Français surtout ; c'est pourquoi le rôle ridicule de confesseur m'était toujours dévolu.

A Santa Barbara, je confessais même Van Norden ; il m'exposait, au fil des jours, les raisons pour lesquelles il ne voulait pas, voulait encore, ne voulait plus épouser Rhoda ; la principale raison qu'il omettait de me donner, c'est que sa mère était hostile à ce mariage. J'avais sur l'indépendance des Américains vis-à-vis de leurs parents, des idées toutes faites et fausses. Les inhibitions qui pèsent sur ces hommes, dès leur enfance, j'aurais dû les deviner à ce mot par lequel si souvent Van Norden commençait ses phrases : « Mère », mot respectueux et soumis que les petits bourgeois puritains, à l'instar de leurs grands ancêtres, étendent bibliquement à leurs épouses : « *Mother* ». Au lieu d'étoiles, c'est la lune, l'emblème de la femme, de la déesse-vache, que devrait porter le drapeau de cette terre sans vieilles filles, sans prostituées, pleine de lait et de sang, où la femme, isolée parmi ses hommes, reste l'unique souvenir de la patrie d'hier, la précieuse matrice des mondes de demain.

La terrasse de la villa s'avançait jusqu'au bord du vide. A deux cents pieds au-dessous, commençait le Pacifique, aveuglant comme un bain de nickel. Entre la falaise et la mer, on apercevait la ville, rayée de routes d'asphalte noire.

Santa Barbara, avec ses maisons crépies de blanc, aux

stores orangés, aux fenêtres grillées de bois, pleines d'allusions espagnoles, s'entourait encore de grands domaines, et les hauts pins à fût rouge étaient plus nombreux que les placards de publicité.

Clarence, les bras derrière la tête, bâilla. Une des portes de toile métallique qui protégeaient l'intérieur de la villa contre les moustiques, s'ouvrit et un boy coréen, en culotte bouffante de pongé rose, apporta des rafraîchissements.

— Coincé entre la mère et la maîtresse, pensais-je, victime du seul accident possible sur cette route droite de ciment qui le mène à la mort ; aucun autre chemin de traverse pour lui que l'expatriation.

Van Norden laissa tomber sa cendre sur son ventre, dans un état de complet abandon que ne justifiaient pas entièrement la chaleur, ni l'heure de la sieste et nos sofas de jardin suspendus par des chaînes.

Sur nous pesa un de ces silences anglo-saxons qui ne sont pas, comme les nôtres, de courts hiatus vides de pensée, entre deux rhétoriques, mais un éloquent mutisme plein d'aveux.

— Que dois-je faire ? dit-il enfin ; Rhoda est délicieuse, mais elle n'est pas celle que j'attends : ce n'est pas le grand amour qui vous tombe dessus un jour et dure toute la vie !

— Cher ami, répondis-je, votre mélancolie ne vient pas de Rhoda ; elle vient de ce que vous êtes oisif dans ce pays où personne ne l'est. Je connais votre mal : vous finirez en Europe.

J'étais là sur la prière de Rhoda, et déjà très intrigué. Il fallait, m'avait-elle écrit, que je lui rendisse le service d'assister à la cérémonie de son initiation. La présence d'un étranger était exigée par les rites, et elle n'avait confiance qu'en moi, Nadine lui ayant conseillé de m'appeler, et se portant garante de ma discrétion. Pas un mot à Van Norden, surtout.

J'attendis une heure devant un seuil infranchissable au-

dessus duquel se lisait le mot : *Auditorium*. On y introduisit plusieurs paquets de ces gens sans couleur qui suivent dans les musées les conférences-promenades ou qui écrivent de longues lettres dans les bureaux de poste. A dix heures la porte s'ouvrit et j'entrai dans un salon sombre, plein de monde ; sur une estrade était dressée la photographie découpée, grandeur nature, du Maître ; aux murs, des peintures symboliques et des reproductions de messages d'outre-tombe, dictés par les meilleurs esprits de tous les temps. Le Maître apparut, déguisé en mage et se tint debout, rose et rond, à côté de son portrait, gris et plat. Il débita un sermon sur l'amour, suivi d'incantations et de passes magnétiques assez semblables aux exercices des églises nègres méthodistes. On chanta un hymne à la beauté morale. Puis Rhoda monta sur l'estrade ; elle n'avait jamais été aussi pâle qu'en ce moment où elle s'apprêtait à être guérie.

— L'amour est tout. L'amour, cure suprême, dit le Docteur, en lui imposant les mains.

Rhoda nous regarda avec des yeux tristes, ensommeillés et phosphorescents. Elle, la « femme-aux-150-robes », portait une simple tunique blanche et semblait avoir été tirée de son lit par un tremblement de terre.

— Parlez ! dit le Maître.

Rhoda ne parla pas.

Elle ne semait à aucun vent, bien que l'orgue, les chants, l'obscurité, tout l'en sollicitât. Elle ne fit aucune confidence, ne se dévêtit pas, ne lâcha aucun secret. Son cœur ne s'ouvrit pas, malgré les efforts de notre sympathie. En vain le Maître pianotait dans le vide, au-dessus de la tête de Rhoda ; elle resta muette. En vain il la nomma « jeune sève », la désignant encore, d'un index plein d'exigences, du titre de « vin nouveau » ; il l'humilia, la traita de petite et de misérable ; il la flatta aussi, l'appelant « éblouissante neige » : rien n'y fit. Rhoda blémissait, se cachait la figure. D'elle, on ne voyait plus que les cheveux très blonds avec leur raie plus sombre au

milieu, tout secoués. Elle tremblait du besoin de s'exprimer, de la honte de ne pouvoir le faire. Le Maître essayait de sauver la face, déclarant que la patiente avait une âme plus grande que la nôtre, que le contact seul faisait défaut. Il dominait cette femme pliée en deux, la figure dans les mains, les mains sur les genoux...

Soudain, Rhoda éclata en sanglots. Elle se redressa avec sauvagerie, renversa sa chaise, sauta à bas de l'estrade, et s'enfuit en hurlant. Des femmes s'empressaient. Le Maître les éloigna.

— Laissez-la, cria-t-il... Les larmes sont la plus belle lumière.

Dans la pénombre, je me sentis saisir le bras. Nadine se serrait contre moi :

— Promettez que vous viendrez me voir demain soir à sept heures, souffla-t-elle d'une voix basse et agitée.

J'étais si troublé par cette scène, que je promis.

Le lendemain soir, je pénétrai dans la cellule de Nadine. Je la trouvai reposée, intime, m'offrant ses mains douces. Elle attacha son regard sur moi ; je dérobai le mien. Je sus conserver l'attitude simple, cordiale et indifférente que je m'étais composée avant d'entrer.

Elle hocha la tête avec une tristesse charmante, blanche et noire, où toute la pièce, d'une harmonie semblable, était intéressée.

— C'est mal... dit-elle.

Quelle séduction ! Quelle grâce prolongée bien au-delà du charme des autres.

— Moi qui tenais tant à vous... vous seul aviez su me deviner.

— Je suis de si bonne humeur que j'accepte tous les reproches ! fis-je.

— Je croyais que vous compreniez mieux...

J'éclatai de rire.

— Je me flatte de tout comprendre.

Ne la connaissais-je pas depuis dix ans ?

Je me rappelais la façon exotique et charmante avec laquelle elle m'avait jadis introduit dans sa famille. Elle était venue au-devant de moi à la porte de sa petite maison du Bronx :

— De tous ses amis, vous êtes celui que Max préfère, m'avait-elle alors déclaré, soyez le bienvenu.

Je vois encore sa petite révérence à l'autrichienne, l'excès de ses cheveux noirs et ondulés, ses yeux plats, l'orient de son teint. Elle m'avait conduit au salon où la famille Salomon faisait cercle. Elle m'avait présenté, à la juive, mettant les deux mains de chacun de ses parents dans la mienne. Comme j'avais aimé ce geste rituel, ce Cantique des Cantiques, en plein New-York !

Je ne voulus pas me laisser aller au sentiment. Si Nadine me plaisait encore, je ne l'aimais plus. Je restais sur mes gardes, détestant ces façons américaines de se ressaisir aussitôt, — et tout est à recommencer. Recommencer ? Certes non. D'ailleurs, mes histoires sentimentales n'ont rien à faire dans ce récit. Si j'évoque celle-ci, c'est parce qu'elle éclaire Nadine d'un jour curieux.

Elle cherchait mes yeux. Elle s'avança. Je me dérobai et fis le tour de la pièce, parlant avec désinvolture. J'adoptai un ton simple, joyeux, bon camarade, qui l'agaça.

— Que vois-je ! dis-je. Un carnet de chèques ! A la bonne heure !

Elle haussa les épaules.

Apaisante fraîcheur de Septembre. La brise du large était tombée avec le soleil et il montait un calme très solennel de ce paysage maritime qui s'était tordu, plié, recroquevillé, toute la journée. Jamais Nadine ne me parut plus adorable, mais je tenais à lui faire la plus visite des visites. Elle parlait sourdement, par mots ; moi, avec netteté, par phrases irréprochables. Ce qui irritait le plus, c'était mon rire. Jamais je ne ris autant. Mes actions s'enlevaient à 200, au moins. La sentir mal à l'aise me

donnait maintenant un plaisir aigu. Elle s'étendit, comme pour une sieste orientale ; je pris une chaise. Elle se coucha, je restai debout. Lorsqu'elle laissait planer de lourds silences, je me mouchais en trompette.

On monta des fruits, des confitures, de la glace.

— Je croyais que vous dîniez en salle commune ? dis-je.

Elle m'offrit une grappe de raisin avec un geste d'automne. Je préférai des tartines de fromage...

. . . .

La nuit était tombée depuis bien longtemps que je continuais à jouer avec elle. Peu m'importait de l'exaspérer, au contraire, j'y prenais plaisir. J'avais le dessus. Je sentais me sortir du corps, des doigts, du cerveau un magnétisme qui galopait au-devant de moi, m'emportait, la troublait, la mettait à ma merci. Ma volonté se promenait dans la chambre. J'étais à mon avantage. Tout me favorisait. Personne n'entrerait, le téléphone ne sonnerait pas, aucun boy ne se tromperait de porte.

— Je voudrais voyager, continuait-elle ; ou plutôt me fixer dans de très vieux pays ; connaître des coins ignorés de France, avec des landes hantées, habiter un château-fort démantelé...

— On peut se payer ça dans les cinq cents dollars.

Elle se leva. A peine apercevais-je sa robe blanche dans l'obscurité, si tentante.

Elle joua une fugue de Bach. Le Steinway avait un son feutré, étouffé, insidieux ; dès qu'on s'éloignait, il prenait de l'éclat, comme un bon acteur parlant à voix basse mais entendu de partout.

— Ne jouez pas cela. Vous savez bien, dis-je pour me moquer d'elle, que j'ai Brahms en horreur.

Nadine ferma le piano, avec un bruit sec.

Il faisait si noir maintenant que j'avais des éblouissements. Nous étions invisibles l'un à l'autre, inertes en apparence, mais en pensée singulièrement actifs.

Quelque chose me disait que j'arrivais au bout de mes peines, qu'elle ne se défendrait plus. Ce n'était plus de sa part une agacerie, je le sentais. Vexée, pleine de colère et d'abandon retenu, elle était enfin à ma disposition. Vertige, j'atteignais 1.000 !

Ce qui se passa alors fut peut-être très naturel ; mais quand j'y repense longtemps après, quand je situe cet instant dans l'ensemble de mes rapports avec Nadine — une Nadine que j'ai mis vingt années à connaître, — il m'apparaît comme extraordinaire.

M'aimait-elle ? Certes pas. Pressentait-elle qu'elle aurait besoin de moi ? Non ; elle était intelligente, mais sans intuition. Alors, comment expliquer cet état où je la voyais, cette sorte de rage tendre ?

Je ne l'apercevais plus, mais j'entendais son souffle. Je sentis qu'elle fuyait devant la crise de nerfs comme une bête devant l'orage. Elle approcha sa main. Je retirai la mienne. (Voilà, pensais-je, une correction méritée). De sa tête renversée, elle essayait de toucher mes cheveux. J'avais pris une attitude de rêverie, pleine de réserve et de discrétion, d'où je contemplai froidement cette déraison des sens qui la jetait en avant.

Elle frissonnait, hors d'elle. Je la vis faire effort pour se contenir, dissimuler, réservée et tentée à la fois.

Tout à coup, elle tomba à genoux. Ce fut la fin de sa résistance.

— *Take me !* cria-t-elle.

Et d'une voix blanche :

— Tu vois bien que je suis à toi !

Je l'aidai à se relever. Je la gardai dans mes bras, ivre de présent, enveloppé de bonheur, cherchant à faire durer cette minute... Je ne perdais pas la tête. Si certain que cela n'était pas le hasard, mais l'heure nécessaire, le couronnement de mes efforts, que je ne souhaitais pas profiter immédiatement de l'avantage offert. J'eus la force de

vouloir ma victoire plus complète encore, de ne rien témoigner de ma joie.

Elle pesait sur moi comme une morte.

J'allumai.

— Je reviendrai demain, dis-je.

A peine avais-je prononcé ces mots que je sentis que j'avais été trop loin. Cette lumière qui inonda soudain la pièce marqua la fin de la comédie.

En une seconde, Nadine s'était ressaisie. Elle ne répondit rien ; offensée, elle restait debout, me tournant le dos. Après cet accès de violence, nous nous immobilisions chacun de notre côté. Alors, je crus pouvoir rattraper ma faute de tactique. Je m'avançai...

Elle se retourna, me dévisagea :

— Laissez-moi ! cria-t-elle.

Je reculai et allai m'asseoir loin d'elle. Je ne valais plus rien. On me négociait dans la rue.

Nous restions silencieux, étranglés.

Je finis par revenir vers elle :

— Dites-moi quelque chose, Nadine, suppliai-je.

Elle me regarda, et soudain très femme du monde :

— J'ai le vif plaisir de vous apprendre mes fiançailles avec le duc d'Antifer.

(à suivre) PAUL MORAND

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

VIRGILE ET LE MYSTÈRE DE LA 4e EGLOGUE, par *Jérôme Carcopino* (Artisan du Livre).

Elevons aussi nos sujets. Puisqu'à l'occasion du deuxième millénaire de Virgile tout le monde parlera du poète, sachant que nous proférerons sur cette auguste matière des bourdes énormes, ne craignons pas de faire ce que feront les autres. Allons-y hardiment, nulle occasion plus belle ne saurait s'en offrir.

Et d'abord qu'est-ce pour nous autres que Virgile ? Premièrement un nom suave. Secondement une idée indistincte de poésie savante et supérieure. C'est aussi le support du souvenir des quelques vers latins qui, depuis nos imparfaites humanités, demeurent dans notre mémoire, ces vers dont les membres épars, par l'heureux effet de la prononciation à la française que l'on pratiquait de notre temps comme par notre méconnaissance de leur prosodie, exhalent une musique si parente de la musique du vers français :

Salve magna parens frugum
Saturnia tellus

Ceci dit, si, nous aussi, nous nous trouvons fort enclins à tenir ce dieu pour un ange, c'est par l'effet de la hauteur de son art, et non point pour quel motif surnaturel que ce soit. Nous dirons plus. Si fragiles que soient nos bases d'information, nous n'avons jamais considéré sans malaise l'effort de ceux qui tentaient d'asseoir Virgile parmi les mages ou les prophètes.

Indiquerons-nous quelques-unes des pauvres raisons de bon

sens dont se nourrissait notre répugnance rationaliste. Nous imaginions que si Virgile avait été mage ou prophète, étant donné l'étendue de son œuvre, cela ce serait bien prouvé ailleurs que dans les soixante-trois vers de la quatrième églogue. Pourquoi, nous disions-nous, aurait-il été pris de fureur vaticinante dans ce recueil particulièrement léger des Bucoliques et nulle part ailleurs ?

Voit-on d'ailleurs un désaccord entre le ton de ce poème et celui de ses voisins. Une naissance d'enfant n'est-elle pas un événement familier qui convient à l'idylle ? En est-il beaucoup d'autres qui soient plus propres à justifier un chant d'espérance, et n'est-il pas naturel que ces chants d'espérance puissent recevoir une interprétation correspondante aux espoirs du temps qui les voit paraître ?

Si le monde où vécut Victor Hugo avait été gonflé d'espérances messianiques, ses commentateurs détourneraient vers une signification messianique les vers que voici :

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : quelqu'un de grand va naître

qui correspondent si bien à ces vers de Virgile :

Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina...

sur l'interprétation desquels s'usèrent tant de veilles studieuses.

Les œuvres poétiques ont une étrange élasticité. On les étire dans le sens que l'on veut. M. Valéry nous semble bien un intellectualiste décidé, cependant nous nous souvenons d'avoir vu donner à sa poésie une interprétation bergsonienne. Aventure analogue advint à Virgile. On voit d'une part, M. Carcopino nous l'a montré, qu'il eut une vive curiosité pour le néo-pythagorisme, ce jansénisme païen, et d'autre part que l'on tente de le faire passer pour un précurseur du christianisme.

Notre auteur met ordre à cela et tous ceux qui ont plaisir à voir des lumières rationnelles dissiper les ombres des sujets

envahis par le mystère apprécieront avec joie l'élégance de ses démonstrations.

Si peu que l'on ait jeté les yeux sur l'extraordinaire ouvrage de Norden (*Die Geburt des Kindes*) auquel s'oppose celui que nous venons de lire, on est saisi par la différence de leurs méthodes. A l'accablante érudition du maître allemand s'oppose un génie attrayant et aisé dont l'érudition s'ajoute à la poésie comme pour en raviver les couleurs devenues indistinctes.

PIERRE LIÈVRE

*
* *

LES MYSTÈRES DE L'ACADÉMIE GONCOURT, **par *Jean Ajalbert* (Ferenczi).**

Ce volume de mémoires de M. Jean Ajalbert a sa place marquée sur le même rayon que les souvenirs de M. Léon Daudet, *Torches et Lumignons* de M. Rosny aîné et le *Journal* de Jules Renard. On y retrouve, avec les variantes de carrière et de tempérament, la même atmosphère. Le titre choisi par M. Ajalbert ne s'applique strictement qu'au dernier quart du livre ; le reste de ces souvenirs évoque les dernières années du grenier Goncourt, les débuts du Théâtre Libre, les attentats anarchistes de 1892 et l'affaire Dreyfus. Les apprentissages de M. Jean Ajalbert n'ont pas été uniquement ceux d'un homme de lettres et c'est la variété de ses expériences de jeunesse qui fait le principal attrait de ses souvenirs.

Après des débuts de poète naturaliste et amoureux de la banlieue, un peu sur les traces de Coppée, M. Ajalbert fait au Palais figure de novateur et semble devoir prendre place dans l'équipe montante des Henri Robert et des Labori. Il transporte le Palais sur les planches du Théâtre Libre par une adaptation triomphale de *la Fille Elisa*, où Antoine se surpasse dans la plaidoirie (c'est un *Procès de Mary Dugan* avant la lettre). Un article violent contre l'ordre des avocats fait suspendre pour trois mois le jeune maître, mais il a gain de cause en appel. Il a encore la vedette quand l'anarchiste Vaillant le choisit pour défenseur et qu'il refuse de plaider au jour fixé, la hâte de l'instruction lui paraissant excessive.

Cette irruption individuelle, si tumultueuse, si brillante dans le monde des lettres, du théâtre, de la justice, de la politique

se trouve brusquement coupée par l'affaire Dreyfus où M. Jean Ajalbert combat dans les rangs des révisionnistes. L'affaire apaisée, il se retrouve isolé, appauvri, avec toute sa carrière à refaire. Cette courbe curieuse de destinée en fournit l'élément pathétique. On regrette un peu que M. Jean Ajalbert, puisqu'il avait le courage de révéler cette éclipse, ne nous ait pas fourni plus de détails sur sa lente remontée au jour, après son exil d'Indo-Chine et sa nomination à la Malmaison.

Tout ce qui suit et qui a trait à l'Académie Goncourt, qui en soulève effectivement quelques voiles, apparaît par bien des côtés partial. Mais des répliques se sont déjà produites, d'autres suivront. C'est par des recoupements que la vérité objective se dégagera.

Le livre foisonne de mots et d'anecdotes, mais sa vraie saveur est dans la confession tragique qui se devine sous le ton constant de bonne humeur.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE ROMAN

UNE FEMME A SA FENÊTRE, par *Drieu la Rochelle* (Editions de la N. R. F.).

Comme le roman n'allait pas à Drieu, Drieu est allé au roman. Il y est allé lentement, avec une nonchalance entêtée. Depuis *Blèche*, il sait centrer son récit, l'appuyer à une intrigue qui met en valeur ses analyses. Cette intrigue joue un peu le rôle d'un damier, ou d'un échiquier : elle forme un espace solide où se distribuent les pions psychologiques. Par une logique simple, Drieu, le moins expansif des individus, cherche une histoire qui l'oblige à sortir de lui-même, à demander à chaque page le mot d'ordre du récit. Dans *Blèche*, l'inquiétude métaphysique était provoquée par un soupçon policier. Dans *Une Femme à sa Fenêtre*, le caractère d'aventure est encore plus accentué : la scène où les héros se rencontrent est toute en mouvement physique, et l'auteur s'applique à ne rien noter qui ne lui vienne de l'action. Et cette scène est réussie.

Le chatoiement cosmopolite du premier chapitre, le mouvement accéléré du second, l'air d'aventure et d'exotisme répandu

dans le livre ne doivent pas nous masquer l'intention réelle de Drieu, qui est de justifier et de faciliter par tout cela l'analyse exhaustive de quelques relations humaines. Il ne veut laisser échapper aucune liaison, c'est entendu ; mais on le sent davantage à son aise dès qu'il peut dérouler posément une ample et précise information sur les mobiles des personnages présentés. Drieu a fait de très grands progrès en ce qui concerne la clarté, la liaison vivante, l'opportunité de l'analyse des caractères. Pour ma part, je range certains commentaires psychologiques de cet ouvrage parmi les meilleures pages que la littérature contemporaine nous ait données. Je songe surtout au portrait du mari de l'héroïne — dont je ne sais pourquoi Drieu a fait un Italien — plus dense, plus souple, moins attendu que celui du communiste. Il y a là des traits, un enchaînement d'observations qui révèlent chez Drieu une maîtrise de l'explication qui lui fait honneur. J'aime beaucoup moins les tirades qui emportent les personnages dans une redondance discursive un peu fade. Il y en a bien moins que dans *L'Homme couvert de femmes*. Il y en a encore trop. Au fond de tout Français, un Dumas fils voire un Curel sommeille.

Un communiste amoureux d'une marquise, le sujet était complaisant. L'habileté de Drieu consiste à nous peindre les débuts d'une passion réciproque, au moment où les différences de classe et d'idées sont encore valables, et même influent sur le jeu des sentiments. J'avoue n'être point très charmé par les considérations politiques des amoureux — j'ai toujours préféré Drieu moraliste à Drieu prophète — mais qu'importe, puisque ici le conflit rentre dans la chimie de l'amour. Au reste ces oppositions sont traitées avec beaucoup de tact et une bonne humeur à laquelle Drieu ne nous a pas accoutumés. Cet ouvrage est d'ailleurs plus « frais » que les précédents, et le personnage de la femme (combien juste est son attitude vis-à-vis de son époux !), peint sans rancune et sans méfiance, semble révéler je ne sais quel soulagement chez l'auteur. Le livre finit sur un commencement. Non sur un souhait, sur un espoir.

Ce roman pourrait décevoir les romanciers de la stricte observance. Drieu ne sera jamais, dans le vivant, tout à fait à son aise. Il demande à ses personnages la permission de penser à propos d'eux, plutôt qu'il ne leur accorde la permission illimitée

de vivre. D'autre part, Drieu n'est pas un logicien. La plus grande liaison des idées ne l'intéresse pas. Il aime à laisser dévier celles-ci par les sautes, par les suspens de l'impression. De plus en plus Drieu m'apparaît comme un moraliste — au sens classique du mot — qui utilise le roman afin de serrer de plus près la réalité individuelle, — le roman devenant pour lui le *locum communê* où s'unifient ses tendances de poète, de psychologue et d'essayiste.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LES FRÈRES BOUQUINQUANT, par *Jean Prévost* (Editions de la N. R. F.).

Jean Prévost s'est sans doute attiré beaucoup d'ennemis en publiant *Dix-huitième année* (ce ton est de ceux qu'on ne pardonne pas), par exemple en y traitant Bossuet de veau, chose qui eût plu à Flaubert, lui qui déjà, dans l'aigle de Meaux, ne voulait voir qu'une oie. Cette joyeuse véhémence passe pour affectée ; c'est plutôt un honorable besoin d'annoncer bien clairement sur quels éléments il entend être jugé, et d'écarter toute approbation ambiguë et de complaisance. La position est franche, et la voie libre ; nulle polémique dans son *Stendhal,* œuvre de modération et de sérénité, ce qui n'exclut ni la netteté ni la force, laquelle, n'étant plus limitée par des objectifs de combat, s'épanouit en puissance.

Ainsi des *Frères Bouquinquant*. Rien n'y cherche l'effet, non pas même dans la forme. Le genre du roman est des plus classiques ; un fait-divers dans un certain milieu, la peinture de ce milieu, l'étude des personnages poussée au point où il apparaît que chacun d'eux, en chacun de ses actes, est conforme à sa nature. Les héros *existent* ; ils sont pris dans un monde cohérent, dans un tissu de nécessités fortement liées, enfin dans un univers humain. Les deux traits les plus originaux, semble-t-il, sont d'abord l'étude de caractères populaires d'après-guerre, particulièrement de bateliers de la Seine et de Pierre Bouquinquant, mécanicien dans un garage ; et l'étude des premiers rapports de père à fils. Il n'y a pas de comédie dans l'histoire de Pierre et du bébé, chose rare. Ancien militant communiste, force sauvage et jusque-là indomptée, Pierre est amené peu à

peu, par le crime de Julie et par la santé de son fils, à tenir compte des avocats, pharmaciens, médecins, et autres forces sociales, à se défier de la violence nue, à s'*humaniser*. Est-ce un bien, ou un mal ? C'est ainsi. Cette sérénité sympathique, cette ouverture de cœur qui accepte franchement les personnages tels qu'ils sont et sans arrière-pensée, une méthode d'analyse physiologique nouvelle dans le roman (car il y faut des connaissances que bien peu possèdent), font la force et la valeur de ce livre.

S. DE SACY

*
* *

LES ARTS

UNE LETTRE DE PICASSO ; ALBERT GLEIZES, ET L' « ART CUBISTE ».

Le public affichant un goût de plus en plus marqué pour les images et faisant mine de s'instruire des choses de la peinture et de la sculpture, les revues d'art luxueuses naissent de tous côtés : après l'*Art d'aujourd'hui*, aux éditions Morancé, éclectique dans le meilleur sens du mot, après *Documents* et les *Cahiers d'Art* dévoués surtout à la cause du Cubisme et du Surréalisme, voici la revue *Formes* qui ayant consacré son double premier numéro à Rouault et à Matisse, commente, en son numéro 2, l'œuvre de Derain et publie un document dont tout Montparnasse s'entretient. Il s'agit d'une lettre de Picasso, cueillie dans une revue Russe et contenant de passionnantes remarques sur la peinture. Malgré que les propos en question soient indiscutablement de Picasso, je crois la lettre apocryphe. Picasso, en effet, sait très bien que les hommes vraiment forts doivent avoir tous les courages, y compris celui de se compromettre, mais jusqu'ici, trouvant sans doute sa peinture suffisamment séditieuse, il a négligé d'avoir recours à la plume, ce stylet dangereux. Toutefois il ne peut s'empêcher de parler. Et qui l'a entendu apprécier (si j'ose dire) ses contemporains ou débiter, goguenard, ses spirituels paradoxes, reconnaîtra que le traducteur n'a pas été infidèle. Parmi les aphorismes recueillis par l'*Ogoniok* de Moscou, il en est de fort rassurants : « ...Les peintres cubistes, stupéfaits de leurs

propres travaux, se mirent à échafauder des théories pour les justifier. Cependant le cubisme n'a jamais eu de programme. Un tableau peut représenter l'idée des choses ; il peut d'autre part représenter l'aspect extérieur des choses sans leur porter atteinte. En effet, on ne copie jamais la nature, on ne l'imite pas davantage, on laisse des objets imaginés revêtir des apparences réelles... » Il est des passages de cette confession qui reflètent une humeur singulière, ceux, par exemple, où ce peintre, que l'on considérait jusqu'ici comme un « abstracteur de quintessence », condamne cette orientation de l'esprit : « J'ai de la peine à comprendre le sens du mot « recherche ». Je ne crois pas qu'il ait un sens quelconque. Personne n'aura envie de suivre un homme qui regarde devant ses pieds, en attendant que le sort laisse tomber sur son chemin un portefeuille. Celui qui trouve quelque chose, même s'il n'avait aucune intention de chercher, finit par conquérir sinon l'estime, du moins l'attention du public. J'essaie de représenter ce que j'ai trouvé et non ce que je cherche. En art les intentions n'ont pas de valeur. Un proverbe espagnol dit : « On prouve son amour par des actes et non par des paroles. » L'idée de « chercher » amena une partie de nos peintres aux abstractions. C'est là, peut-être, la plus grande erreur de l'art moderne. L'esprit de recherche empoisonna tous ceux qui, ne comprenant pas le côté positif de la peinture moderne, ont voulu peindre l'invisible et ce qui échappe à l'art. » Mais voici qui paraît sinon plus sincère, du moins plus opportun : « Si l'artiste modifie ses moyens d'expression, cela ne signifie pas qu'il ait changé son état d'esprit. Tout le monde a le droit de changer, même les peintres. » Et ces déclarations de Picasso se terminent, comme elles ont débuté, par cette fière devise : « Je ne cherche pas, je trouve. »

*

Dans ma note de janvier, relative au livre de M. Guillaume Jeanneau *l'Art Cubiste*, j'ai sans le vouloir contristé et offensé mon ami Albert Gleizes, dont on pouvait, se méprenant sur mes propos, suspecter l'équité. Je me hâte d'affirmer que Gleizes est, de tous les peintres que je connais, celui qui mériterait d'être appelé l'Incorruptible. Fidèle à ses principes et à ses amitiés,

Je ne peux lui reprocher, — picturalement parlant — qu'un excès de rigueur théorique, un trop grand mépris pour les exquises défaillances du cœur. Il poursuit son but avec une logique qui m'effraie. Mais je ne veux parler aujourd'hui que de l'auteur (en collaboration avec Meutzinger) du livre *Du Cubisme*, édité en 1912, où je mentionnais avec inquiétude l'absence des noms suivants : Delaunay, de la Fresnaye... Gleizes m'en donne les raisons : Delaunay, ainsi que le Fauconnier, lui interdirent de les mentionner ; de la Fresnaye refusa de faire partie du groupe cubiste où certaines personnalités un peu trop turbulentes l'agaçaient.

Voilà qui est parfait. Gleizes, en qualité de militant, devait les bannir de son livre réservé à l'exaltation d'un groupe asservi aux mêmes formules. Mon tort a été de considérer le Gleizes de 1912 comme l'historien qu'il ambitionne de devenir. Car l'historien — il ne me contredira pas sur ce point — se doit d'introduire dans les catégories qui les réclament tous les peintres de qualité, nonobstant les étiquettes dont il leur plait de capricieusement se parer. C'est certainement ce que fera, dans l'ouvrage auquel il travaille, Albert Gleizes, peintre pur, esprit désintéressé, miraculeusement sauvé de la Sodome picturale.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

LA MUSIQUE

CHRONIQUE MUSICALE.

L'art de l'exécution ne consiste-t-il pas essentiellement dans la probité et l'exactitude ? — Je ne puis m'empêcher de me poser cette question chaque fois que j'assiste à l'un des concerts historiques de Wanda Landovska. Soit dit en passant, je n'aime pas beaucoup ce terme de « concert historique » : il ne me paraît nullement convenir aux soirées données à Paris ou à son école de Saint-Leu par cette artiste qui rend vivantes et actuelles les œuvres du passé, et leur confère une valeur non pas historique, mais esthétique, intemporelle.

Ce qui nous frappe avant tout dans le jeu de Landovska, c'est sa rigoureuse exactitude : elle n'interprète pas ; elle se contente

de jouer ce qui est écrit et comme c'est écrit. Chaque note acquiert sa vraie valeur telle qu'elle se trouve figurée par les signes noirs tracés sur le papier à musique. Tous les rapports de temps, d'accents, de force, voulus et cherchés par l'auteur, sont scrupuleusement observés. Le tempo d'un prélude de Bach ou d'une sonate de Scarlatti étant déterminé, il s'agit de fixer le plus exactement possible les valeurs relatives d'une noire pointée suivie d'une croche par exemple, ou la durée d'un trille... Quoi de plus simple, semble-t-il ? Et cependant presque personne n'y parvient. Le génie de Landovska consiste à être vraie, et quand je m'efforce de définir son jeu, je ne trouve à dire que ceci : il est véridique. Et en disant « véridique », je ne songe nullement à sa sincérité : ce qui se passe en elle, sa psychologie, ne nous concerne en aucune façon ; mais elle réalise fidèlement la pensée de l'auteur. Elle joue honnêtement, voilà le plus beau compliment qu'on puisse faire à un exécutant. Car il est très difficile de jouer honnêtement.

Si la plupart des « virtuoses » arrangent les œuvres à leur façon, cela ne tient pas seulement à leur présomption, à leur besoin de se mettre en avant et de tirer du morceau qu'ils interprètent le maximum d'effet, cela tient aussi à ce qu'ils ne possèdent généralement ni la technique, ni les connaissances, ni la discipline intérieure qui leur permettraient, d'abord, de se faire une conception de l'œuvre conforme à la pensée et au texte de l'auteur, et ensuite, de réaliser cette conception. Ne l'oublions pas, les pièces du XVIIe et du XVIIIe que joue Landovska, ne portent presque aucune indication de tempo ni de nuances ; aussi celui-là les trahit immanquablement qui s'en approche en ne disposant que d'une culture historique insuffisante. Savoir lire ces textes, est un art et une science ; parvenir à leur donner l'expression sonore qui leur convient, c'est affaire avant tout de technique et de maîtrise de soi.

Et les romantiques, les modernes ? me dira-t-on... Chopin a donné des indications suffisamment précises sur la façon dont il entendait que sa musique fût exécutée ; or, Chopin est peut-être de tous les compositeurs celui qu'on interprète et trahit avec le plus de désinvolture : il est entendu que chacun fait de lui ce qu'il veut ; le tout est de nous émouvoir ; celui qui y réussit a gagné la partie. Qui donc s'avisera de se demander

si l'exécution qui vient de le ravir et de le bouleverser est conforme à la pensée de l'auteur, si elle est « vraie » ? L'œuvre musicale n'est qu'une virtualité, et les auditeurs exigent seulement du virtuose qu'il les convainque. Bref, la vérité n'a rien à voir avec la musique.

J'entendais dernièrement Harold Bauer interpréter le 4e concerto de piano de Beethoven à l'O. S. P. Il convainquit certainement la majorité de ses auditeurs, car ils lui firent un grand succès : ils étaient persuadés qu'ils avaient entendu du Beethoven. Nous étions quelques-uns cependant qui considérions que Harold Bauer, pianiste brillant, sensible, intelligent, avait complètement déformé l'œuvre et trahi sa vraie signification ; pourtant, quelques erreurs manifestes mises à part, nous aurions été bien en peine de le prouver. Quand nous entendons Wanda Landovska, nous sentons que « c'est bien cela » et que « cela ne peut être autrement ». Il y a dans son jeu quelque chose de stable, de définitif : on se sent en sécurité avec elle, on est délivré de l'approximatif, du contingent, on est dans la certitude, dans le réel. Il ne s'agit certes pas d'une impression purement subjective et l'on pourrait même établir, texte et considérations historiques à l'appui, qu'elle est dans le vrai. Et cependant, il faut en convenir, une démonstration de ce genre ne sera jamais absolument probante, et pour finir, il faudra bien nous référer à notre sentiment intime, à notre goût et faire intervenir cet argument subjectivement décisif mais objectivement nul : « cela me plaît » ou « cela ne me plaît pas »...

Si je dis que Spinoza admet le libre arbitre, il est facile de me prouver que je me trompe ou que je mens ; mais lorsque j'affirme que l'image que nous donne du 4e concerto de Beethoven Guiseking est vraie, tandis que celle que nous offre Bauer, si intéressante, si attrayante qu'elle soit, est complètement fausse, je ne puis en fournir la preuve rigoureuse et définitive. On me dira certainement qu'il y a mille façons de comprendre l'œuvre, que nous n'y voyons pas ce qu'y voyaient Beethoven et ses contemporains, que la musique n'atteint à la vie qu'en passant à travers la personnalité de l'exécutant, etc. En réalité il y a autre chose : le contenu, le sens d'une phrase d'un écrivain est contrôlable parce que rationnellement exprimable, tandis qu'un morceau de musique ne se raconte pas. Mais suit-il

de là qu'il ne possède pas une certaine signification précise qui peut être faussée ou rendue véridiquement ? Si cette signification existe, alors nous sommes en droit d'exiger de l'artiste non pas seulement qu'il nous charme et nous ravisse, mais aussi qu'il soit vrai ; alors nous devons admettre que de toutes les images diverses que nous offrent les virtuoses d'une fugue de Bach, d'une sonate de Mozart, d'un prélude de Chopin, il n'y en a qu'une seule qui soit exacte, toutes les autres étant mensongères ; alors la vérité rentre dans la musique.

Il faut avouer qu'il règne en ces questions une confusion extrême dans les esprits, confusion qui provient en partie de ce préjugé profondément enraciné en nous que le sens, le contenu d'une œuvre musicale, — en admettant que ce contenu existe — ne peut être que vague, général, et qu'il échappe à toute formule rationnelle en raison justement de son imprécision et de sa généralité. Cependant notre sentiment direct proteste contre ce préjugé, du reste fort commode puisqu'il nous permet de ne plus chercher à voir clair en nous prévenant d'avance que nous ne verrons rien.. L'impossibilité où nous nous trouvons de « raconter » une page de musique, de formuler ce qu'elle signifie, ne provient-elle pas au contraire de ce que le message que nous apporte l'œuvre musicale est individuel et concret ? Si ce contenu était général, rien ne nous empêcherait de le saisir.

Les raisons de notre impuissance en face de l'œuvre musicale sont du même ordre que celles qui nous empêchent de formuler en termes abstraits un objet concret, tel être vivant, tel visage : ce visage, il vous faut le montrer, cette œuvre, si on vous demande ce qu'elle signifie, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de la jouer. Mais il serait erroné d'en conclure qu'elle ne signifie rien par elle-même et qu'on ne peut par conséquent appliquer au jeu des virtuoses la distinction du vrai et du faux.

Nous nous trouvons ici devant une alternative, et il ne s'agit plus de biaiser : ou bien cette page de musique possède une signification précise, concrète et il n'y a qu'une façon de l'exécuter, ou bien le seul critère qui nous permette de juger d'un artiste, c'est son succès.

BORIS DE SCHLOEZER

*
* *

REVUE DES LIVRES

Le Retour, par *Jean Tousseul* (Rieder).

Les livres de M. Jean Tousseul gagnent en discrétion et en variété. Celui-ci est très frais ; on y voit d'humbles gens, de jeunes cœurs, de vieilles coutumes ; on se sent vivre dans leur intimité, et dans celle de l'auteur. L'auteur use d'une langue simple, d'images qui ne craignent pas d'être naïves ; surtout, on est touché par sa présence, sa bonne volonté, son émotion. Sans doute, ce livre ressemble un peu à un recueil de chansons ; mais ce sont chansons de folk-lore, chantées à mi-voix, dans un village.

J. G.

*

Campements, par *André Dhôtel* (Editions de la N. R. F.).

M. André Dhôtel n'avait publié jusqu'à présent qu'un livre de poèmes : *le Petit Livre Clair*, et des impressions de Grèce ; on y remarquait déjà une sensibilité très délicate et d'heureuses images. Mais on l'y sentait parfois un peu contraint et l'on souhaitait qu'il entreprît une œuvre de plus vaste étendue, où il se laissât parler librement, où lui-même s'imposât ses règles et ses limites, au lieu de les recevoir de la forme choisie.

Campements marque un très grand progrès. On y est beaucoup plus rarement arrêté par une image ou par un soupir un peu mièvres. L'accent de l'auteur nous gagne d'abord, simple et confiant. Je sais bien qu'il arrive qu'on le soupçonne de trop se complaire dans cette simplicité, de s'y appliquer trop. Mais comme pour ces jeunes filles, roses par elles-mêmes, qui se mettent du rouge aux joues, si la simplicité de *Campements* est parfois trop soulignée, on sent que ce qu'il y a de meilleur en elle existe très intimement chez M. André Dhôtel.

Cette simplicité va de pair avec un grand amour et une connaissance authentique des choses et des gens de la campagne. *Campements* est rempli de notes justes, fines et d'une grande puissance de suggestion sur tel cri d'oiseau, telle odeur de maison, telle ombre ou telle lueur.

L'histoire elle-même que nous conte M. Dhôtel est digne du décor champêtre qu'il lui donne. Nullement forcée, elle est à l'abri des modes littéraires et très humaine.

Ce livre est à la fois plein de calme et de frémissement ; il révèle une vie intérieure dont on aimera voir se préciser et s'affermir l'expression.

J. G.

*

Le Destin, par *Guillaume Gaulène* (Rieder).

Le meilleur livre de M. Guillaume Gaulène, *le Mémorial secret*, était l'atroce histoire d'une déchéance, d'une tombée dans les enfers de l'âme et du corps. L'atmosphère en était lourde, les êtres paraissaient écrasés, la violence de l'action croissait suivant un rythme implacable. On était pris par ce livre, on s'y débattait, on y étouffait. — Pourtant on était ennuyé par certaines négligences de langue et par un accent parfois déclamatoire ; on n'était pas toujours fixé sur la qualité de l'émotion que l'on éprouvait ; surtout, on n'était pas sûr que la pesanteur ténébreuse de l'atmosphère ne se fût pas établie au détriment de la vie propre, de l'indépendance et de la complexité des personnages (c'est un reproche que l'on peut adresser, par exemple, à M. J. Green).

Le nouveau livre de M. Gaulène, *le Destin*, ne justifie que trop tous ces soupçons. On y trouve une littérature pire que celle de M. Carco, peintre d'apaches. Le tragique y est devenu celui du Grand-Guignol. Je souhaite que l'erreur de M. Gaulène, qui est complète, soit passagère. J'avais été trop frappé par *le Mémorial secret* pour retenir ma déconvenue présente. J. G.

*

L'Auberge, par *Jacques Marcireau* (Ed. de la N. R. F.).

Un adolescent vit et rêve en province. Journaux de Paris, livres de Paris, camarades des deux sexes revenant de Paris, portant l'air de Paris. Tournées théâtrales, opérettes américaines au rabais, revues de music-hall à l'instar, ciné. Et tout cela dans le cadre mesquin de la province française (sauf la multiplication des autos, la guerre n'a rien changé) : la même crasse, la même politique, les mêmes petits grands hommes, les mêmes sorties de messe, les mêmes sorties des magasins, la même grand'rue à sept heures du soir, les mêmes cafés à l'heure de l'apéritif ou à l'heure de minuit ou encore les dimanches après-midi. Et aussi les mêmes histoires extraordinairement compliquées sur la trame la plus insignifiante, les mêmes provinciaux tantôt faibles et antôt balzaciens.

De tout cela, M. Jacques Marcireau nous offre un « documentaire » d'une vérité, d'une complexité extrêmes. Ses moyens ne sont pas toujours littéraires ; par instants il touche à une sorte de graphomanie irritante. Il dit tout, il se place successivement sur tous les plans, le plus vulgaire, le plus plat, puis le plus élevé. Il transpose son expérience directe dans un récit, puis nous donne toute crue cette expérience, puis en tire des principes littéraires.

Il y a là, d'une part, un cas de tourment littéraire assez particulier : une volonté acharnée de tout écrire de sa propre vie, de la fixer sur le

papier au fur et à mesure qu'elle se déroule, de ne consentir à rien laisser perdre du temps, qui paraît d'abord naïve et exaspérante, mais qui finit par atteindre à un pouvoir d'émotion certain. Et il y a d'autre part dans ce livre une évocation globale de la vie citadine en province française qu'aucun provincial ou ex-provincial ne lira sans y retrouver ce mélange de bassesse et d'idéal qui est le lot de tout adolescent un peu bien né dans une préfecture ou sous-préfecture d'un de nos quatre-vingt-neuf départements. B. CR.

*

La Prairie et la Flamme, par *Charles Silvestre* (Plon).

C'est le meilleur livre de M. Charles Silvestre, un livre au ton égal, dont la délicatesse et la mesure touchent d'autant plus que le drame est trouble et violent. La création du personnage principal, en particulier, l'évolution de ce personnage, l'attitude de l'auteur envers lui font honneur à M. Charles Silvestre. Ce livre est à mi-chemin entre les romans paysans de George Sand et ceux de Thomas Hardy.

J. G.

*

La vaine Equipée, par *Norah James* (Stock).

M. Edmond Jaloux présente ce livre comme une condamnation portée contre la vie moderne, un témoignage tragique, une œuvre littéraire, puissante et lucide. *La vaine Equipée* me semble une œuvre médiocre, artificielle, et qui bâclée ne témoigne guère que des ravages d'une fausse littérature.

J. G.

*

Poèmes d'ouvriers américains, traduits par *N. Guterman* et *P. Morhange* (Les Revues).

Une révélation. B. CR.

* * *

REVUE DES REVUES

Vigile.

L'épuration continue. En face des révolutionnaires devenus ou redevenus orthodoxes se dressent maintenant les catholiques réunis par une commune foi dans cette revue somptueuse. Trop somptueuse peut-être. S'ils écoutaient un profane qui n'est point, dans ce conseil, inspiré par

le « prince de ce monde », ils se méfieraient d'une présentation aussi parfaite, dont le luxe a quelque chose de définitif, et qui fera croire aux badauds que le *nec plus ultra* de l'art et de la pensée catholiques se trouve dans les pages de *Vigile*. Mais le zèle est toujours aimable. On a pu, quelque temps, voir dans le retour au catholicisme une sorte d'élégance littéraire, et, assez paradoxalement, une manière d'être plus intelligent que Paul Souday. Les temps sont changés : de sévères et saines leçons ont averti nos catholiques sincères de l'opportunité des attitudes nettes, des sélections rigoureuses. Tant mieux et tant pis. Je préfère, pour ma part, la formule du *Roseau d'Or* — que le public, d'ailleurs, n'a jamais bien comprise — mais ce ne m'est pas une raison pour ne pas saluer ce frais départ.

Ma totale incompétence en matière religieuse me fait une obligation de ne point juger l'étude de M. J. P. Altermann, mais cette religion, cette liturgie vécue de l'intérieur, passionnellement et professionnellement, ne manquera pas d'intéresser vivement les psychologues. Toutefois, si *Vigile* veut atteindre les « autres », il me semble que la place réservée à cet essai, en tête et comme à l'état de manifeste, laisse une première impression un peu déconcertante. Je signale la première partie d'une remarquable étude de M. Charles du Bos sur le spirituel dans l'ordre littéraire. M. Charles du Bos éclaire bien cette notion du *spirituel* par une comparaison avec la notion du sublime. M. du Bos s'attache ici, notamment, à la spiritualité des poètes qui, comme Shelley, n'étaient pas des croyants. Ma grande objection à M. du Bos serait que le spirituel *dé*christianisé — et non pas *pré*-chrétien — rend un son *poétique* plus pur, plus fort, plus spirituel enfin que ce même spirituel rattaché à ses sources. Il faut, au spirituel poétique de cette espèce, ou bien le désespoir, ou bien le sentiment d'un risque extrême et total qui est l'équivalent positif du désespoir. Ma seconde objection serait que M. du Bos se voit obligé, pour définir les notions fondamentales dont il se sert, de recourir à des métaphores, de sorte que la subtile rigueur des divisions qu'il nous propose est sans cesse menacée par l'incertitude mouvante du langage employé. Mais j'ai bien envie de retirer cette remarque quand je songe que, seul entre tous les critiques d'aujourd'hui, M. du Bos a le courage de donner des noms aux nuances les plus subtiles d'une intuition extraordinairement délicate et exigeante.

Cette question des métaphores me rappelle le rôle considérable que celles-ci jouent dans la pensée des rédacteurs de *Vigile*. Elles abondent chez M. Altermann. On en trouve un grand nombre dans les pages émouvantes de M. Maritain. Rien n'établit mieux sans doute la différence irréductible qui sépare les penseurs chrétiens des rationalistes. La pensée de ces derniers dérape, au sens propre, sur les métaphores ; ils

voudraient la retenir qu'ils ne le pourraient point. Voyez Montaigne : dans cette forêt d'images pas une seule liaison d'idées n'est *effectuée* par une image. Malebranche, direz-vous, — oui, mais Malebranche...

Aussi se sent-on mieux d'aplomb quand on lit les poètes de *Vigile*, Claudel, Coventry Patmore, Camille Mayran. Et Mauriac, poète de l'humain, ami, quoi qu'il en ait, de tous les mortels, consacre de belles pages assez injustes à Molière. Mais ici je m'arrête, pour le moment, et pour cause, car il serait vraiment par trop paradoxal de faire sortir d'une note sur *Vigile* un panégyrique de Molière.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

Regards sur la mer, que l'on a lu plus haut, est la préface d'un ouvrage : *Mer, Marines, Marins*, qui doit paraître dans la collection Florent Fels, à la librairie Firmin-Didot.

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de la « Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeur à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

DÉGRÈVEMENTS ET ACTIVITÉ BOURSIÈRE

Un événement d'une importance indéniable est venu, ces jours derniers, secouer la torpeur de la Bourse et transformer en certitude la promesse, tant de fois énoncée, de prochains dégrèvements en faveur des valeurs mobilières.

Un récent discours du Ministre des Finances a, en effet, très clairement exposé la nécessité d'améliorer l'outillage national et surtout d'alléger, d'une manière appréciable, le fardeau fiscal qui paralyse depuis de longs mois les énergies créatrices de notre organisme économique.

Continuant les traditions de prudence des gouvernements précédents, le Ministre pose comme condition première l'équilibre du budget. Ceci étant, il s'est déclaré partisan de quelques dégrèvements massifs et limités et de la suppression des actions à vote plural qui ont surtout servi à favoriser l'oligarchie financière et à augmenter le désarroi de notre marché.

Il n'en fallait pas plus pour redonner de la vie aux transactions dont le volume était tombé, à un certain moment, bien au-dessous de ce que l'on est convenu d'appeler le niveau normal. Toute la cote étant appelée à bénéficier des libéralités de notre grand argentier, nous avons ainsi assisté à un mouvement général de hausse qui s'est développé avec mesure et qui a pu, par cela même, se consolider sans aucun à-coup sérieux.

La ratification des accords de La Haye par les Chambres et une meilleure tenue de la plupart des marchés internationaux ont égale-

F.

COLLECTION PANORAMAS DES LITTÉRATURES CONTEMPORAINES

VIENT DE PARAITRE :

LITTÉRATURE HISPANO-AMÉRICAINE

par

Max Daireaux

Un volume .. .. **20 fr.**

DÉJA PARU :

LITTÉRATURE ANGLAISE

par RENÉ LALOU — Quinzième édition, revue et Augmentée.. **13.**

LITTÉRATURE ALLEMANDE

par FÉLIX BERTAUX — Neuvième édition. **18**

LITTÉRATURE FRANÇAISE

par BERNARD FAY — Treizième édition, revue et augmentée .. **15**

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

par RÉGIS MICHAUD — Cinquième édition **18**

LITTÉRATURE ITALIENNE

par BENJAMIN CRÉMIEUX — Cinquième édition **1**

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

par JEAN CASSOU — Cinquième édition **1**

LITTÉRATURE RUSSE

par VLADIMIR POZNER — Cinquième édition **2**

EN PRÉPARATION :

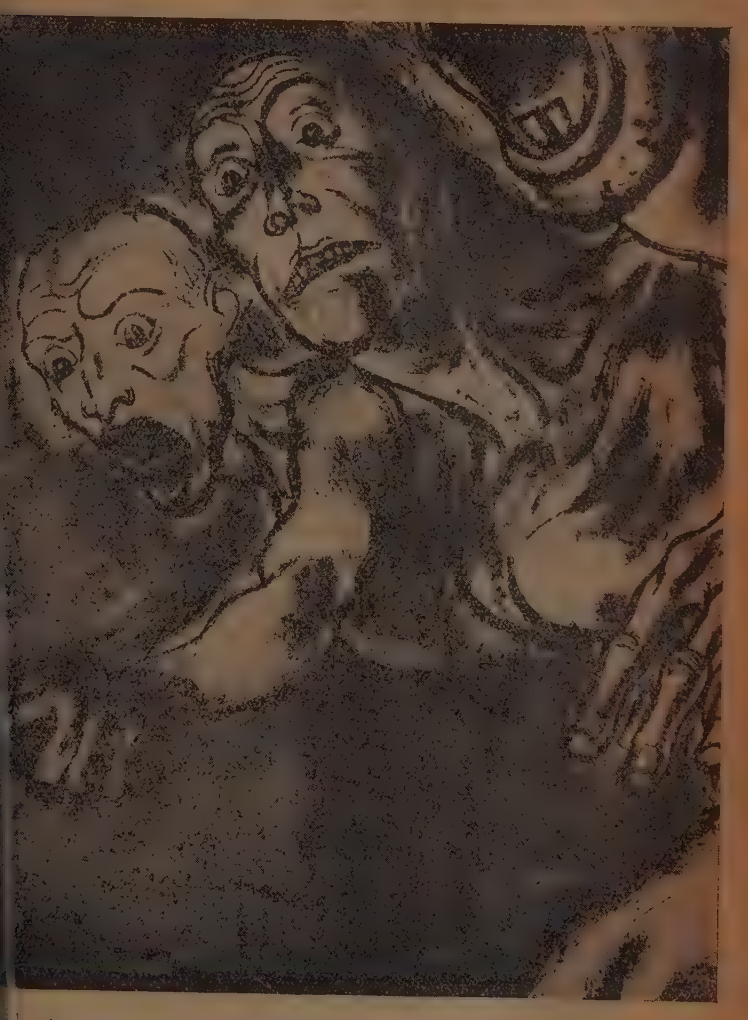
LITTÉRATURE HONGROISE

par HANKISS

Editions Kra, *20, rue Henri-Regna*
Paris XIV

L'ENFER DE DANTE

RADUCTION NOUVELLE DE L. ET S. MARTIN-CHAUFFIER



HORS-TEXTE D'EDY LEGRAND

ITION DE LUXE **85** FRS TIRAGE LIMITÉ

QUIÈME TITRE DES "CHEFS-D'ŒUVRE ILLUSTRÉS"

TIONS DE LA PLEIADE — J. SCHIFFRIN — PARIS

F. **.

ÉDITIONS J.-O. FOURCADE
22, RUE DE CONDÉ, PARIS-VI[e] CH. POST. PARIS 1280-76

NUMÉRO DEUX MARS 1930

"ÉCHANGES"

REVUE TRIMESTRIELLE DE LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ANGLAISE

SOMMAIRE

Prix du numéro : France, **15** fr. Angleterre, **3** sh. **9** p.
Pays étrangers, **20** fr.

LES ÉDITIONS DU CADRAN

2, IMPASSE DE CONTI — PARIS-VI[e]

IENT DE PARAITRE :

JEAN RACINE

LETTRES D'UZÈS

Edition monumentale, ornée de
9 compositions de FERNAND SIMÉON
Gravées sur bois par HEURDIER
Préface de J.-J. BROUSSON

Vieux Japon		1.200 fr.
Hollande Van Gelder		900 fr.
Vélin d'Arches..		600 fr.

FRÉDÉRIC ET MARIE MISTRAL

EXCURSION EN ITALIE

Avec traduction française en regard par CHARLES MAURRAS
Edition originale

2	Vieux Japon.	300 fr.
	Hollande Van Gelder	225 fr.
	Vélin d'Arches	150 fr.

MAURICE BARRÈS

EN PROVENCE

Edition originale

Vieux Japon	300 fr.
Hollande Van Gelder	225 fr.
Vélin d'Arches	150 fr.

POUR PARAITRE LE 1er MAI :

ALPHONSE DAUDET

LE TRÉSOR D'ARLATAN

12	Vieux Japon.	225 fr.
24	Hollande Van Gelder	150 fr.
300	Vélin d'Arches	100 fr.

POUR PARAITRE LE 5 MAI :

LUCIUS DE PATRAS

L'ANE

Traduit et préfacé
par PAUL-LOUIS COURIER

12	Vieux Japon.	200 fr.
24	Hollande Van Gelder	120 fr.
200	Vélin d'Arches	80 fr.

POUR PARAITRE LE 10 MAI :

HENRY DE MONTHERLANT

POUR UNE VIERGE MORE

Edition originale

12	Vieux Japon.	225 fr.
24	Hollande Van Gelder	150 fr.
300	Vélin d'Arches	100 fr.

EN PRÉPARATION :

…ARLES MAURRAS. **MAR E LONO.** Edition originale

…ARLES MAURRAS. **NOUVEAUX MÉANDRES.** Edition …riginale

…RY DE MONTHERLANT. **LA PERI.** Illustrations de GEORGE BARBIER. …dition originale.

Catalogue général, Notices et Spécimens envoyés franco par courrier

F.

Pour paraître en Juin le huitième volume de la collection
"FAITS ET GESTES DE LA VIE CONTEMPORAINE"

RENÉ BENJAMIN

TAUREAUX
ET
MÉRIDIONAUX

ÉDITION ORIGINALE

Ornée de 6 eaux-fortes et de 16 compositions originales
par ANDRÉ VILLEBOEUF

Volume de 212 pages, contenant un avant-propos de René Groos

Tirage limité à 2.500 ex. numérotés

16 ex. sur japon impérial, signés par René Benjamin, avec une suite en noir des 6 eaux-fortes	260 fr.
44 ex. sur madagascar, signés par René Benjamin	175 fr.
200 ex. sur papier vélin de Rives..	125 fr.
223 ex. sur alfa, illustrés seulement de 16 compositions	30 fr.

Parus dans la même collection en édition originale

CHARLES MAURRAS

LE BIBLIOPHILE BARTHOU

Illustré par **G. Goor**, étude de **René de Planhol**

Prix : 30 fr.

FRANÇOIS MAURIAC

DIEU ET MAMMON

Illustré par **G. Goor**, étude de **Ramon Fernandez**

Prix : 30 fr.

JACQUES DE LACRETELLE

LE RETOUR DE SILBERMAN

Illustré par **Edy Legrand**, étude de **Ramon Fernandez**

Prix : 30 fr.

EDITIONS DU CAPITOLE, 101, Rue de Sèvres, PARIS-VI[e]

I. F.

F.

LES ÉDITIONS BAUDINIÈRE

PUBLIENT UN NOUVEL ÉPISODE DE :

A GUERRE DES AILES

NAVARRE

ENTINELLE DE VERDUN

(1916)

PAR

JACQUES MORTANE

Déjà parus dans la même série :

Du même auteur

Évasions d'Aviateurs (1914-18)

Missions Spéciales

Traqués par l'Ennemi

A travers les filets de l'Ennemi

■

CHAQUE VOLUME 12 francs

ÉDITIONS BAUDINIÈRE, 27 bis, rue du Moulin-Vert

PARIS (14e)

F.